



COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES DE J. J. ROUSSEAU.

TOME CINQUIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME CINQUIEME.

Contenant la IVe. & partie de la Ve. de *Julie* ou de la *Nouvelle Héloïse*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.



LETTRES DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

QUATRIEME PARTIE.

LETTRE I.

DE MDE. DE WOLMAR A MDE. D'ORBE.

QUE tu tardes long-tems à revenir! Toutes ces allées & venues ne m'accommodent point. Que d'heures se perdent à te rendre où tu devrois toujours être, &, qui pis est, à t'en éloigner! L'idée de se voir pour si peu de tems gâte tout le plaisir d'être ensemble. Ne sens-tu pas qu'être ainsi alternativement chez toi & chez moi, c'est n'être bien nulle part, & n'imagines-tu point quelque moyen de

faire que tu ſois en même tems chez l'une & chez l'autre ?

Que faiſons-nous, chére couſine ? Que d'inſtans précieux nous laiſſons perdre, quand il ne nous en reſte plus à prodiguer ! Les années ſe multiplient ; la jeuneſſe commence à fuir ; la vie s'écoule ; le bonheur paſſager qu'elle offre eſt entre nos mains, & nous négligeons d'en jouir ! Te ſouvient-il du tems où nous étions encore filles, de ces premiers tems ſi charmans & ſi doux qu'on ne retrouve plus dans un autre âge, & que le cœur oublie avec tant de peine ? Combien de fois, forcées de nous ſéparer pour peu de jours & même pour peu d'heures, nous diſions en nous embraſſant triſtement ; ah ! ſi jamais nous diſpoſons de nous, on ne nous verra plus ſéparées ? Nous en diſpoſons maintenant, & nous paſſons la moitié de l'année éloignées l'une de l'autre. Quoi ! nous aimerions-nous moins ? chére & tendre amie, nous le ſentons toutes deux, combien le tems, l'habitude & tes bienfaits ont rendu notre attachement plus fort & plus indiſſoluble. Pour moi, ton abſence me paroît de jour en jour plus in-

ſupportable; & je ne puis plus vivre un inſtant ſans toi. Ce progrès de notre amitié eſt plus naturel qu'il ne ſemble : il a ſa raiſon dans notre ſituation ainſi que dans nos caracteres. A meſure qu'on avance en âge tous les ſentimens ſe concentrent. On perd tous les jours quelque choſe de ce qui nous fut cher, & l'on ne le remplace plus. On meurt ainſi par degrés, juſqu'à ce que n'aimant enfin que ſoi-même, on ait ceſſé de ſentir & de vivre avant de ceſſer d'exiſter. Mais un cœur ſenſible ſe défend de toute ſa force contre cette mort anticipée; quand le froid commence aux extrêmités, il raſſemble autour de lui toute ſa chaleur naturelle; plus il perd, plus il s'attache à ce qui lui reſte, & il tient, pour ainſi dire, au dernier objet par les liens de tous les autres.

Voilà ce qu'il me ſemble éprouver déjà quoique jeune encore. Ah! ma chére, mon pauvre cœur a tant aimé! Il s'eſt épuiſé de ſi bonne heure qu'il vieillit avant le tems, & tant d'affections diverſes l'ont tellement abſorbé qu'il n'y reſte plus de place pour des attachemens nouveaux. Tu m'as vue ſucceſſivement fille, amie,

amante, époufé & mere. Tu fais fi tous ces titres m'ont été chers ! Quelques-uns de ces liens font détruits, d'autres font relâchés. Ma mere, ma tendre mere n'eft plus ; il ne me refte que des pleurs à donner à fa mémoire, & je ne goûte qu'à moitié le plus doux fentiment de la nature. L'amour eft éteint, il l'eft pour jamais, & c'eft encore une place qui ne fera point remplie. Nous avons perdu ton digne & bon mari que j'aimois comme la chére moitié de toi-même, & qui méritoit fi bien ta tendreffe & mon amitié. Si mes fils étoient plus grands, l'amour maternel rempliroit tous ces vuides : mais cet amour, ainfi que tous les autres, a befoin de communication, & quel retour peut attendre une mere d'un enfant de quatre ou cinq ans ! Nos enfans nous font chers long-tems avant qu'ils puiffent le fentir & nous aimer à leur tour ; & cependant, on a fi grand befoin de dire combien on les aime à quelqu'un qui nous entende ! Mon mari m'entend, mais il ne me répond pas affez à ma fantaifie ; la tête ne lui en tourne pas comme à moi : fa tendreffe pour eux eft trop raifonnable ; j'en veux une

plus vive & qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une amie, une mere qui soit aussi folle que moi de mes enfans & des siens. En un mot, la maternité me rend l'amitié plus nécessaire encore, par le plaisir de parler sans cesse de mes enfans, sans donner de l'ennui. Je sens que je jouis doublement des caresses de mon petit Marcellin quand je te les vois partager. Quand j'embrasse ta fille, je crois te presser contre mon sein. Nous l'avons dit cent fois; en voyant tous nos petits bambins jouer ensemble, nos cœurs unis les confondent, & nous ne savons plus à laquelle appartient chacun des trois.

Ce n'est pas tout, j'ai de fortes raisons pour te souhaiter sans cesse auprès de moi, & ton absence m'est cruelle à plus d'un égard. Songe à mon éloignement pour toute dissimulation, & à cette continuelle réserve où je vis depuis près de six ans avec l'homme du monde qui m'est le plus cher. Mon odieux secret me pese de plus en plus, & semble chaque jour devenir plus indispensable. Plus l'honnêteté veut que je le révele, plus la prudence m'oblige à le garder. Conçois-tu quel état

affreux c'eſt pour une femme de porter la défiance, le menſonge & la crainte juſques dans les bras d'un époux, de n'oſer ouvrir ſon cœur à celui qui le poſſéde, & de lui cacher la moitié de ſa vie pour aſſurer le repos de l'autre? A qui, grand Dieu! faut-il déguiſer mes plus ſecretes penſées, & céler l'intérieur d'une ame dont il auroit lieu d'être ſi content? A M. de Wolmar, à mon mari, au plus digne époux dont le Ciel eût pu récompenſer la vertu d'une fille chaſte. Pour l'avoir trompé une fois, il faut le tromper tous les jours, & me ſentir ſans ceſſe indigne de toutes ſes bontés pour moi. Mon cœur n'oſe accepter aucun témoignage de ſon eſtime, ſes plus tendres careſſes me font rougir, & toutes les marques de reſpect & de conſidération qu'il me donne ſe changent dans ma conſcience en opprobres & en ſignes de mépris. Il eſt bien dur d'avoir à ſe dire ſans ceſſe: c'eſt une autre que moi qu'il honore. Ah! s'il me connoiſſoit, il ne me traiteroit pas ainſi. Non, je ne puis ſupporter cet état affreux; je ne ſuis jamais ſeule avec cet homme reſpectable que je ne ſois prête

à tomber à genoux devant lui, à lui confeffer ma faute & à mourir de douleur & de honte à fes pieds.

Cependant les raifons qui m'ont retenue dès le commencement prennent chaque jour de nouvelles forces, & je n'ai pas un motif de parler qui ne foit une raifon de me taire. En confidérant l'état paifible & doux de ma famille, je ne penfe point fans effroi qu'un feul mot y peut caufer un défordre irréparable. Après fix ans paffés dans une fi parfaite union, irai-je troubler le repos d'un mari fi fage & fi bon, qui n'a d'autre volonté que celle de fon heureufe époufe, ni d'autre plaifir que de voir régner dans fa maifon l'ordre & la paix? Contrifterai-je par des troubles domeftiques les vieux jours d'un pere que je vois fi content, fi charmé du bonheur de fa fille & de fon ami? Expoferai-je ces chers enfans, ces enfans aimables & qui promettent tant, à n'avoir qu'une éducation négligée ou fcandaleufe, à fe voir les triftes victimes de la difcorde de leurs parens, entre un pere enflammé d'une jufte indignation, agité par la jaloufie, & une mere infor-

tunée & coupable, toujours noyée dans les pleurs ? Je connois M. de Wolmar estimant sa femme ; que sais-je ce qu'il sera ne l'estimant plus ? Peut-être n'est-il si modéré que parce que la passion qui domineroit dans son caractere n'a pas encore eu lieu de se développer. Peut-être sera-t-il aussi violent dans l'emportement de la colere qu'il est doux & tranquille tant qu'il n'a nul sujet de s'irriter.

Si je dois tant d'égards à tout ce qui m'environne, ne m'en dois-je point aussi quelques-uns à moi-même ? Six ans d'une vie honnête & réguliere n'effacent-ils rien des erreurs de la jeunesse, & faut-il m'exposer encore à la peine d'une faute que je pleure depuis si long-tems ? Je te l'avoue, ma cousine, je ne tourne point sans répugnance les yeux sur le passé ; il m'humilie jusqu'au découragement, & je suis trop sensible à la honte pour en supporter l'idée sans retomber dans une sorte de désespoir. Le tems qui s'est écoulé depuis mon mariage est celui qu'il faut que j'envisage pour me rassurer. Mon état présent m'inspire une confiance que d'importuns souvenirs voudroient m'ôter.

J'aime à nourrir mon cœur des ſentimens d'honneur que je crois retrouver en moi. Le rang d'épouſe & de mere m'éleve l'ame & me ſoutient contre les remords d'un autre état. Quand je vois mes enfans & leur pere autour de moi, il me ſemble que tout y reſpire la vertu; ils chaſſent de mon eſprit l'idée même de mes anciennes fautes. Leur innocence eſt la ſauve-garde de la mienne; ils m'en deviennent plus chers en me rendant meilleure, & j'ai tant d'horreur pour tout ce qui bleſſe l'honnêteté, que j'ai peine à me croire la même qui put l'oublier autrefois. Je me ſens ſi loin de ce que j'étois, ſi ſûre de ce que je ſuis, qu'il s'en faut peu que je ne regarde ce que j'aurois à dire comme un aveu qui m'eſt étranger & que je ne ſuis plus obligée de faire.

Voilà l'état d'incertitude & d'anxiété dans lequel je flotte ſans ceſſe en ton abſence. Sais-tu ce qui arrivera de tout cela quelque jour? Mon pere va bientôt partir pour Berne, réſolu de n'en revenir qu'après avoir vu la fin de ce long procès, dont il ne veut pas nous laiſſer l'em-

barras, & ne se fiant pas trop non plus, je pense, à notre zele à le poursuivre. Dans l'intervalle de son départ à son retour, je resterai seule avec mon mari; & je sens qu'il sera presque impossible que mon fatal secret ne m'échappe. Quand nous avons du monde, tu sais que M. de Wolmar quitte souvent la compagnie & fait volontiers seul des promenades aux environs : il cause avec les paysans ; il s'informe de leur situation ; il examine l'état de leurs terres ; il les aide au besoin de sa bourse & de ses conseils. Mais quand nous sommes seuls, il ne se promene qu'avec moi ; il quitte peu sa femme & ses enfans, & se prête à leurs petits jeux avec une simplicité si charmante qu'alors je sens pour lui quelque chose de plus tendre encore qu'à l'ordinaire. Ces momens d'attendrissement sont d'autant plus périlleux pour la réserve, qu'il me fournit lui-même les occasions d'en manquer, & qu'il m'a cent fois tenu des propos qui sembloient m'exciter à la confiance. Tôt ou tard il faudra que je lui ouvre mon cœur, je le sens; mais puisque tu veux que ce soit de concert entre

nous, & avec toutes les précautions que la prudence autorise, reviens & fais de moins longues absences, ou je ne réponds plus de rien.

Ma douce amie, il faut achever, & ce qui reste importe assez pour me coûter le plus à dire. Tu ne m'es pas seulement nécessaire quand je suis avec mes enfans ou avec mon mari, mais sur-tout quand je suis seule avec ta pauvre Julie, & la solitude m'est dangereuse précisément parce qu'elle m'est douce, & que souvent je la cherche sans y songer. Ce n'est pas, tu le sais, que mon cœur se ressente encore de ses anciennes blessures; non, il est guéri, je le sens, j'en suis très-sûre, j'ose me croire vertueuse. Ce n'est point le présent que je crains; c'est le passé qui me tourmente. Il est des souvenirs aussi redoutables que le sentiment actuel; on s'attendrit par réminiscence; on a honte de se sentir pleurer, & l'on n'en pleure que davantage. Ces larmes sont de pitié, de regret, de repentir; l'amour n'y a plus de part; il ne m'est plus rien; mais je pleure les maux qu'il a causés; je pleure le sort d'un homme



estimable que des feux indiscretement nourris ont privé du repos & peut-être de la vie. Hélas ! sans doute il a péri dans ce long & périlleux voyage que le désespoir lui a fait entreprendre. S'il vivoit, du bout du monde il nous eût donné de ses nouvelles ; près de quatre ans se sont écoulés depuis son départ. On dit que l'escadre sur laquelle il est a souffert mille désastres, qu'elle a perdu les trois quarts de ses équipages, que plusieurs vaisseaux sont submergés, qu'on ne sait ce qu'est devenu le reste. Il n'est plus, il n'est plus. Un secret pressentiment me l'annonce. L'infortuné n'aura pas été plus épargné que tant d'autres. La mer, les maladies, la tristesse bien plus cruelle auront abrégé ses jours. Ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sur la terre. Il manquoit aux tourmens de ma conscience d'avoir à me reprocher la mort d'un honnête homme. Ah ! ma chére ! Quelle ame c'étoit que la sienne ! . . . comme il savoit aimer ! . . . il méritoit de vivre . . . il aura présenté devant le souverain Juge une ame foible, mais saine & aimant la vertu . . . Je m'efforce en vain de chasser

ces tristes idées; à chaque instant elles reviennent malgré moi. Pour les bannir, ou pour les régler, ton amie a besoin de tes soins; & puisque je ne puis oublier cet infortuné, j'aime mieux en causer avec toi que d'y penser toute seule.

Regarde que de raisons augmentent le besoin continuel que j'ai de t'avoir avec moi! Plus sage & plus heureuse, si les mêmes raisons te manquent, ton cœur en sent-il moins le besoin? S'il est bien vrai que tu ne veuilles point te remarier, ayant si peu de contentement de ta famille, quelle maison te peut mieux convenir que celle-ci? Pour moi, je souffre à te savoir dans la tienne; car malgré ta dissimulation, je connois ta maniere d'y vivre, & ne suis point dupe de l'air folâtre que tu viens nous étaler à Clarens. Tu m'as bien reproché des défauts en ma vie; mais j'en ai un très-grand à te reprocher à ton tour; c'est que ta douleur est toujours concentrée & solitaire. Tu te caches pour t'affliger, comme si tu rougissois de pleurer devant ton amie. Claire, je n'aime pas cela. Je ne suis point injuste comme toi; je ne blâme point

tes regrets ; je ne veux pas qu'au bout de deux ans, de dix, ni de toute ta vie, tu cesses d'honorer la mémoire d'un si tendre époux ; mais je te blâme, après avoir passé tes plus beaux jours à pleurer avec ta Julie, de lui dérober la douceur de pleurer à son tour avec toi, & de laver par de plus dignes larmes la honte de celles qu'elle versa dans ton sein. Si tu es fâchée de t'affliger, ah ! tu ne connois pas la véritable affliction ! Si tu y prends une sorte de plaisir, pourquoi ne veux-tu pas que je le partage ? Ignores-tu que la communication des cœurs imprime à la tristesse je ne sais quoi de doux & de touchant que n'a pas le contentement ? & l'amitié n'a-t-elle pas été spécialement donnée aux malheureux pour le soulagement de leurs maux & la consolation de leurs peines ?

Voilà, ma chére, des considérations que tu devrois faire, & auxquels il faut ajouter qu'en te proposant de venir demeurer avec moi, je ne te parle pas moins au nom de mon mari qu'au mien. Il m'a paru plusieurs fois surpris, presque scandalisé, que deux amies telles que nous

n'habitassent pas ensemble ; il assure te l'avoir dit à toi-même, & il n'est pas homme à parler inconsidérément. Je ne sais quel parti tu prendras sur mes représentations ; j'ai lieu d'espérer qu'il sera tel que je le desire. Quoi qu'il en soit, le mien est pris, & je ne changerai pas. Je n'ai point oublié le tems où tu voulois me suivre en Angleterre. Amie incomparable, c'est à présent mon tour. Tu connois mon aversion pour la ville, mon goût pour la campagne, pour les travaux rustiques, & l'attachement que trois ans de séjour m'ont donné pour ma maison de Clarens. Tu n'ignores pas, non plus, quel embarras c'est de déménager avec toute une famille ; & combien ce seroit abuser de la complaisance de mon pere de le transplanter si souvent. Hé bien ! si tu ne veux pas quitter ton ménage & venir gouverner le mien, je suis résolue à prendre une maison à Lausanne où nous irons tous demeurer avec toi. Arrange-toi là-dessus ; tout le veut ; mon cœur, mon devoir, mon bonheur, mon honneur conservé, ma raison recouvrée, mon état, mon mari, mes enfans, moi-même, je

te dois tout ; tout ce que j'ai de bien me vient de toi, je ne vois rien qui ne m'y rappelle, & sans toi je ne suis rien. Viens donc ma bien-aimée, mon ange tutélaire, viens conserver ton ouvrage, viens jouir de tes bienfaits. N'ayons plus qu'une famille, comme nous n'avons qu'une ame pour la chérir ; tu veilleras sur l'éducation de mes fils, je veillerai sur celle de ta fille : nous nous partagerons les devoirs de mere, & nous en doublerons les plaisirs. Nous éleverons nos cœurs ensemble à celui qui purifia le mien par tes soins, & n'ayant plus rien à desirer en ce monde, nous attendrons en paix l'autre vie dans le sein de l'innocence & de l'amitié.

LETTRE II.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

MON Dieu, cousine, que ta lettre m'a donné de plaisir ! Charmante prêcheuse !.... charmante, en vérité. Mais prêcheuse

prêcheuse pourtant. Pérorant à ravir : des œuvres peu de nouvelles. L'architecte Athénien !... ce beau diseur !... tu sais bien.... dans ton vieux Plutarque.... Pompeuses descriptions, superbe temple !... quand il a tout dit, l'autre vient; un homme uni; l'air simple, grave & posé.... comme qui diroit, ta cousine Claire.... D'une voix creuse, lente & même un peu nasale .... *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Il se tait, & les mains de battre! Adieu l'homme aux phrases. Mon enfant nous sommes ces deux Architectes ; le temple dont il s'agit est celui de l'amitié.

Résumons un peu les belles choses que tu m'as dites. Premierement, que nous nous aimions; & puis, que je t'étois nécessaire ; & puis, que tu me l'étois aussi; & puis, qu'étant libres de passer nos jours ensemble, il les y faloit passer. Et tu as trouvé tout cela toute seule ? Sans mentir tu es une éloquente personne ! Oh bien, que je t'apprenne à quoi je m'occupois de mon côté, tandis que tu méditois cette sublime lettre. Après cela, tu jugeras toi-même lequel vaut le mieux de ce que tu dis, ou de ce que je fais.

A peine eus-je perdu mon mari que tu remplis le vuide qu'il avoit laissé dans mon cœur. De son vivant il en partageoit avec toi les affections ; dès qu'il ne fut plus, je ne fus qu'à toi seule, & selon ta remarque sur l'accord de la tendresse maternelle & de l'amitié, ma fille même n'étoit pour nous qu'un lien de plus. Non-seulement, je résolus dès-lors de passer le reste de ma vie avec toi ; mais je formai un projet plus étendu. Pour que nos deux familles n'en fissent qu'une, je me proposai, supposant tous les rapports convenables, d'unir un jour ma fille à ton fils aîné, & ce nom de mari trouvé par plaisanterie, me parut d'heureux augure pour le lui donner un jour tout de bon.

Dans ce dessein, je cherchai d'abord à lever les embarras d'une succession embrouillée, & me trouvant assez de bien pour sacrifier quelque chose à la liquidation du reste, je ne songeai qu'à mettre le partage de ma fille en effets assurés & à l'abri de tout procès. Tu sais que j'ai des fantaisies sur bien des choses : ma folie dans celle-ci étoit de te surprendre. Je m'étois mise en tête d'entrer un beau

matin dans ta chambre, tenant d'une main mon enfant, de l'autre un porte-feuille, & de te présenter l'un & l'autre avec un beau compliment pour déposer en tes mains la mere, la fille & leur bien, c'est-à-dire, la dot de celle-ci. Gouverne-la, voulois-je te dire, comme il convient aux intérêts de ton fils; car c'est désormais son affaire & la tienne; pour moi je ne m'en mêle plus.

Remplie de cette charmante idée il falut m'en ouvrir à quelqu'un qui m'aidât à l'exécuter. Or devine qui je choisis pour cette confidence? Un certain M. de Wolmar: ne le connoitrois-tu point? Mon mari, cousine? Oui, ton mari, cousine. Ce même homme à qui tu as tant de peine à cacher un secret qu'il lui importe de ne pas savoir, est celui qui t'en a su taire un qu'il t'eût été si doux d'apprendre. C'étoit là le vrai sujet de tous ces entretiens mystérieux dont tu nous faisois si comiquement la guerre. Tu vois comme ils sont dissimulés, ces maris. N'est-il pas bien plaisant que ce soient eux qui nous accusent de dissimulation? J'exigeois du tien davantage en-

core. Je voyois fort bien que tu méditois le même projet que moi, mais plus en dedans, & comme celle qui n'exhale ses sentimens qu'à mesure qu'on s'y livre. Cherchant donc à te ménager une surprise plus agréable, je voulois que quand tu lui proposerois notre réunion, il ne parût pas fort approuver cet empressement, & se montrât un peu froid à consentir. Il me fit là-dessus une réponse que j'ai retenue, & que tu dois bien retenir; car je doute que depuis qu'il y a des maris au monde aucun d'eux en ait fait une pareille. La voici. « Petite cousine, je » connois Julie ... je la connois bien ... » mieux qu'elle ne croit, peut-être. Son » cœur est trop honnête pour qu'on doi» ve résister à rien de ce qu'elle desire, » & trop sensible pour qu'on le puisse » sans l'affliger. Depuis cinq ans que » nous sommes unis, je ne crois pas » qu'elle ait reçu de moi le moindre cha» grin, j'espere mourir sans lui en avoir » jamais fait aucun. » Cousine, songes-y bien : voilà quel est le mari dont tu médites sans cesse de troubler indiscretement le repos.

Pour moi, j'eus moins de délicatesse, ou plus de confiance en ta douceur, & j'éloignai si naturellement les discours auxquels ton cœur te ramenoit souvent, que ne pouvant taxer le mien de s'attiédir pour toi, tu t'allas mettre dans la tête que j'attendois de secondes nôces, & que je t'aimois mieux que toute autre chose, hormis un mari. Car, vois-tu, ma pauvre enfant, tu n'as pas un secret mouvement qui m'échappe. Je te devine, je te pénetre; je perce jusqu'au plus profond de ton ame, & c'est pour cela que je t'ai toujours adorée. Ce soupçon, qui te faisoit si heureusement prendre le change, m'a paru excellent à nourrir. Je me suis mise à faire la veuve coquette assez bien pour t'y tromper toi-même. C'est un rôle pour lequel le talent me manque moins que l'inclination. J'ai adroitement employé cet air agaçant que je ne sais pas mal prendre, & avec lequel je me suis quelquefois amusée à persiffler plus d'un jeune fat. Tu en as été tout-à-fait la dupe, & m'as crue prête à chercher un successeur à l'homme du monde auquel il étoit le moins

aisé d'en trouver. Mais je suis trop franche pour pouvoir me contrefaire longtems, & tu t'es bientôt rassurée. Cependant, je veux te rassurer encore mieux en t'expliquant mes vrais sentimens sur ce point.

Je te l'ai dit cent fois étant fille ; je n'étois point faite pour être femme. S'il eût dépendu de moi, je ne me serois point mariée. Mais dans notre sexe, on n'achete la liberté que par l'esclavage, & il faut commencer par être servante pour devenir sa maîtresse un jour. Quoique mon pere ne me gênât pas, j'avois des chagrins dans ma famille. Pour m'en délivrer, j'épousai donc M. d'Orbe. Il étoit si honnête homme & m'aimoit si tendrement, que je l'aimai sincerement à mon tour. L'expérience me donna du mariage une idée plus avantageuse que celle que j'en avois conçue, & détruisit les impressions que m'en avoit laissé la Chaillot. M. d'Orbe me rendit heureuse & ne s'en repentit pas. Avec un autre j'aurois toujours rempli mes devoirs, mais je l'aurois désolé, & je sens qu'il me faloit un aussi bon mari pour faire

de moi une bonne femme. Imaginerois-tu que c'eſt de cela même que j'avois à me plaindre ? Mon enfant, nous nous aimions trop, nous n'étions point gais. Une amitié plus légere eût été plus folâtre ; je l'aurois préférée, & je crois que j'aurois mieux aimé vivre moins contente & pouvoir rire plus ſouvent.

A cela ſe joignirent les ſujets particuliers d'inquiétude que me donnoit ta ſituation. Je n'ai pas beſoin de te rappeller les dangers que t'a fait courir une paſſion mal réglée. Je les vis en frémiſſant. Si tu n'avois riſqué que ta vie, peut-être un reſte de gaieté ne m'eût-il pas tout-à-fait abandonnée : mais la triſteſſe & l'effroi pénétrerent mon ame, & juſqu'à ce que je t'aye vue mariée, je n'ai pas eu un moment de pure joie. Tu connus ma douleur, tu la ſentis. Elle a beaucoup fait ſur ton bon cœur, & je ne ceſſerai de bénir ces heureuſes larmes qui ſont peut-être la cauſe de ton retour au bien.

Voilà comment s'eſt paſſé tout le tems que j'ai vécu avec mon mari. Juge ſi depuis que Dieu me l'a ôté, je pourrois eſ-

pérer d'en retrouver un autre qui fût autant ſelon mon cœur, & ſi je ſuis tentée de le chercher ? Non, couſine, le mariage eſt un état trop grave ; ſa dignité ne va point avec mon humeur, elle m'attriſte & me ſied mal ; ſans compter que toute gêne m'eſt inſupportable. Penſe, toi qui me connois, ce que peut être à mes yeux un lien dans lequel je n'ai pas ri durant ſept ans ſept petites fois à mon aiſe ! Je ne veux pas faire comme toi la matrone à vingt-huit ans. Je me trouve une petite veuve aſſez piquante, aſſez mariable encore, & je crois que ſi j'étois homme, je m'accommoderois aſſez de moi. Mais me remarier, couſine ! Ecoute, je pleure bien ſincerement mon pauvre mari, j'aurois donné la moitié de ma vie pour paſſer l'autre avec lui ; & pourtant, s'il pouvoit revenir, je ne le reprendrois, je crois, lui-même que parce que je l'avois déjà pris.

Je viens de t'expoſer mes véritables intentions. Si je n'ai pu les exécuter encore malgré les ſoins de M. de Wolmar, c'eſt que les difficultés ſemblent croître avec mon zele à les ſurmonter. Mais mon zele

sera le plus fort, & avant que l'été se passe, j'espere me réunir à toi pour le reste de nos jours.

Il reste à me justifier du reproche de te cacher mes peines, & d'aimer à pleurer loin de toi; je ne le nie pas, c'est à quoi j'employe ici le meilleur tems que j'y passe. Je n'entre jamais dans ma maison sans y trouver des vestiges de celui qui me la rendoit chére. Je n'y fais pas un pas, je n'y fixe pas un objet sans appercevoir quelque signe de sa tendresse & de la bonté de son cœur; voudrois-tu que le mien n'en fût pas ému? Quand je suis ici, je ne sens que la perte que j'ai faite. Quand je suis près de toi, je ne vois que ce qui m'est resté. Peux-tu me faire un crime de ton pouvoir sur mon humeur? Si je pleure en ton absence, & si je ris près de toi, d'où vient cette différence? Petite ingrate, c'est que tu me consoles de tout, & que je ne sais plus m'affliger de rien quand je te possede.

Tu as dit bien des choses en faveur de notre ancienne amitié : mais je ne te pardonne pas d'oublier celle qui me fait le plus d'honneur; c'est de te chérir quoi-

que tu m'éclipses. Ma Julie, tu es faite pour régner. Ton empire est le plus absolu que je connoisse. Il s'étend jusques sur les volontés, & je l'éprouve plus que personne. Comment cela se fait-il, cousine ? Nous aimons toutes deux la vertu; l'honnêteté nous est également chére ; nos talens sont les mêmes ; j'ai presque autant d'esprit que toi, & ne suis gueres moins jolie. Je sais fort bien tout cela, & malgré tout cela tu m'en imposes, tu me subjugues, tu m'atterres, ton génie écrase le mien, & je ne suis rien devant toi. Lors même que tu vivois dans des liaisons que tu te reprochois, & que n'ayant point imité ta faute j'aurois dû prendre l'ascendant à mon tour, il ne te demeuroit pas moins. Ta foiblesse que je blâmois me sembloit presque une vertu ; je ne pouvois m'empêcher d'admirer en toi ce que j'aurois repris dans une autre. Enfin dans ce tems là même, je ne t'abordois point sans un certain mouvement de respect involontaire, & il est sûr que toute ta douceur, toute la familiarité de ton commerce étoit nécessaire pour me rendre ton amie : naturellement, je devois

être ta servante. Explique si tu peux cette énigme; quant à moi, je n'y entends rien.

Mais si fait pourtant, je l'entends un peu, & je crois même l'avoir autrefois expliquée. C'est que ton cœur vivifie tous ceux qui l'environnent & leur donne pour ainsi dire un nouvel être dont ils sont forcés de lui faire hommage, puisqu'ils ne l'auroient point eu sans lui. Je t'ai rendu d'importans services, j'en conviens; tu m'en fais souvenir si souvent qu'il n'y a pas moyen de l'oublier. Je ne le nie point; sans moi tu étois perdue. Mais qu'ai-je fait que te rendre ce que j'avois reçu de toi? Est-il possible de te voir long-tems sans se sentir pénétrer l'ame des charmes de la vertu & des douceurs de l'amitié? Ne sais-tu pas que tout ce qui t'approche est par toi-même armé pour ta défense, & que je n'ai par-dessus les autres que l'avantage des gardes de Sésostris, d'être de ton âge & de ton sexe, & d'avoir été élevée avec toi? Quoi qu'il en soit, Claire se console de valoir moins que Julie, en ce que sans Julie elle vaudroit bien moins encore; & puis à te dire la vérité, je crois que nous avions grand besoin l'une

de l'autre, & que chacune des deux y perdroit beaucoup ſi le ſort nous eût ſéparées.

Ce qui me fâche le plus dans les affaires qui me retiennent encore ici, c'eſt le riſque de ton ſecret, toujours prêt à s'échapper de ta bouche. Conſidere je t'en conjure que ce qui te porte à le garder eſt une raiſon forte & ſolide, & que ce qui te porté à le révéler n'eſt qu'un ſentiment aveugle. Nos ſoupçons mêmes que ce ſecret n'en eſt plus un pour celui qu'il intéreſſe, nous ſont une raiſon de plus pour ne le lui déclarer qu'avec la plus grande circonſpection. Peut-être la réſerve de ton mari eſt-elle un exemple & une leçon pour nous : car en de pareilles matieres il y a ſouvent une grande différence entre ce qu'on feint d'ignorer & ce qu'on eſt forcé de ſavoir. Attends donc, je l'exige, que nous en délibérions encore une fois. Si tes preſſentimens étoient fondés & que ton déplorable ami ne fût plus, le meilleur parti qui reſteroit à prendre feroit de laiſſer ſon hiſtoire & tes malheurs enſevelis avec lui. S'il vit, comme je l'eſpere, le cas peut

devenir différent ; mais encore faut-il que ce cas se présente. En tout état de cause crois-tu ne devoir aucun égard aux derniers conseils d'un infortuné dont tous les maux sont ton ouvrage ?

A l'égard des dangers de la solitude, je conçois & j'approuve tes allarmes, quoique je les sache très-mal fondées. Tes fautes passées te rendent craintive ; j'en augure d'autant mieux du présent, & tu la serois bien moins s'il te restoit plus de sujet de l'être. Mais je ne puis te passer ton effroi sur le sort de notre pauvre ami. A présent que tes affections ont changé d'espece, crois qu'il ne m'est pas moins cher qu'à toi. Cependant j'ai des pressentimens tout contraires aux tiens, & mieux d'accord avec la raison. Milord Edouard a reçu deux fois de ses nouvelles, & m'a écrit à la seconde qu'il étoit dans la mer du Sud, ayant déjà passé les dangers dont tu parles. Tu sais cela aussi-bien que moi & tu t'affliges comme si tu n'en savois rien. Mais ce que tu ne sais pas, & qu'il faut t'apprendre, c'est que le vaisseau sur lequel il est, a été vu il y a deux mois à la hauteur des Cana-

ries, faifant voile en Europe. Voilà ce qu'on écrit de Hollande à mon pere, & dont il n'a pas manqué de me faire part, felon fa coutume de m'inftruire des affaires publiques beaucoup plus exactement que des fiennes. Le cœur me dit, à moi, que nous ne ferons pas long-tems fans recevoir des nouvelles de notre philofophe, & que tu en feras pour tes larmes, à moins qu'après l'avoir pleuré mort, tu ne pleures de ce qu'il eft en vie. Mais, Dieu merci, tu n'en es plus là.

Deh! foffe or qui quel mifer pur un poco,
Ch' è già di piangere e di viver laffo! (a)

Voilà ce que j'avois à te répondre. Celle qui t'aime t'offre & partage la douce efpérance d'une éternelle réunion. Tu vois que tu n'en as formé le projet ni feule ni la premiere, & que l'exécution en eft plus avancée que tu ne penfois. Prends donc patience encore cet été, ma douce amie : il vaut mieux tarder à fe rejoindre que d'avoir encore à fe féparer.

(a) Eh! que n'eft-il un moment ici ce pauvre malheureux déjà las de fouffrir & de vivre!

Petr.

Hé bien ! belle Madame, ai-je tenu parole, & mon triomphe est-il complet ? Allons, qu'on se mette à genoux, qu'on baise avec respect cette lettre, & qu'on reconnoisse humblement qu'au moins une fois en la vie Julie de Wolmar a été vaincue en amitié (1).

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MDE. D'ORBE.

MA cousine, ma bienfaictrice, mon amie; j'arrive des extrêmités de la terre, & j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne; j'ai parcouru les deux hémispheres; j'ai vu les quatre parties du monde; j'en ai mis le diametre entre nous; j'ai fait le tour entier du globe & n'ai pu vous échapper

(1) Que cette bonne Suissesse est heureuse d'être gaie, quand elle est gaie sans esprit, sans naïveté, sans finesse ! Elle ne se doute pas des apprêts qu'il faut parmi nous pour faire passer la bonne humeur. Elle ne sait pas qu'on n'a point cette bonne humeur pour soi mais pour les autres, & qu'on ne rit pas pour rire, mais pour être applaudi.

un moment. On a beau fuir ce qui nous eſt cher, ſon image plus vîte que la mer & les vents nous ſuit au bout de l'univers, & par-tout où l'on ſe porte avec ſoi l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup ſouffert ; j'ai vu ſouffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vu mourir ! Hélas, ils mettoient un ſi grand prix à la vie ! & moi je leur ai ſurvécu . . . . Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les miſeres de mes compagnons m'étoient plus ſenſibles que les miennes ; je les voyois tout entiers à leurs peines; ils devoient ſouffrir plus que moi. Je me diſois ; je ſuis mal ici, mais il eſt un coin ſur la terre où je ſuis heureux & paiſible, & je me dédommageois au bord du lac de Geneve de ce que j'endurois ſur l'Océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes eſpérances ; Milord Edouard m'apprend que vous jouiſſez toutes deux de la paix & de la ſanté, & que ſi vous, en particulier, avez perdu le doux titre d'épouſe, il vous reſte ceux d'amie & de mere, qui doivent ſuffire à votre bonheur.

Je ſuis trop preſſé de vous envoyer cette

cette lettre pour vous faire à présent un détail de mon voyage. J'ose espérer d'en avoir bientôt une occasion plus commode. Je me contente ici de vous en donner une légere idée, plus pour exciter que pour satisfaire votre curiosité. J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de vous parler, & suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le Commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer a soumis aux Européens, & dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil où Lisbonne & Londres puisent leurs trésors, & dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or & les diamans sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioso sotto ignoto polo
Provai l'onde fallaci, e'l vento infido (a).

(a) Et sur des mers suspectes, sous un pôle inconnu, j'éprouvai la trahison de l'onde & l'infidélité des vents.

J'ai vu de loin le féjour de ces prétendus géants (1) qui ne font grands qu'en courage, & dont l'indépendance eft plus affurée par une vie fimple & frugale que par une haute ftature. J'ai féjourné trois mois dans une Ifle déferte & délicieufe, douce & touchante image de l'antique beauté de la nature, & qui femble être confinée au bout du monde pour y fervir d'afyle à l'innocence & à l'amour perfécutés : mais l'avide Européen fuit fon humeur farouche en empêchant l'Indien paifible de l'habiter, & fe rend juftice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu fur les rives du Mexique & du Pérou le même fpectacle que dans le Bréfil : j'en ai vu les rares & infortunés habitans, triftes reftes de deux puiffans peuples, accablés de fers, d'opprobres & de miferes au milieu de leurs riches métaux, reprocher au Ciel en pleurant les tréfors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entiere fans réfiftance & fans défenfeurs. Tel eft le droit de la guerre parmi les peuples fa-

(1) Les Patagons.

vans, humains & polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai cotoyé presque toute la partie Occidentale de l'Amérique ; non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cens lieues de côte & la plus grande mer du monde sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'un hémisphere du globe.

Après avoir traversé la grande mer; j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse & la plus illustre nation de l'Univers soumise à une poignée de brigands; j'ai vu de près ce peuple célebre, & n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, & le sera jusqu'à la fin des siecles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite & charlatan; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes & stérile en

idées ; poli, complimenteur, adroit ; fourbe & fripon ; qui met tous les devoirs en étiquettes, toute la morale en ſimagrées, & ne connoit d'autre humanité que les ſalutations & les révérences. J'ai ſurgi dans une ſeconde Iſle déſerte plus inconnue, plus charmante encore que la premiere, & où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le ſeul peut-être qu'un exil ſi doux n'épouvanta point ; ne ſuis-je pas déſormais par tout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délices & d'effroi ce que peut tenter l'induſtrie humaine pour tirer l'homme civiliſé d'une ſolitude où rien ne lui manque, & le replonger dans un gouffre de nouveaux beſoins.

J'ai vu dans le vaſte Océan où il devroit être ſi doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaiſſeaux ſe chercher, ſe trouver, s'attaquer, ſe battre avec fureur, comme ſi cet eſpace immenſe eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vu vomir l'un contre l'autre, le fer & les flammes. Dans un combat aſſez court, j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des

vainqueurs couvrir les plaintes des bleſſés & les gémiſſemens des mourans. J'ai reçu en rougiſſant ma part d'un immenſe butin ; je l'ai reçu, mais en dépôt ; & s'il fut pris ſur des malheureux ; c'eſt à des malheureux qu'il ſera rendu.

J'ai vu l'Europe tranſportée à l'extrémité de l'Afrique, par les ſoins de ce peuple avare, patient & laborieux, qui a vaincu par le tems & la conſtance des difficultés que tout l'héroïſme des autres peuples n'a jamais pu ſurmonter. J'ai vu ces vaſtes & malheureuſes contrées qui ne ſemblent deſtinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'eſclaves. A leur vil aſpect j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur & de pitié, & voyant la quatrieme partie de mes ſemblables changée en bêtes pour le ſervice des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide & fier, dont l'exemple & la liberté rétabliſſoient à mes yeux l'honneur de mon eſpece, pour lequel la douleur & la mort ne ſont rien, & qui ne craint au monde que la faim & l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capi-

taine, un ſoldat, un pilote, un ſage, un grand homme, & pour dire encore plus peut-être le digne ami d'Edouard Bomſton : mais ce que je n'ai point vu dans le monde entier, c'eſt quelqu'un qui reſſemble à Claire d'Orbe, à Julie d'Etange, & qui puiſſe conſoler de leur perte un cœur qui ſçut les aimer.

Comment vous parler de ma guériſon ? C'eſt de vous que je dois apprendre à la connoitre. Reviens-je plus libre & plus ſage que je ne ſuis parti ? J'oſe le croire & ne puis l'affirmer. La même image regne toujours dans mon cœur ; vous ſavez s'il eſt poſſible qu'elle s'en efface ; mais ſon empire eſt plus digne d'elle, & ſi je ne me fais pas illuſion elle regne dans ce cœur infortuné comme dans le vôtre. Oui, ma couſine, il me ſemble que ſa vertu m'a ſubjugué, que je ne ſuis pour elle que le meilleur & le plus tendre ami qui fut jamais, que je ne fais plus que l'adorer comme vous l'adorez vous-même ; ou plutôt il me ſemble que mes ſentimens ne ſe ſont pas affoiblis, mais rectifiés, & avec quelque ſoin que je m'examine ; je les trouve auſſi purs que l'objet

qui les inspire. Que puis-je vous dire de plus jusqu'à l'épreuve qui peut m'apprendre à juger de moi ? Je suis sincere & vrai ; je veux être ce que je dois être ; mais comment répondre de mon cœur avec tant de raisons de m'en défier ? Suis-je le maître du passé ? Peux-je empêcher que mille feux ne m'aient autrefois dévoré ? Comment distinguerai-je par la seule imagination ce qui est de ce qui fut ? & comment me représenterai-je amie celle que je ne vis jamais qu'amante ? Quoique vous pensiez, peut-être, du motif secret de mon empressement, il est honnête & raisonnable, il mérite que vous l'approuviez. Je réponds d'avance, au moins de mes intentions. Souffrez que je vous voye & m'examinez vous-même, ou laissez-moi voir Julie & je saurai ce que je suis.

Je dois accompagner Milord Edouard en Italie. Je passerai près de vous, & je ne vous verrois point ! Pensez-vous que cela se puisse ? Eh ! si vous aviez la barbarie de l'exiger, vous mériteriez de n'être pas obéie ; mais pourquoi l'exigeriez-vous ? N'êtes-vous pas cette même Clai-

re, aussi bonne & compatissante que vertueuse & sage, qui daigna m'aimer dès sa plus tendre jeunesse, & qui doit m'aimer bien plus encore, aujourd'hui que je lui dois tout (2). Non, non chére & charmante amie, un si cruel refus ne seroit ni de vous, ni fait pour moi, il ne mettra point le comble à ma misere. Encore une fois, encore une fois en ma vie, je déposerai mon cœur à vos pieds. Je vous verrai, vous y consentirez. Je la verrai, elle y consentira. Vous connoissez trop bien toutes deux mon respect pour elle. Vous savez si je suis homme à m'offrir à ses yeux en me sentant indigne d'y paroître. Elle a déploré si long-tems l'ouvrage de ses charmes, ah! qu'elle voye une fois l'ouvrage de sa vertu!

P. S. Milord Edouard est retenu pour quelque tems encore ici par des affaires; s'il m'est permis de vous voir, pourquoi ne prendrois-je pas les devans pour être plutôt auprès de vous?

(2) Que lui doit-il donc tant, à elle qui a fait les malheurs de sa vie? Malheureux questionneur! il lui doit l'honneur, la vertu, le repos de celle qu'il aime; il lui doit tout.

LETTRE IV.

DE M. DE WOLMAR

A L'AMANT DE JULIE.

QUOIQUE nous ne nous connoissions pas encore, je suis chargé de vous écrire. La plus sage & la plus chérie des femmes vient d'ouvrir son cœur à son heureux époux. Il vous croit digne d'avoir été aimé d'elle, & il vous offre sa maison. L'innocence & la paix y regnent; vous y trouverez l'amitié, l'hospitalité, l'estime, la confiance. Consultez votre cœur; & s'il n'y a rien là qui vous effraye, venez sans crainte. Vous ne partirez point d'ici sans y laisser un ami.

Wolmar.

P. S. Venez, mon ami, nous vous attendons avec empressement. Je n'aurai pas la douleur que vous nous deviez un refus.

Julie.

LETTRE V.

DE MDE. D'ORBE

A L'AMANT DE JULIE.

Dans cette lettre étoit incluse la précédente.

BIEN arrivé ! cent fois le bien arrivé, cher St. Preux ; car je prétends que ce nom (1) vous demeure, au moins dans notre société. C'est, je crois, vous dire assez qu'on n'entend pas vous en exclure, à moins que cette exclusion ne vienne de vous. En voyant par la lettre ci-jointe que j'ai fait plus que vous ne me demandiez, apprenez à prendre un peu plus de confiance en vos amis, & à ne plus reprocher à leur cœur des chagrins qu'ils partagent quand la raison les force à vous en donner. M. de Wolmar veut vous voir, il vous offre sa maison, son amitié, ses conseils ; il n'en faloit pas tant pour cal-

(1) C'est celui qu'elle lui avoit donné devant ses gens à son précédent voyage. Voyez Tome II, Lettre XLII.

mer toutes mes craintes sur votre voyage, & je m'offenserois moi-même si je pouvois un moment me défier de vous. Il fait plus, il prétend vous guérir, & dit que ni Julie, ni lui, ni vous, ni moi, ne pouvons être parfaitement heureux sans cela. Quoique j'attende beaucoup de sa sagesse, & plus de votre vertu, j'ignore quel sera le succès de cette entreprise. Ce que je sais bien, c'est qu'avec la femme qu'il a, le soin qu'il veut prendre est une pure générosité pour vous.

Venez donc, mon aimable ami, dans la sécurité d'un cœur honnête, satisfaire l'empressement que nous avons tous de vous embrasser & de vous voir paisible & content; venez dans votre pays & parmi vos amis vous délasser de vos voyages & oublier tous les maux que vous avez soufferts. La derniere fois que vous me vîtes j'étois une grave matrone, & mon amie étoit à l'extrêmité; mais à présent qu'elle se porte bien, & que je suis redevenue fille, me voilà tout aussi folle & presque aussi jolie qu'avant mon mariage. Ce qu'il y a du moins de bien sûr, c'est que je n'ai point changé pour vous, &

que vous feriez bien des fois le tour du monde avant d'y trouver quelqu'un qui vous aimât comme moi.



LETTRE VI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD

JE me leve au milieu de la nuit pour vous écrire. Je ne ſaurois trouver un moment de repos. Mon cœur agité, tranſporté, ne peut ſe contenir au-dedans de moi; il a beſoin de s'épancher. Vous qui l'avez ſi ſouvent garanti du déſeſpoir, ſoyez le cher dépoſitaire des premiers plaiſirs qu'il ait goûtés depuis ſi long-tems.

Je l'ai vue, Milord! mes yeux l'ont vue! J'ai entendu ſa voix; ſes mains ont touché les miennes; elle m'a reconnu; elle a marqué de la joie à me voir; elle m'a appellé ſon ami, ſon cher ami; elle m'a reçu dans ſa maiſon; plus heureux que je ne fus de ma vie je loge avec elle ſous un même toit, & maintenant que

je vous écris, je ſuis à trente pas d'elle.

Mes idées ſont trop vives pour ſe ſuccéder; elles ſe préſentent toutes enſemble; elles ſe nuiſent mutuellement. Je vais m'arrêter & reprendre haleine, pour tâcher de mettre quelque ordre dans mon récit.

A peine après une ſi longue abſence m'étois-je livré près de vous aux premiers tranſports de mon cœur, en embraſſant mon ami, mon libérateur & mon pere, que vous ſongeâtes au voyage d'Italie. Vous me le fîtes deſirer dans l'eſpoir de m'y ſoulager enfin du fardeau de mon inutilité pour vous. Ne pouvant terminer ſitôt les affaires qui vous retenoient à Londres, vous me propoſâtes de partir le premier pour avoir plus de tems à vous attendre ici. Je demandai la permiſſion d'y venir; je l'obtins, je partis, & quoique Julie s'offrît d'avance à mes regards, en ſongeant que j'allois m'approcher d'elle, je ſentis du regret à m'éloigner de vous. Milord, nous ſommes quittes, ce ſeul ſentiment vous a tout payé.

Il ne faut pas vous dire que durant toute la route je n'étois occupé que de

l'objet de mon voyage ; mais une chose à remarquer, c'eſt que je commençai de voir ſous un autre point de vue ce même objet qui n'étoit jamais ſorti de mon cœur. Juſques-là je m'étois toujours rappellé Julie brillante comme autrefois des charmes de ſa premiere jeuneſſe. J'avois toujours vu ſes beaux yeux animés du feu qu'elle m'inſpiroit. Ses traits chéris n'offroient à mes regards que des garants de mon bonheur ; ſon amour & le mien ſe mêloient tellement avec ſa figure que je ne pouvois les en ſéparer. Maintenant j'allois voir Julie mariée, Julie mere, Julie indifférente. Je m'inquiétois des changemens que huit ans d'intervalle avoient pu faire à ſa beauté. Elle avoit eu la petite vérole ; elle s'en trouvoit changée ; à quel point le pouvoit-elle être ? Mon imagination me refuſoit opiniâtrement des taches ſur ce charmant viſage, & ſitôt que j'en voyois un marqué de petite vérole, ce n'étoit plus celui de Julie. Je penſois encore à l'entrevue que nous allions avoir, à la réception qu'elle m'alloit faire. Ce premier abord ſe préſentoit à mon eſprit ſous

mille tableaux différens, & ce moment qui devoit paſſer ſi vîte revenoit pour moi mille fois le jour.

Quand j'apperçus la cime des monts le cœur me battit fortement, en me diſant, elle eſt là. La même choſe venoit de m'arriver en mer à la vue des côtes d'Europe. La même choſe m'étoit arrivée autrefois à Meillerie en découvrant la maiſon du Baron d'Etange. Le monde n'eſt jamais diviſé pour moi qu'en deux régions, celle où elle eſt, & celle où elle n'eſt pas. La premiere s'étend quand je m'éloigne, & ſe reſſerre à meſure que j'approche, comme un lieu où je ne dois jamais arriver. Elle eſt à préſent bornée aux murs de ſa chambre. Hélas! ce lieu ſeul eſt habité; tout le reſte de l'univers eſt vuide.

Plus j'approchois de la Suiſſe, plus je me ſentois ému. L'inſtant où des hauteurs du Jura je découvris le lac de Geneve, fut un inſtant d'extaſe & de raviſſement. La vue de mon pays, de ce pays ſi chéri où des torrens de plaiſirs avoient inondé mon cœur; l'air des Alpes ſi ſalutaire & ſi pur; le doux air de

la patrie, plus ſuave que les parfums de l'Orient; cette terre riche & fertile, ce payſage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce ſéjour charmant auquel je n'avois rien trouvé d'égal dans le tour du monde; l'aſpect d'un peuple heureux & libre; la douceur de la ſaiſon, la ſérénité du climat; mille ſouvenirs délicieux qui réveilloient tous les ſentimens que j'avois goûtés, tout cela me jettoit dans des tranſports que je ne puis décrire, & sembloit me rendre à la fois la jouiſſance de ma vie entiere.

En deſcendant vers la côte, je ſentis une impreſſion nouvelle dont je n'avois aucune idée. C'étoit un certain mouvement d'effroi qui me reſſerroit le cœur & me troubloit malgré moi. Cet effroi, dont je ne pouvois démêler la cauſe, croiſſoit à meſure que j'approchois de la ville; il ralentiſſoit mon empreſſement d'arriver, & fit enfin de tels progrès que je m'inquiétois autant de ma diligence, que j'avois fait juſques-là de ma lenteur. En entrant à Vevai, la ſenſation que j'éprouvai ne fut rien moins qu'agréable. Je fus ſaiſi d'une violente palpitation qui m'em-

m'empêchoit de respirer ; je parlois d'une voix altérée & tremblante. J'eus peine à me faire entendre en demandant M. de Wolmar ; car je n'osai jamais nommer sa femme. On me dit qu'il demeuroit à Clarens. Cette nouvelle m'ôta de dessus la poitrine un poids de cinq cens livres, & prenant les deux lieues qui me restoient à faire pour un répit, je me réjouis de ce qui m'eût désolé dans un autre tems ; mais j'appris avec un vrai chagrin que Mde. d'Orbe étoit à Lausanne. J'entrai dans une auberge pour reprendre les forces qui me manquoient : il me fut impossible d'avaler un seul morceau ; je suffoquois en buvant & ne pouvois vuider un verre qu'à plusieurs reprises. Ma terreur redoubla quand je vis mettre les chevaux pour repartir. Je crois que j'aurois donné tout au monde pour voir briser une roue en chemin. Je ne voyois plus Julie ; mon imagination troublée ne me présentoit que des objets confus ; mon ame étoit dans un tumulte universel. Je connoissois la douleur & le désespoir ; je les aurois préférés à cet horrible état. Enfin, je puis dire n'avoir de ma vie

éprouvé d'agitation plus cruelle que celle où je me trouvai durant ce court trajet, & je suis convaincu que je ne l'aurois pu supporter une journée entiere.

En arrivant, je fis arrêter à la grille, & me sentant hors d'état de faire un pas, j'envoyai le postillon dire qu'un étranger demandoit à parler à M. de Wolmar. Il étoit à la promenade avec sa femme. On les avertit, & ils vinrent par un autre côté, tandis que, les yeux fichés sur l'avenue, j'attendois dans des transes mortelles d'y voir paroître quelqu'un.

A peine Julie m'eut-elle apperçu qu'elle me reconnut. A l'instant, me voir, s'écrier, courir, s'élancer dans mes bras ne fut pour elle qu'une même chose. A ce son de voix je me sens tressaillir; je me retourne, je la vois, je la sens. O Milord! ô mon ami!... je ne puis parler... Adieu crainte, adieu terreur, effroi, respect humain. Son regard, son cri, son geste, me rendent en un moment la confiance, le courage & les forces. Je puise dans ses bras la chaleur & la vie, je pétille de joie en la serrant dans les miens. Un transport sacré nous tient dans un

long silence étroitement embrassés, & ce n'est qu'après un si doux saisissement que nos voix commencent à se confondre, & nos yeux à mêler leurs pleurs. M. de Wolmar étoit là; je le savois, je le voyois; mais qu'aurois-je pu voir? Non, quand l'univers entier se fût réuni contre moi, quand l'appareil des tourmens m'eût environné, je n'aurois pas dérobé mon cœur à la moindre de ces caresses, tendres prémices d'une amitié pure & sainte que nous emporterons dans le Ciel!

Cette premiere impétuosité suspendue; Mde. de Wolmar me prit par la main, & se retournant vers son mari, lui dit avec une certaine grace d'innocence & de candeur dont je me sentis pénétré; quoiqu'il soit mon ancien ami, je ne vous le présente pas, je le reçois de vous, & ce n'est qu'honoré de votre amitié qu'il aura désormais la mienne. Si les nouveaux amis ont moins d'ardeur que les anciens, me dit-il en m'embrassant, ils seront anciens à leur tour, & ne céderont point aux autres. Je reçus ses embrassemens, mais mon cœur venoit de s'épuiser, & je ne fis que les recevoir.

Après cette courte ſcene, j'obſervai du coin de l'œil qu'on avoit détaché ma malle & remiſé ma chaiſe. Julie me prit ſous le bras, & je m'avançai avec eux vers la maiſon, preſque oppreſſé d'aiſe de voir qu'on y prenoit poſſeſſion de moi.

Ce fut alors qu'en contemplant plus paiſiblement ce viſage adoré que j'avois cru trouver enlaidi, je vis avec une ſurpriſe amere & douce qu'elle étoit réellement plus belle & plus brillante que jamais. Ses traits charmans ſe ſont mieux formés encore; elle a pris un peu plus d'embonpoint, qui ne fait qu'ajouter à ſon éblouiſſante blancheur. La petite vérole n'a laiſſé ſur ſes joues que quelques légeres traces preſque imperceptibles. Au lieu de cette pudeur ſouffrante qui lui faiſoit autrefois ſans ceſſe baiſſer les yeux, on voit la ſécurité de la vertu s'allier dans ſon chaſte regard à la douceur & à la ſenſibilité; ſa contenance, non moins modeſte eſt moins timide; un air plus libre & des graces plus franches ont ſuccédé à ces manieres contraintes, mêlées de tendreſſe & de honte; & ſi le ſentiment de ſa faute la rendoit alors plus

touchante, celui de sa pureté la rend aujourd'hui plus céleste.

A peine étions-nous dans le sallon qu'elle disparut, & rentra le moment d'après. Elle n'étoit pas seule. Qui pensez-vous qu'elle amenoit avec elle ? Milord ! c'étoient ses enfans ! ses deux enfans plus beaux que le jour, & portant déjà sur leur physionomie enfantine le charme & l'attrait de leur mere. Que devins-je à cet aspect ? Cela ne peut ni se dire ni se comprendre ; il faut le sentir. Mille mouvemens contraires m'assaillirent à la fois. Mille cruels & délicieux souvenirs vinrent partager mon cœur. O spectacle ! ô regrets ! Je me sentois déchirer de douleur & transporter de joie. Je voyois, pour ainsi dire, multiplier celle qui me fut si chére. Hélas ! je voyois au même instant la trop vive preuve qu'elle ne m'étoit plus rien, & mes pertes sembloient se multiplier avec elle.

Elle me les amena par la main. Tenez, me dit-elle d'un ton qui me perça l'ame, voilà les enfans de votre amie ; ils seront vos amis un jour. Soyez le leur dès au-

jourd'hui. Auſſi-tôt ces deux petites créatures s'empreſſerent autour de moi, me prirent les mains, & m'accablant de leurs innocentes careſſes tournerent vers l'attendriſſement toute mon émotion. Je les pris dans mes bras l'un & l'autre, & les preſſant contre ce cœur agité : chers & aimables enfans, dis-je avec un ſoupir, vous avez à remplir une grande tâche. Puiſſiez-vous reſſembler à ceux de qui vous tenez la vie ; puiſſiez-vous imiter leurs vertus, & faire un jour par les vôtres la conſolation de leurs amis infortunés! Mde. de Wolmar enchantée me ſauta au cou une ſeconde fois, & ſembloit me vouloir payer par ſes careſſes de celles que je faiſois à ſes deux fils. Mais quelle différence du premier embraſſement à celui-là! Je l'éprouvai avec ſurpriſe. C'étoit une mere de famille que j'embraſſois ; je la voyois environnée de ſon époux & de ſes enfans ; ce cortege m'en impoſoit. Je trouvois ſur ſon viſage un air de dignité qui ne m'avoit pas frappé d'abord ; je me ſentois forcé de lui porter une nouvelle ſorte de reſpect ; ſa familiarité m'étoit preſque à charge ; quelque

belle qu'elle me parût j'aurois baisé le bord de sa robe de meilleur cœur que sa joue : dès cet instant, en un mot, je connus qu'elle ou moi n'étions plus les mêmes, & je commençai tout de bon à bien augurer de moi.

M. de Wolmar me prenant par la main me conduisit ensuite au logement qui m'étoit destiné. Voilà, me dit-il en y entrant, votre appartement ; il n'est point celui d'un étranger, il ne sera plus celui d'un autre, & désormais il restera vuide ou occupé par vous. Jugez si ce compliment me fut agréable ! mais je ne le méritois pas encore assez pour l'écouter sans confusion. M. de Wolmar me sauva l'embarras d'une réponse. Il m'invita à faire un tour de jardin. Là il fit si bien que je me trouvai plus à mon aise, & prenant le ton d'un homme instruit de mes anciennes erreurs, mais plein de confiance dans ma droiture, il me parla comme un pere à son enfant, & me mit à force d'estime dans l'impossibilité de la démentir. Non, Milord, il ne s'est pas trompé ; je n'oublierai point que j'ai la sienne & la vôtre à justifier. Mais pourquoi faut-

il que mon cœur se resserre à ses bienfaits ? Pourquoi faut-il qu'un homme que je dois aimer soit le mari de Julie ?

Cette journée sembloit destinée à tous les genres d'épreuves que je pouvois subir. Revenus auprès de Mad^e. de Wolmar, son mari fut appellé pour quelque ordre à donner, & je restai seul avec elle.

Je me trouvai alors dans un nouvel embarras, le plus pénible & le moins prévu de tous. Que lui dire ? comment débuter ? Oserois-je rappeller nos anciennes liaisons, & des tems si présens à ma mémoire ? Laisserois-je penser que je les eusse oubliés ou que je ne m'en souciasse plus ? Quel supplice de traiter en étrangere celle qu'on porte au fond de son cœur ! Quelle infamie d'abuser de l'hospitalité pour lui tenir des discours qu'elle ne doit plus entendre ! Dans ces perplexités je perdois toute contenance ; le feu me montoit au visage ; je n'osois ni parler, ni lever les yeux, ni faire le moindre geste, & je crois que je serois resté dans cet état violent jusqu'au retour de son mari, si elle ne m'en eût tiré. Pour elle, il ne parut pas que ce tête-

à-tête l'eût gênée en rien. Elle conserva le même maintien & les mêmes manieres qu'elle avoit auparavant ; elle continua de me parler sur le même ton ; seulement, je crus voir qu'elle essayoit d'y mettre encore plus de gaieté & de liberté, jointe à un regard, non timide ni tendre, mais doux & affectueux, comme pour m'encourager à me rassurer & à sortir d'une contrainte qu'elle ne pouvoit manquer d'appercevoir.

Elle me parla de mes longs voyages : elle vouloit en savoir les détails ; ceux, sur-tout, des dangers que j'avois courus, des maux que j'avois endurés ; car elle n'ignoroit pas, disoit-elle, que son amitié m'en devoit le dédommagement. Ah Julie ! lui dis-je avec tristesse, il n'y a qu'un moment que je suis avec vous ; voulez-vous déjà me renvoyer aux Indes ? Non pas, dit-elle en riant, mais j'y veux aller à mon tour.

Je lui dis que je vous avois donné une relation de mon voyage, dont je lui apportois une copie. Alors elle me demanda de vos nouvelles avec empressement. Je lui parlai de vous, & ne pus le faire sans

lui retracer les peines que j'avois souffertes & celles que je vous avois données. Elle en fut touchée ; elle commença d'un ton plus sérieux à entrer dans sa propre justification, & à me montrer qu'elle avoit dû faire tout ce qu'elle avoit fait. M. de Wolmar rentra au milieu de son discours, & ce qui me confondit, c'est qu'elle le continua en sa présence exactement comme s'il n'y eût pas été. Il ne put s'empêcher de sourire en démêlant mon étonnement. Après qu'elle eut fini, il me dit; vous voyez un exemple de la franchise qui regne ici. Si vous voulez sincerement être vertueux, apprenez à l'imiter : c'est la seule priere & la seule leçon que j'aye à vous faire. Le premier pas vers le vice est de mettre du mystere aux actions innocentes, & quiconque aime à se cacher a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci. Ne fais ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles que tout le monde voye & entende ; & pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que

ſa maiſon fût conſtruite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faiſoit.

J'ai, continua-t-il, deux partis à vous propoſer. Choiſiſſez librement celui qui vous conviendra le mieux; mais choiſiſſez l'un ou l'autre. Alors prenant la main de ſa femme & la mienne, il me dit en la ſerrant; notre amitié commence, en voici le cher lien, qu'elle ſoit indiſſoluble. Embraſſez votre ſœur & votre amie; traitez-la toujours comme telle; plus vous ſerez familier avec elle, mieux je penſerai de vous. Mais vivez dans le tête-à-tête, comme ſi j'étois préſent, ou devant moi comme ſi je n'y étois pas; voilà tout ce que je vous demande. Si vous préférez le dernier parti, vous le pouvez ſans inquiétude; car comme je me réſerve le droit de vous avertir de tout ce qui me déplaira, tant que je ne dirai rien, vous ſerez ſûr de ne m'avoir point déplu.

Il y avoit deux heures que ce diſcours m'auroit fort embarraſſé; mais M. de Wolmar commençoit à prendre une ſi grande autorité ſur moi que j'y étois déjà preſque accoutumé. Nous recom-

mençâmes à causer paisiblement tous trois, & chaque fois que je parlois à Julie, je ne manquois point de l'appeller *Madame*. Parlez-moi franchement, dit enfin son mari en m'interrompant; dans l'entretien de tout à l'heure disiez-vous *Madame?* Non, dis-je un peu déconcerté; mais la bienséance... la bienséance, reprit-il, n'est que le masque du vice; où la vertu regne, elle est inutile; je n'en veux point. Appellez ma femme *Julie* en ma présence, ou *Madame* en particulier; cela m'est indifférent. Je commençai de connoître alors à quel homme j'avois à faire, & je résolus bien de tenir toujours mon cœur en état d'être vu de lui.

Mon corps épuisé de fatigue avoit grand besoin de nourriture, & mon esprit de repos; je trouvai l'un & l'autre à table. Après tant d'années d'absence & de douleurs, après de si longues courses, je me disois dans une sorte de ravissement, je suis avec Julie, je la vois, je lui parle; je suis à table avec elle, elle me voit sans inquiétude, elle me reçoit sans crainte; rien ne trouble le plaisir que nous avons d'être ensemble. Douce & précieu-

se innocence, je n'avois point goûté tes charmes, & ce n'est que d'aujourd'hui que je commence d'exister sans souffrir !

Le soir en me retirant je passai devant la chambre des maîtres de la maison; je les y vis entrer ensemble; je gagnai tristement la mienne, & ce moment ne fut pas pour moi le plus agréable de la journée.

Voilà, Milord, comment s'est passée cette premiere entrevue, desirée si passionnément, & si cruellement redoutée. J'ai tâché de me recueillir depuis que je suis seul; je me suis efforcé de sonder mon cœur; mais l'agitation de la journée précédente s'y prolonge encore, & il m'est impossible de juger sitôt de mon véritable état. Tout ce que je sais très-certainement c'est que si mes sentimens pour elle n'ont pas changé d'espece, ils ont au moins bien changé de forme, que j'aspire toujours à voir un tiers entre nous, & que je crains autant le tête-à-tête que je le desirois autrefois.

Je compte aller dans deux ou trois jours à Lausanne. Je n'ai vu Julie encore qu'à demi quand je n'ai pas vu sa cou-

ſine ; cette aimable & chére amie à qui je dois tant, qui partagera ſans ceſſe avec vous mon amitié, mes ſoins, ma reconnoiſſance, & tous les ſentimens dont mon cœur eſt reſté le maître. A mon retour je ne tarderai pas à vous en dire davantage. J'ai beſoin de vos avis & je veux m'obſerver de près. Je ſais mon devoir & le remplirai. Quelque doux qu'il me ſoit d'habiter cette maiſon ; je l'ai réſolu, je le jure ; ſi je m'apperçois jamais que je m'y plais trop, j'en ſortirai dans l'inſtant.



LETTRE VII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

SI tu nous avois accordé le délai que nous te demandions, tu aurois eu le plaiſir avant ton départ d'embraſſer ton protégé. Il arriva avant-hier & vouloit t'aller voir aujourd'hui ; mais une eſpece de courbature, fruit de la fatigue & du

voyage, le retient dans sa chambre, & il a été saigné (1) ce matin. D'ailleurs, j'avois bien résolu, pour te punir, de ne le pas laisser partir sitôt; & tu n'as qu'à le venir voir ici, ou je te promets que tu ne le verras de long-tems. Vraiment cela seroit bien imaginé qu'il vît séparément les inséparables!

En vérité, ma cousine, je ne sais quelles vaines terreurs m'avoient fasciné l'esprit sur ce voyage, & j'ai honte de m'y être opposée avec tant d'obstination. Plus je craignois de le revoir, plus je serois fâchée aujourd'hui de ne l'avoir pas vu; car sa présence a détruit des craintes qui m'inquiétoient encore & qui pouvoient devenir légitimes à force de m'occuper de lui. Loin que l'attachement que je sens pour lui m'effraye, je crois que s'il m'étoit moins cher je me défierois plus de moi; mais je l'aime aussi tendrement que jamais, sans l'aimer de la même maniere. C'est de la comparaison de ce que j'éprouve à sa vue, & de ce que j'éprouvois jadis, que je tire la

(1) Pourquoi saigné? Est-ce aussi la mode en Suisse?

sécurité de mon état présent, & dans des sentimens si divers la différence se fait sentir à proportion de leur vivacité.

Quant à lui, quoique je l'aye reconnu du premier instant, je l'ai trouvé fort changé, &, ce qu'autrefois je n'aurois gueres imaginé possible, à bien des égards il me paroît changé en mieux. Le premier jour, il donna quelques signes d'embarras, & j'eus moi-même bien de la peine à lui cacher le mien. Mais il ne tarda pas à prendre le ton ferme & l'air ouvert qui convient à son caractere. Je l'avois toujours vu timide & craintif; la frayeur de me déplaire, & peut-être la secrete honte d'un rôle peu digne d'un honnête homme, lui donnoient devant moi, je ne sais quelle contenance servile & basse, dont tu t'es plus d'une fois moquée avec raison. Au lieu de la soumission d'un esclave, il a maintenant le respect d'un ami qui sait honorer ce qu'il estime, il tient avec assurance des propos honnêtes; il n'a pas peur que ses maximes de vertu contrarient ses intérêts; il ne craint ni de se faire tort, ni de me faire affront en louant les choses louables,

&

& l'on ſent dans tout ce qu'il dit la confiance d'un homme droit & ſûr de lui-même, qui tire de ſon propre cœur l'approbation qu'il ne cherchoit autrefois que dans mes regards. Je trouve auſſi que l'uſage du monde & l'expérience lui ont ôté ce ton dogmatique & tranchant qu'on prend dans le cabinet, qu'il eſt moins prompt à juger les hommes depuis qu'il en a beaucoup obſervé, moins preſſé d'établir des propoſitions univerſelles depuis qu'il a tant vu d'exceptions, & qu'en général l'amour de la vérité l'a guéri de l'eſprit de ſyſtêmes ; de ſorte qu'il eſt devenu moins brillant & plus raiſonnable, & qu'on s'inſtruit beaucoup mieux avec lui depuis qu'il n'eſt plus ſi ſavant.

Sa figure eſt changée auſſi & n'eſt pas moins bien ; ſa démarche eſt plus aſſurée ; ſa contenance eſt plus libre ; ſon port eſt plus fier, il a rapporté de ſes campagnes un certain air martial qui lui ſied d'autant mieux, que ſon geſte, vif & prompt quand il s'anime, eſt d'ailleurs plus grave & plus poſé qu'autrefois. C'eſt un marin dont l'attitude eſt flegmatique

& froide, & le parler bouillant & impétueux. A trente ans paſſés, ſon viſage eſt celui de l'homme dans ſa perfection & joint au feu de la jeuneſſe la majeſté de l'âge mûr. Son teint n'eſt pas reconnoiſſable ; il eſt noir comme un more, & de plus fort marqué de la petite vérole. Ma chére, il te faut tout dire : ces marques me ſont quelque peine à regarder, & je me ſurprends ſouvent à les regarder malgré moi.

Je crois m'appercevoir que ſi je l'examine, il n'eſt pas moins attentif à m'examiner. Après une ſi longue abſence, il eſt naturel de ſe conſidérer mutuellement avec une ſorte de curioſité; mais ſi cette curioſité ſemble tenir de l'ancien empreſſement, quelle différence dans la maniere auſſi bien que dans le motif! Si nos regards ſe rencontrent moins ſouvent, nous nous regardons avec plus de liberté. Il ſemble que nous ayons une convention tacite pour nous conſidérer alternativement. Chacun ſent, pour ainſi dire, quand c'eſt le tour de l'autre & détourne les yeux à ſon tour. Peut-on revoir ſans plaiſir, quoique l'émotion n'y ſoit

plus, ce qu'on aima si tendrement autrefois, & qu'on aime si purement aujourd'hui? Qui sait si l'amour-propre ne cherche point à justifier les erreurs passées? Qui sait si chacun des deux, quand la passion cesse de l'aveugler, n'aime point encore à se dire; je n'avois pas trop mal choisi? Quoi qu'il en soit, je te le répete sans honte, je conserve pour lui des sentimens très-doux qui dureront autant que ma vie. Loin de me reprocher ces sentimens, je m'en applaudis; je rougirois de ne les avoir pas, comme d'un vice de caractere & de la marque d'un mauvais cœur. Quant à lui, j'ose croire qu'après la vertu, je suis ce qu'il aime le mieux au monde. Je sens qu'il s'honore de mon estime; je m'honore à mon tour de la sienne & mériterai de la conserver. Ah! si tu voyois avec quelle tendresse il caresse mes enfans, si tu savois quel plaisir il prend à parler de toi; cousine, tu connoitrois que je lui suis encore chére!

Ce qui redouble ma confiance dans l'opinion que nous avons toutes deux de lui, c'est que M. de Wolmar la partage, &

qu'il en penſe par lui-même, depuis qu'il l'a vu, tout le bien que nous lui en avions dit. Il m'en a beaucoup parlé ces deux ſoirs, en ſe félicitant du parti qu'il a pris & me faiſant la guerre de ma réſiſtance. Non, me diſoit-il hier, nous ne laiſſerons point un ſi honnête homme en doute ſur lui-même; nous lui apprendrons à mieux compter ſur ſa vertu, & peut-être un jour jouirons-nous avec plus d'avantage que vous ne penſez du fruit des ſoins que nous allons prendre. Quant à préſent, je commence déjà par vous dire que ſon caractere me plait, & que je l'eſtime ſur-tout par un côté dont il ne ſe doute gueres, ſavoir la froideur qu'il a vis-à-vis de moi. Moins il me témoigne d'amitié, plus il m'en inſpire; je ne ſaurois vous dire combien je craignois d'en être careſſé. C'étoit la premiere épreuve que je lui deſtinois; il doit s'en préſenter une ſeconde (2) ſur laquelle je l'obſerverai; après quoi je ne l'obſerverai plus.

(2) La lettre où il étoit queſtion de cette ſeconde épreuve a été ſupprimée; mais j'aurai ſoin d'en parler dans l'occaſion.

Pour celle-ci, lui dis-je, elle ne prouve autre chose que la franchise de son caractere : car jamais il ne put se résoudre autrefois à prendre un air soumis & complaisant avec mon pere, quoi qu'il y eût un si grand intérêt & que je l'en eusse instamment prié. Je vis avec douleur qu'il s'ôtoit cette unique ressource, & ne pus lui savoir mauvais gré de ne pouvoir être faux en rien. Le cas est bien différent, reprit mon mari ; il y a entre votre pere & lui une antipathie naturelle fondée sur l'opposition de leurs maximes. Quant à moi qui n'ai ni systêmes ni préjugés, je suis sûr qu'il ne me hait point naturellement. Aucun homme ne me hait ; un homme sans passion ne peut inspirer d'aversion à personne : mais je lui ai ravi son bien, il ne me le pardonnera pas sitôt. Il ne m'en aimera que plus tendrement quand il sera parfaitement convaincu que le mal que je lui ai fait ne m'empêche pas de le voir de bon œil. S'il me caressoit à présent il seroit un fourbe ; s'il ne me caressoit jamais il seroit un monstre.

Voilà, ma Claire, à quoi nous en som-

mes, & je commence à croire que le Ciel bénira la droiture de nos cœurs & les intentions bienfaisantes de mon mari. Mais je suis bien bonne d'entrer dans tous ces détails : tu ne mérites pas que j'aye tant de plaisir à m'entretenir avec toi; j'ai résolu de ne te plus rien dire, & si tu veux en savoir davantage, viens l'apprendre.

P. S. Il faut pourtant que je te dise encore ce qui vient de se passer au sujet de cette lettre. Tu sais avec quelle indulgence M. de Wolmar reçut l'aveu tardif que ce retour imprévu me força de lui faire. Tu vis avec quelle douceur il sçut essuyer mes pleurs & dissiper ma honte. Soit que je ne lui eusse rien appris, comme tu l'as assez raisonnablement conjecturé, soit qu'en effet il fût touché d'une démarche qui ne pouvoit être dictée que par le repentir, non-seulement il a continué de vivre avec moi comme auparavant, mais il semble avoir redoublé de soins, de confiance, d'estime, & vouloir me

dédommager à force d'égards de la confusion que cet aveu m'a coûté. Ma cousine, tu connois mon cœur; juge de l'impression qu'y fait une pareille conduite!

Sitôt que je le vis résolu à laisser venir notre ancien maître, je résolus de mon côté de prendre contre moi la meilleure précaution que je pusse employer; ce fut de choisir mon mari même pour mon confident, de n'avoir aucun entretien particulier qui ne lui fût rapporté, & de n'écrire aucune lettre qui ne lui fût montrée. Je m'imposai même d'écrire chaque lettre comme s'il ne la devoit point voir, & de la lui montrer ensuite. Tu trouveras un article dans celle-ci qui m'est venu de cette maniere, & si je n'ai pu m'empêcher en l'écrivant, de songer qu'il le verroit, je me rends le témoignage que cela ne m'y a pas fait changer un mot; mais quand j'ai voulu lui porter ma lettre il s'est moqué de moi, & n'a pas eu la complaisance de la lire.

Je t'avoue que j'ai été un peu piquée de ce refus, comme s'il s'étoit défié de ma bonne foi. Ce mouvement ne lui a pas échappé : le plus franc & le plus généreux des hommes m'a bientôt rassurée. Avouez, m'a-t-il dit, que dans cette lettre vous avez moins parlé de moi qu'à l'ordinaire. J'en suis convenue ; étoit-il séant d'en beaucoup parler pour lui montrer ce que j'en aurois dit ? Hé bien, a-t-il repris en souriant, j'aime mieux que vous parliez de moi davantage & ne point savoir ce que vous en direz. Puis il a poursuivi d'un ton plus sérieux ; le mariage est un état trop austere & trop grave pour supporter toutes les petites ouvertures de cœur qu'admet la tendre amitié. Ce dernier lien tempere quelquefois à propos l'extrême sévérité de l'autre, & il est bon qu'une femme honnête & sage puisse chercher auprès d'une fidelle amie les consolations, les lumieres, & les conseils qu'elle n'oseroit demander à son mari sur certaines matie-

res. Quoique vous ne disiez jamais rien entre vous dont vous n'aimassiez à m'instruire, gardez-vous de vous en faire une loi, de peur que ce devoir ne devienne une gêne, & que vos confidences n'en soient moins douces en devenant plus étendues. Croyez-moi, les épanchemens de l'amitlé se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir & qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie & à votre époux, mais non pas de la même maniere; & si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, & que vous ne serez à votre aise ni avec l'un ni avec l'autre. C'est pour mon intérêt autant que pour le vôtre que je vous parle ainsi. Ne voyez-vous pas que vous craignez déjà la juste honte de me louer en ma présence? Pourquoi voulez-vous nous ôter, à vous, le plaisir de dire à votre amie combien votre mari vous est cher,

à moi, celui de penser que dans vos plus secrets entretiens vous aimez à parler bien de lui. Julie ! Julie ! a-t-il ajouté en me serrant la main, & me regardant avec bonté, vous abaisserez-vous à des précautions si peu dignes de ce que vous êtes, & n'apprendrez-vous jamais à vous estimer votre prix ?

Ma chére amie, j'aurois peine à dire comment s'y prend cet homme incomparable, mais je ne sais plus rougir de moi devant lui. Malgré que j'en aye il m'éleve au-dessus de moi-même, & je sens qu'à force de confiance il m'apprend à la mériter.

LETTRE VIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE A MDE. DE WOLMAR.

COMMENT, cousine, notre voyageur est arrivé, & je ne l'ai pas vu encore à mes pieds chargé des dépouilles

de l'Amérique ? Ce n'eſt pas lui, je t'en avertis, que j'accuſe de ce délai ; car je ſais qu'il lui dure autant qu'à moi : mais je vois qu'il n'a pas auſſi bien oublié que tu dis ſon ancien métier d'eſclave, & je me plains moins de ſa négligence que de ta tyrannie. Je te trouve auſſi fort bonne de vouloir qu'une prude grave & formaliſte comme moi faſſe les avances, & que toute affaire ceſſante, je coure baiſer un viſage noir & crotu, (1) qui a paſſé quatre fois ſous le ſoleil & vu le pays des épices ! Mais tu me fais rire ſur-tout quand tu te preſſes de gronder de peur que je ne gronde la premiere. Je voudrois bien ſavoir de quoi tu te mêles ? C'eſt mon métier de quereller ; j'y prends plaiſir, je m'en acquitte à merveille, & cela me va très-bien : mais toi, tu y es gauche on ne peut davantage, & ce n'eſt point du tout ton fait. En revanche, ſi tu ſavois combien tu as de grace à avoir tort, combien ton air confus & ton œil ſuppliant te rendent charmante, au lieu de gronder tu paſſe-

(1) Marqué de petite vérole. Terme du pays.

rois ta vie à demander pardon, ſinon par devoir, au moins par coquetterie.

Quant à préſent demande-moi pardon de toutes manieres. Le beau projet que celui de prendre ſon mari pour ſon confident, & l'obligeante précaution pour une auſſi ſainte amitié que la nôtre! Amie injuſte, & femme puſillanime! à qui te fieras-tu de ta vertu ſur la terre, ſi tu te défies de tes ſentimens & des miens? Peux-tu, ſans nous offenſer toutes deux, craindre ton cœur & mon indulgence dans les nœuds ſacrés où tu vis? J'ai peine à comprendre comment la ſeule idée d'admettre un tiers dans les ſecrets caquetages de deux femmes ne t'a pas révoltée! Pour moi, j'aime fort à babiller à mon aiſe avec toi; mais ſi je ſavois que l'œil d'un homme eût jamais fureté mes lettres, je n'aurois plus de plaiſir à t'écrire; inſenſiblement la froideur s'introduiroit entre nous avec la réſerve, & nous ne nous aimerions plus que comme deux autres femmes. Regarde à quoi nous expoſoit ta ſotte défiance, ſi ton mari n'eût été plus ſage que toi.

Il a très-prudemment fait de ne vou-

loir point lire ta lettre. Il en eût, peut-être, été moins content que tu n'espérois, & moins que je ne le suis moi-même à qui l'état où je t'ai vue apprend à mieux juger de celui où je te vois. Tous ces sages contemplatifs qui ont passé leur vie à l'étude du cœur humain en savent moins sur les vrais signes de l'amour que la plus bornée des femmes sensibles. M. de Wolmar auroit d'abord remarqué que ta lettre entiere est employée à parler de notre ami, & n'auroit point vu l'apostille où tu n'en dis pas un mot. Si tu avois écrit cette apostille, il y a dix ans, mon enfant, je ne sais comment tu aurois fait, mais l'ami y seroit toujours rentré par quelque coin, d'autant plus que le mari ne la devoit point voir.

M. de Wolmar auroit encore observé l'attention que tu as mise à examiner son hôte, & le plaisir que tu prends à le décrire; mais il mangeroit Aristote & Platon avant de savoir qu'on regarde son amant & qu'on ne l'examine pas. Tout examen exige un sang-froid qu'on n'a jamais en voyant ce qu'on aime.

Enfin il s'imagineroit que tous ces changemens que tu as obſervés ſeroient échappés à une autre, & moi j'ai bien peur au contraire d'en trouver qui te ſeront échappés. Quelque différent que ton hôte ſoit de ce qu'il étoit, il changeroit davantage encore que ſi ton cœur n'avoit point changé, tu le verrois toujours le même. Quoi qu'il en ſoit, tu détournes les yeux quand il te regarde; c'eſt encore un fort bon ſigne. Tu les détournes, couſine! Tu ne les baiſſes donc plus? car ſurement tu n'as pas pris un mot pour l'autre. Crois-tu que notre ſage eût auſſi remarqué cela?

Une autre choſe très-capable d'inquiéter un mari, c'eſt je ne ſais quoi de touchant & d'affectueux qui reſte dans ton langage au ſujet de ce qui te fut cher. En te liſant, en t'entendant parler on a beſoin de te bien connoître pour ne pas ſe tromper à tes ſentimens; on a beſoin de ſavoir que c'eſt ſeulement d'un ami que tu parles, ou que tu parles ainſi de tous tes amis; mais quant à cela, c'eſt un effet naturel de ton caractere, que ton mari connoit trop bien pour s'en

allarmer. Le moyen que dans un cœur si tendre la pure amitié n'ait pas encore un peu l'air de l'amour? Ecoute, cousine, tout ce que je te dis là doit bien te donner du courage, mais non pas de la témérité. Tes progrès sont sensibles & c'est beaucoup. Je ne comptois que sur ta vertu, & je commence à compter aussi sur ta raison : je regarde à présent ta guérison sinon comme parfaite, au moins comme facile, & tu en as précisément assez fait pour te rendre inexcusable si tu n'acheves pas.

Avant d'être à ton apostille j'avois déjà remarqué le petit article que tu as eu la franchise de ne pas supprimer ou modifier en songeant qu'il seroit vu de ton mari. Je suis sûre qu'en le lisant il eût, s'il se pouvoit, redoublé pour toi d'estime ; mais il n'en eût pas été plus content de l'article. En général ta lettre étoit très-propre à lui donner beaucoup de confiance en ta conduite & beaucoup d'inquiétude sur ton penchant. Je t'avoue que ces marques de petite vérole, que tu regardes tant, me font peur, & jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux

fard. Je sais que ceci ne seroit rien pour une autre ; mais, cousine, souviens-t-en toujours, celle que la jeunesse & la figure d'un amant n'avoient pu séduire se perdit en pensant aux maux qu'il avoit soufferts pour elle. Sans doute le Ciel a voulu qu'il lui restât des marques de cette maladie pour exercer ta vertu, & qu'il ne t'en restât pas, pour exercer la sienne.

Je reviens au principal sujet de ta lettre; tu sais qu'à celle de notre ami, j'ai volé; le cas étoit grave. Mais à présent si tu savois dans quel embarras m'a mis cette courte absence & combien j'ai d'affaire à la fois, tu sentirois l'impossibilité où je suis de quitter derechef ma maison sans m'y donner de nouvelles entraves & me mettre dans la nécessité d'y passer encore cet hiver; ce qui n'est pas mon compte ni le tien. Ne vaut-il pas mieux nous priver de nous voir deux ou trois jours à la hâte, & nous rejoindre six mois plutôt? Je pense aussi qu'il ne sera pas inutile que je cause en particulier & un peu à loisir avec notre philosophe; soit pour sonder & raffermir

son

ſon cœur : ſoit pour lui donner quelques avis utiles ſur la maniere dont il doit ſe conduire avec ton mari & même avec toi ; car je n'imagine pas que tu puiſſes lui parler bien librement là-deſſus, & je vois par ta lettre même qu'il a beſoin de conſeil. Nous avons pris une ſi grande habitude de le gouverner, que nous ſommes un peu reſponſables de lui à notre propre conſcience, & juſqu'à ce que ſa raiſon ſoit entierement libre, nous y devons ſuppléer. Pour moi, c'eſt un ſoin que je prendrai toujours avec plaiſir ; car il a eu pour mes avis des déférences coûteuſes que je n'oublierai jamais, & il n'y a point d'homme au monde depuis que le mien n'eſt plus, que j'eſtime & que j'aime autant que lui. Je lui réſerve auſſi pour ſon compte le plaiſir de me rendre ici quelques ſervices.

J'ai beaucoup de papiers mal en ordre qu'il m'aidera à débrouiller, & quelques affaires épineuſes où j'aurai beſoin à mon tour de ſes lumieres & de ſes ſoins. Au reſte, je compte ne le garder que cinq ou ſix jours tout au plus, & peut-être te le renverrai-je dès le lendemain ; car

j'ai trop de vanité pour attendre que l'impatience de s'en retourner le prenne, & l'œil trop bon pour m'y tromper.

Ne manque donc pas, sitôt qu'il sera remis de me l'envoyer, c'est-à-dire, de le laisser venir, ou je n'entendrai pas raillerie. Tu sais bien que si je ris quand je pleure & n'en suis pas moins affligée, je ris aussi quand je gronde & n'en suis pas moins en colere. Si tu es bien sage & que tu fasses les choses de bonne grace, je te promets de t'envoyer avec lui un joli petit présent qui te fera plaisir, & très-grand plaisir; mais si tu me fais languir, je t'avertis que tu n'auras rien.

P. S. A propos, dis-moi; notre marin fume-t-il? jure-t-il? boit-il de l'eau-de-vie? Porte-t-il un grand sabre? a-t-il bien la mine d'un flibustier? Mon Dieu, que je suis curieuse de voir l'air qu'on a quand on revient des Antipodes!



LETTRE IX.

DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

TIENS, cousine, voilà ton esclave que je te renvoye. J'en ai fait le mien durant ces huit jours, & il a porté ses fers de si bon cœur qu'on voit qu'il est tout fait pour servir. Rends-moi grace de ne l'avoir pas gardé huit autres jours encore; car, ne t'en déplaise, si j'avois attendu qu'il fût prêt à s'ennuyer avec moi, j'aurois pu ne pas le renvoyer sitôt. Je l'ai donc gardé sans scrupule; mais j'ai eu celui de n'oser le loger dans ma maison. Je me suis senti quelquefois cette fierté d'ame qui dédaigne les serviles bienséances & sied si bien à la vertu. J'ai été plus timide en cette occasion sans savoir pourquoi; & tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je serois plus portée à me reprocher cette réserve qu'à m'en applaudir.

Mais toi, sais-tu bien pourquoi notre

ami s'enduroit ſi paiſiblement ici ? Premierement il étoit avec moi, & je prétends que c'eſt déjà beaucoup pour prendre patience. Il m'épargnoit des tracas & me rendoit ſervice dans mes affaires; un ami ne s'ennuye point à cela. Une troiſieme choſe que tu as déjà devinée, quoique tu n'en faſſes pas ſemblant, c'eſt qu'il me parloit de toi, & ſi nous ôtions le tems qu'a duré cette cauſerie de celui qu'il a paſſé ici, tu verrois qu'il m'en eſt fort peu reſté pour mon compte. Mais quelle bizarre fantaiſie de s'éloigner de toi pour avoir le plaiſir d'en parler ? Pas ſi bizarre qu'on diroit bien. Il eſt contraint en ta préſence; il faut qu'il s'obſerve inceſſamment ; la moindre indiſcrétion deviendroit un crime, & dans ces momens dangereux le ſeul devoir ſe laiſſe entendre aux cœurs honnêtes : mais loin de ce qui nous fut cher on ſe permet d'y ſonger encore. Si l'on étouffe un ſentiment devenu coupable, pourquoi ſe reprocheroit-on de l'avoir eu tandis qu'il ne l'étoit point ? Le doux ſouvenir d'un bonheur qui fut légitime, peut-il jamais être criminel ? Voilà, je

pense, un raisonnement qui t'iroit mal, mais qu'après tout il peut se permettre. Il a recommencé pour ainsi dire la carriere de ses anciennes amours. Sa premiere jeunesse s'est écoulée une seconde fois dans nos entretiens. Il me renouvelloit toutes ses confidences; il rappelloit ces tems heureux où il lui étoit permis de t'aimer ; il peignoit à mon cœur les charmes d'une flamme innocente.... sans doute il les embellissoit!

Il m'a peu parlé de son état présent par rapport à toi, & ce qu'il m'en a dit tient plus du respect & de l'admiration que de l'amour; en sorte que je le vois retourner, beaucoup plus rassuré sur son cœur que quand il est arrivé. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il est question de toi, l'on n'apperçoive au fond de ce cœur trop sensible un certain attendrissement que l'amitié seule, non moins touchante, marque pourtant d'un autre ton; mais j'ai remarqué depuis longtems que personne ne peut ni te voir, ni penser à toi de sang-froid, & si l'on joint au sentiment universel que ta vue inspire le sentiment plus doux qu'un sou-

venir ineffaçable a dû lui laisser, on trouvera qu'il est difficile & peut-être impossible qu'avec la vertu la plus austere il soit autre chose que ce qu'il est. Je l'ai bien questionné, bien observé, bien suivi; je l'ai examiné autant qu'il m'a été possible; je ne puis bien lire dans son ame, il n'y lit pas mieux lui-même: mais je puis te répondre au moins qu'il est pénétré de la force de ses devoirs & des tiens, & que l'idée de Julie méprisable & corrompue lui feroit plus d'horreur à concevoir que celle de son propre anéantissement.* Cousine, je n'ai qu'un conseil à te donner, & je te prie d'y faire attention; évite les détails sur le passé & je te réponds de l'avenir.

Quant à la restitution dont tu me parles, il n'y faut plus songer. Après avoir épuisé toutes les raisons imaginables, je l'ai prié, pressé, conjuré, boudé, baisé, je lui ai pris les deux mains, je me serois mise à genoux s'il m'eût laissé faire; il ne m'a pas même écoutée. Il a poussé l'humeur & l'opiniâtreté jusqu'à jurer qu'il consentiroit plutôt à ne te plus voir qu'à se dessaisir de ton portrait. Enfin dans un

transport d'indignation me le faisant toucher attaché sur son cœur, le voilà, m'a-t-il dit, d'un ton si ému qu'il en respiroit à peine, le voilà ce portrait, le seul bien qui me reste, & qu'on m'envie encore! Soyez sûre qu'il ne me sera jamais arraché qu'avec la vie. Crois-moi, cousine, soyons sages & laissons-lui le portrait. Que t'importe au fond qu'il lui demeure? Tant pis pour lui s'il s'obstine à le garder.

Après avoir bien épanché & soulagé son cœur, il m'a paru assez tranquille pour que je pusse lui parler de ses affaires. J'ai trouvé que le tems & la raison ne l'avoient point fait changer de systême, & qu'il bornoit toute son ambition à passer sa vie attaché à Milord Edouard. Je n'ai pu qu'approuver un projet si honnête, si convenable à son caractere, & si digne de la reconnoissance qu'il doit à des bienfaits sans exemple. Il m'a dit que tu avois été du même avis; mais que M. de Wolmar avoit gardé le silence. Il me vient dans la tête une idée. A la conduite assez singuliere de ton mari, & à d'autres indices, je soupçonne qu'il a sur

notre ami quelque vue ſecrete qu'il ne dit pas. Laiſſons-le faire & fions-nous à ſa ſageſſe. La maniere dont il s'y prend prouve aſſez que ſi ma conjecture eſt juſte, il ne médite rien que d'avantageux à celui pour lequel il prend tant de ſoins.

Tu n'as pas mal décrit ſa figure & ſes manieres, & c'eſt un ſigne aſſez favorable que tu l'ayes obſervé plus exactement que je n'aurois cru : mais ne trouves-tu pas que ſes longues peines & l'habitude de les ſentir ont rendu ſa phyſionomie encore plus intéreſſante qu'elle n'étoit autrefois ? Malgré ce que tu m'en avois écrit je craignois de lui voir cette politeſſe maniérée, ces façons ſingereſſes qu'on ne manque jamais de contracter à Paris, & qui dans la foule des riens dont on y remplit une journée oiſive ſe pique d'avoir une forme plutôt qu'une autre. Soit que ce vernis ne prenne pas ſur certaines ames, ſoit que l'air de la mer l'ait entierement effacé, je n'en ai pas apperçu la moindre trace ; & dans tout l'empreſſement qu'il m'a témoigné, je n'ai vu que le deſir de contenter ſon cœur. Il m'a parlé de mon pauvre mari ;

mais il aimoit mieux le pleurer avec moi que me consoler, & ne m'a point débité là-dessus de maximes galantes. Il a caressé ma fille, mais au lieu de partager mon admiration pour elle, il m'a reproché comme toi ses défauts & s'est plaint que je la gâtois ; il s'est livré avec zele à mes affaires & n'a presque été de mon avis sur rien. Au surplus le grand air m'auroit arraché les yeux qu'il ne se seroit pas avisé d'aller fermer un rideau ; je me serois fatiguée à passer d'une chambre à l'autre qu'un pan de son habit galamment étendu sur sa main ne seroit pas venu à mon secours ; mon éventail resta hier une grande seconde à terre sans qu'il s'élançât du bout de la chambre comme pour le retirer du feu. Les matins avant de me venir voir, il n'a pas envoyé une seule fois savoir de mes nouvelles. A la promenade il n'affecte point d'avoir son chapeau cloué sur sa tête, pour montrer qu'il sait les bons airs (1). A table, je

(1) A Paris on se pique sur-tout de rendre la société commode & facile, & c'est dans une foule de regles de cette importance qu'on y fait consister cette facilité. Tout est usages & loix dans la bonne compagnie. Tous

lui ai demandé souvent sa tabatiere qu'il n'appelle pas sa boëte ; toujours il me l'a présentée avec la main, jamais sur une assiette comme un laquais ; il n'a pas manqué de boire à ma santé deux fois au moins par repás, & je parie que s'il nous restoit cet hiver, nous le verrions, assis avec nous autour du feu, se chauffer en vieux bourgeois. Tu ris, cousine ; mais montre-moi un des nôtres fraîchement venu de Paris qui ait conservé cette bonhommie. Au reste, il me semble que tu dois trouver notre philosophe empiré dans un seul point ; c'est qu'il s'occupe un peu plus des gens qui lui parlent ; ce qui ne peut se faire qu'à ton préjudice ; sans aller pourtant, je pense, jusqu'à le raccommoder avec Madame Belon. Pour moi, je le trouve mieux en ce qu'il est plus grave & plus sérieux que jamais. Ma mignonne, garde-le moi bien soigneusement jusqu'à mon arrivée. Il est précisément comme il me le faut, pour avoir

ces usages naissent & passent comme un éclair. Le savoir-vivre consiste à se tenir toujours au guet, à les saisir au passage, à les affecter, à montrer qu'on sait celui du jour. Le tout pour être simple.

le plaisir de le désoler tout le long du jour.

Admire ma discrétion; je ne t'ai rien dit encore du présent que je t'envoye, & qui t'en promet bientôt un autre: mais tu l'as reçu avant que d'ouvrir ma lettre, & toi qui sais combien j'en suis idolâtre & combien j'ai raison de l'être; toi dont l'avarice étoit si en peine de ce présent, tu conviendras que je tiens plus que je n'avois promis. Ah! la pauvre petite! au moment où tu lis ceci, elle est déjà dans tes bras; elle est plus heureuse que sa mere; mais dans deux mois je serai plus heureuse qu'elle; car je sentirai mieux mon bonheur. Hélas! chére cousine, ne m'as-tu pas déjà toute entiere? où tu es, où est ma fille, que manque-t-il encore de moi? La voilà cette aimable enfant; reçois-la comme tienne; je te la cede, je te la donne; je résigne en tes mains le pouvoir maternel; corrige mes fautes, charge-toi des soins dont je m'acquitte si mal à ton gré; sois dès aujourd'hui la mere de celle qui doit être ta Bru, & pour me la rendre plus chére encore, fais-en s'il se peut une autre Julie. Elle te ressemble déjà de visage; à son hu-

meur, j'augure qu'elle ſera grave & prê-cheuſe; quand tu auras corrigé les caprices qu'on m'accuſe d'avoir fomentés, tu verras que ma fille ſe donnera les airs d'être ma couſine; mais plus heureuſe elle aura moins de pleurs à verſer & moins de combats à rendre. Si le Ciel lui eût conſervé le meilleur des peres; qu'il eût été loin de gêner ſes inclinations, & que nous ſerons loin de les gêner nous-mêmes! Avec quel charme je les vois déjà s'accorder avec nos projets! Sais-tu bien qu'elle ne peut déjà plus ſe paſſer de ſon petit Mali, & que c'eſt en partie pour cela que je te la renvoye? J'eus hier avec elle une converſation dont notre ami ſe mouroit de rire. Premierement, elle n'a pas le moindre regret de me quitter, moi qui ſuis toute la journée ſa très-humble ſervante, & ne puis réſiſter à rien de ce qu'elle veut; & toi qu'elle craint & qui lui dis, non, vingt fois le jour, tu es la petite maman par excellence, qu'on va chercher avec joie, & dont on aime mieux les refus que tous mes bonbons. Quand je lui annonçai que j'allois te l'envoyer, elle eut les tranſports que tu

peux penser; mais pour l'embarrasser, j'ajoutai que tu m'enverrois à sa place le petit Mali, & ce ne fut plus son compte. Elle me demanda toute interdite ce que j'en voulois faire. Je répondis que je voulois le reprendre pour moi; elle fit la mine. Henriette, ne veux-tu pas bien me le céder, ton petit Mali? Non, dit-elle, assez séchement. Non? Mais si je ne veux pas te le céder non plus, qui nous accordera? Maman, ce sera la petite maman. J'aurai donc la préférence, car tu sais qu'elle veut tout ce que je veux. Oh la petite maman ne veut jamais que la raison! Comment, Mademoiselle, n'est-ce pas la même chose? La rusée se mit à sourire. Mais encore, continuai-je, par quelle raison ne me donneroit-elle pas le petit Mali? Parce qu'il ne vous convient pas. Et pourquoi ne me conviendroit-il pas? Autre sourire aussi malin que le premier. Parle franchement, est-ce que tu me trouves trop vieille pour lui? Non, maman; mais il est trop jeune pour vous.... Cousine, un enfant de sept ans!... En vérité, si la tête ne m'en tournoit pas, il faudroit qu'elle m'eût déjà tourné.

Je m'amuſai à la provoquer encore. Ma chére Henriette, lui dis-je en prenant mon ſérieux, je t'aſſure qu'il ne te convient pas non plus. Pourquoi donc s'écria-t-elle d'un air allarmé? C'eſt qu'il eſt trop étourdi pour toi. Oh maman! n'eſt-ce que cela? Je le rendrai ſage. Et ſi par malheur il te rendoit folle? Ah! ma bonne maman, que j'aimerois à vous reſſembler! Me reſſembler, impertinente? Oui, maman: vous dites toute la journée que vous êtes folle de moi: Hé bien! moi, je ſerai folle de lui: voilà tout.

Je ſais que tu n'approuves pas ce joli caquet, & que tu ſauras bientôt le modérer. Je ne veux pas, non plus, le juſtifier quoiqu'il m'enchante, mais te montrer ſeulement que ta fille aime déjà bien ſon petit Mali, & que s'il a deux ans de moins qu'elle, elle ne ſera pas indigne de l'autorité que lui donne le droit d'aîneſſe. Auſſi-bien, je vois, par l'oppoſition de ton exemple & du mien à celui de ta pauvre mere, que quand la femme gouverne, la maiſon n'en va pas plus mal. Adieu, ma bien-aimée; adieu

ma chére inséparable ; compte que le tems approche, & que les vendanges ne se feront pas sans moi.



LETTRE X.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

QUE de plaisirs trop tard connus je goûte depuis trois semaines ! La douce chose de couler ses jours dans le sein d'une tranquille amitié, à l'abri de l'orage des passions impétueuses ! Milord, que c'est un spectacle agréable & touchant, que celui d'une maison simple & bien réglée où regnent l'ordre, la paix, l'innocence ; où l'on voit réuni sans appareil, sans éclat, tout ce qui répond à la véritable destination de l'homme ! La campagne, la retraite, le repos, la saison, la vaste plaine d'eau qui s'offre à mes yeux, le sauvage aspect des montagnes, tout me rappelle ici ma délicieuse Isle de Tinian. Je crois voir accomplir

les vœux ardens que j'y formai tant de fois. J'y mene une vie de mon goût, j'y trouve une société selon mon cœur. Il ne manque en ce lieu que deux personnes pour que tout mon bonheur y soit rassemblé, & j'ai l'espoir de les y voir bientôt.

En attendant que vous & Mde. d'Orbe veniez mettre le comble aux plaisirs si doux & si purs que j'apprends à goûter où je suis, je veux vous en donner une idée par le détail d'une économie domestique qui annonce la félicité des maîtres de la maison & la fait partager à ceux qui l'habitent. J'espere, sur le projet qui vous occupe, que mes réflexions pourront un jour avoir leur usage, & cet espoir sert encore à les exciter.

Je ne vous décrirai point la maison de Clarens. Vous la connoissez. Vous savez si elle est charmante, si, elle m'offre des souvenirs intéressans, si elle doit m'être chére, & par ce qu'elle me montre, & par ce qu'elle me rappelle. Mde. de Wolmar en préfere avec raison le séjour à celui d'Etange, château magnifique & grand, mais vieux, triste, incommode,

&

& qui n'offre dans ses environs rien de comparable à ce qu'on voit autour de Clarens.

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées, ils ont coupé de trop grandes pieces pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens & riches ils en ont substitué de simples & de commodes. Tout y est agréable & riant; tout y respire l'abondance & la propreté, rien n'y sent la richesse & le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, & où l'on ne retrouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été aggrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, & une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine; on en a fait du parterre un second, mais

ſi propre & ſi bien entendu, que ce parterre ainſi traveſti plait à l'œil plus qu'auparavant. Aux triſtes ifs qui couvroient les murs, ont été ſubſtitués de bons eſpaliers. Au lieu de l'inutile maronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour, & l'on a planté deux rangs de noyers juſqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Par-tout on a ſubſtitué l'utile à l'agréable, & l'agréable y a preſque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la baſſe-cour, le chant des coqs, le mugiſſement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, & tout l'appareil de l'économie ruſtique donne à cette maiſon un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne ſais quoi qui ſent la joie & le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans ſa morne dignité.

Leurs terres ne ſont pas affermées, mais cultivées par leurs ſoins, & cette culture fait une grande partie de leurs occupations, de leurs biens & de leurs plaiſirs. La Baronnie d'Etange n'a que des

prés, des champs & du bois; mais le produit de Clarens est en vignes, qui font un objet considérable, & comme la différence de la culture y produit un effet plus sensible que dans les bleds; c'est encore une raison d'économie pour avoir préféré ce dernier séjour. Cependant ils vont presque tous les ans faire les moissons à leur terre, & M. de Wolmar y va seul assez fréquemment. Ils ont pour maxime de tirer de la culture tout ce qu'elle peut donner, non pour faire un plus grand gain, mais pour nourrir plus d'hommes. M. de Wolmar prétend que la terre produit à proportion du nombre des bras qui la cultivent; mieux cultivée elle rend davantage; cette surabondance de production donne dequoi la cultiver mieux encore; plus on y met d'hommes & de bétail, plus elle fournit d'excédent à leur entretien. On ne sait, dit-il, où peut s'arrêter cette augmentation continuelle & réciproque de produit & de cultivateurs. Au contraire, les terreins négligés perdent leur fertilité: moins un pays produit d'hommes, moins il produit de denrées; c'est le défaut d'habitans qui l'empêche de

nourrir le peu qu'il en a, & dans toute contrée qui se dépeuple on doit tôt ou tard mourir de faim.

Ayant donc beaucoup de terres & les cultivant toutes avec beaucoup de soin, il leur faut, outre les domestiques de la basse-cour, un grand nombre d'ouvriers à la journée ; ce qui leur procure le plaisir de faire subsister beaucoup de gens sans s'incommoder. Dans le choix de ces journaliers, ils préferent toujours ceux du pays & les voisins aux étrangers & aux inconnus. Si l'on perd quelque chose à ne pas prendre toujours les plus robustes, on le regagne bien par l'affection que cette préférence inspire à ceux qu'on choisit, par l'avantage de les avoir sans cesse autour de soi, & de pouvoir compter sur eux dans tous les tems, quoiqu'on ne les paye qu'une partie de l'année.

Avec tous ces ouvriers on fait toujours deux prix. L'un est le prix de rigueur & de droit, le prix courant du pays, qu'on s'oblige à leur payer pour les avoir employés. L'autre, un peu plus fort, est un prix de bénéficence, qu'on ne leur paye qu'autant qu'on est content d'eux,

& il arrive presque toujours que ce qu'ils font pour qu'on le soit, vaut mieux que le surplus qu'on leur donne. Car M. de Wolmar est integre & févere, & ne laisse jamais dégénérer en coutume & en abus les institutions de faveur & de grace. Ces ouvriers ont des surveillans qui les animent & les observent. Ces surveillans sont les gens de la basse-cour qui travaillent eux-mêmes & sont intéressés au travail des autres par un petit denier qu'on leur accorde outre leurs gages, sur tout ce qu'on recueille par leurs soins. De plus, M. de Wolmar les visite lui-même presque tous les jours, souvent plusieurs fois le jour, & sa femme aime à être de ces promenades. Enfin dans le tems des grands travaux, Julie donne toutes les semaines vingt batz (1) de gratification à celui de tous les travailleurs, journaliers ou valets indifféremment, qui durant ces huit jours a été le plus diligent au jugement du maître. Tous ces moyens d'émulation qui paroissent dispendieux, employés avec prudence & justice rendent insensiblement tout le monde laborieux, dili-

(1) Petite monnoie du pays.

gent, & rapportent enfin plus qu'ils ne coûtent ; mais comme on n'en voit le profit qu'avec de la conſtance & du tems, peu de gens ſavent & veulent s'en ſervir.

Cependant un moyen plus efficace encore, le ſeul auquel des vues économiques ne font point ſonger, & qui eſt plus propre à Mde. de Wolmar, c'eſt de gagner l'affection de ces bonnes gens en leur accordant la ſienne. Elle ne croit point s'acquitter avec de l'argent des peines que l'on prend pour elle, & penſe devoir des ſervices à quiconque lui en a rendu. Ouvriers, domeſtiques, tous ceux qui l'ont ſervie, ne fût-ce que pour un ſeul jour deviennent tous ſes enfans ; elle prend part à leurs plaiſirs, à leurs chagrins, à leur ſort ; elle s'informe de leurs affaires, leurs intérêts ſont les ſiens ; elle ſe charge de mille ſoins pour eux ; elle leur donne des conſeils ; elle accommode leurs différends, & ne leur marque pas l'affabilité de ſon caractere par des paroles emmiellées & ſans effet, mais par des ſervices véritables & par de continuels actes de bonté. Eux, de leur côté quittent tout à ſon moindre ſigne ; ils

volent quand elle parle ; ſon ſeul regard anime leur zele ; en ſa préſence ils ſont contens, en ſon abſence ils parlent d'elle & s'animent à la ſervir. Ses charmes & ſes diſcours font beaucoup, ſa douceur, ſes vertus font davantage. Ah ! Milord, l'adorable & puiſſant empire que celui de la beauté bienfaiſante !

Quant au ſervice perſonnel des maîtres, ils ont dans la maiſon huit domeſtiques, trois femmes & cinq hommes, ſans compter le valet-de-chambre du Baron ni les gens de la baſſe-cour. Il n'arrive gueres qu'on ſoit mal ſervi par peu de domeſtiques ; mais on diroit au zele de ceux-ci, que chacun, outre ſon ſervice, ſe croit chargé de celui des ſept autres, & à leur accord, que tout ſe fait par un ſeul. On ne les voit jamais oiſifs & déſœuvrés jouer dans une antichambre ou poliſſonner dans la cour, mais toujours occupés à quelque travail utile ; ils aident à la baſſe-cour, au cellier, à la cuiſine ; le jardinier n'a point d'autres garçons qu'eux, & ce qu'il y a de plus agréable, c'eſt qu'on leur voit faire tout cela gaiement & avec plaiſir.

On s'y prend de bonne heure pour les avoir tels qu'on les veut. On n'a point ici la maxime que j'ai vu régner à Paris & à Londres, de choisir des domestiques tout formés, c'est-à-dire des coquins déjà tout faits, de ces coureurs de conditions qui dans chaque maison qu'ils parcourent prennent à la fois les défauts des valets & des maîtres, & se font un métier de servir tout le monde, sans jamais s'attacher à personne. Il ne peut régner ni honnêteté, ni fidélité, ni zele au milieu de pareilles gens, & ce ramassis de canaille ruine le maître & corrompt les enfans dans toutes les maisons opulentes. Ici c'est une affaire importante que le choix des domestiques. On ne les regarde point seulement comme des mercenaires dont on n'exige qu'un service exact; mais comme des membres de la famille, dont le mauvais choix est capable de la désoler. La premiere chose qu'on leur demande est d'être honnêtes gens; la seconde d'aimer leur maître; la troisieme de le servir à son gré; mais pour peu qu'un maître soit raisonnable & un domestique intelligent, la troisieme suit tou-

jours les deux autres. On ne les tire donc point de la ville mais de la campagne. C'eſt ici leur premier ſervice, & ce ſera ſurement le dernier pour tous ceux qui vaudront quelque choſe. On les prend dans quelque famille nombreuſe & ſurchargée d'enfans, dont les peres & meres viennent les offrir eux-mêmes. On les choiſit jeunes, bien faits, de bonne ſanté & d'une phyſionomie agréable. M. de Wolmar les interroge, les examine, puis les préſente à ſa femme. S'ils agréent à tous deux, ils ſont reçus, d'abord à l'épreuve, enſuite au nombre des gens, c'eſt-à-dire, des enfans de la maiſon, & l'on paſſe quelques jours à leur apprendre avec beaucoup de patience & de ſoin ce qu'ils ont à faire. Le ſervice eſt ſi ſimple, ſi égal, ſi uniforme, les maîtres ont ſi peu de fantaiſie & d'humeur, & leurs domeſtiques les affectionnent ſi promptement, que cela eſt bientôt appris. Leur condition eſt douce; ils ſentent un bien-être qu'ils n'avoient pas chez eux; mais on ne les laiſſe point amollir par l'oiſiveté mere des vices. On ne ſouffre point qu'ils deviennent des

Meſſieurs & s'énorgueilliſſent de la ſervitude. Ils continuent de travailler comme ils faiſoient dans la maiſon paternelle ; ils n'ont fait, pour ainſi dire, que changer de pere & de mere, & en gagner de plus opulens. De cette ſorte ils ne prennent point en dédain leur ancienne vie ruſtique. Si jamais ils ſortoient d'ici, il n'y en a pas un qui ne reprît plus volontiers ſon état de payſan que de ſupporter une autre condition. Enfin, je n'ai jamais vu de maiſon où chacun fît mieux ſon ſervice, & s'imaginât moins de ſervir.

C'eſt ainſi qu'en formant & dreſſant ſes propres domeſtiques on n'a point à ſe faire cette objection ſi commune & ſi peu ſenſée ; je les aurai formés pour d'autres. Formez-les comme il faut, pourroit-on répondre, & jamais ils ne ſerviront à d'autres. Si vous ne ſongez qu'à vous en les formant, en vous quittant ils font fort bien de ne ſonger qu'à eux ; mais occupez-vous d'eux un peu davantage & ils vous demeureront attachés. Il n'y a que l'intention qui oblige, & celui qui profite d'un bien que je ne veux faire qu'à moi ne me doit aucune reconnoiſſance.

Pour prévenir doublement le même inconvénient, M. & Mad^e. de Wolmar employent encore un autre moyen qui me paroit fort bien entendu. En commençant leur établissement, ils ont cherché quel nombre de domestiques ils pouvoient entretenir dans une maison montée à peu près selon leur état, & ils ont trouvé que ce nombre alloit à quinze ou seize; pour être mieux servis ils l'ont réduit à la moitié; de sorte qu'avec moins d'appareil leur service est beaucoup plus exact. Pour être mieux servis encore, ils ont intéressé les mêmes gens à les servir long-tems. Un domestique en entrant chez eux reçoit le gage ordinaire; mais ce gage augmente tous les ans d'un vingtieme; au bout de vingt ans il seroit ainsi plus que doublé, & l'entretien des domestiques seroit à peu près alors en raison du moyen des maîtres: mais il ne faut pas être un grand algébriste pour voir que les fraix de cette augmentation sont plus apparens que réels, qu'ils auront peu de doubles gages à payer, & que quand ils les payeroient à tous, l'avantage d'avoir été bien servis durant

vingt ans compenseroit & au-delà ce surcroît de dépense. Vous sentez bien, Milord, que c'est un expédient sûr pour augmenter incessamment le soin des domestiques & se les attacher à mesure qu'on s'attache à eux. Il n'y a pas seulement de la prudence, il y a même de l'équité dans un pareil établissement. Est-il juste qu'un nouveau venu sans affection, & qui n'est peut-être qu'un mauvais sujet, reçoive en entrant le même salaire qu'on donne à un ancien serviteur, dont le zele & la fidélité sont éprouvés par de longs services, & qui d'ailleurs approche en vieillissant du tems où il sera hors d'état de gagner sa vie ? Au reste, cette derniere raison n'est pas ici de mise, & vous pouvez bien croire que des maîtres aussi humains ne négligent pas des devoirs que remplissent par ostentation beaucoup de maîtres sans charité, & n'abandonnent pas ceux de leurs gens à qui les infirmités ou la vieillesse ôtent les moyens de servir.

J'ai dans l'instant même un exemple assez frappant de cette attention. Le Baron d'Etange, voulant récompenser les

longs ſervices de ſon Valet-de-chambre par une retraite honorable, a eu le crédit d'obtenir pour lui de L. L. E. E. un emploi lucratif & ſans peine. Julie vient de recevoir là-deſſus de ce vieux domeſtique une lettre à tirer des larmes, dans laquelle il la ſupplie de le faire diſpenſer d'accepter cet emploi. « Je ſuis âgé, lui » dit-il ; j'ai perdu toute ma famille ; je » n'ai plus d'autres parens que mes maî- » tres ; tout mon eſpoir eſt de finir pai- » ſiblement mes jours dans la maiſon où » je les ai paſſés.... Madame, en vous » tenant dans mes bras à votre naiſſance, » je demandois à Dieu de tenir de même » un jour vos enfans ; il m'en a fait la » grace ; ne me refuſez pas celle de les » voir croître & proſpérer comme vous.... » moi qui ſuis accoutumé à vivre dans » une maiſon de paix, où en retrouverai- » je une ſemblable pour y repoſer ma » vieilleſſe ? ... Ayez la charité d'écrire » en ma faveur à Monſieur le Baron. S'il » eſt mécontent de moi, qu'il me chaſſe » & ne me donne point d'emploi : mais » ſi je l'ai fidélement ſervi durant qua- » rante ans, qu'il me laiſſe achever mes

» jours à son service & au vôtre, il ne » sauroit mieux me récompenser ». Il ne faut pas demander si Julie a écrit. Je vois qu'elle seroit aussi fâchée de perdre ce bon homme qu'il le seroit de la quitter. Ai-je tort, Milord, de comparer des maîtres si chéris à des peres & leurs domestiques à leurs enfans? Vous voyez que c'est ainsi qu'ils se regardent eux-mêmes.

Il n'y a pas d'exemple dans cette maison qu'un domestique ait demandé son congé. Il est même rare qu'on menace quelqu'un de le lui donner. Cette menace effraye à proportion de ce que le service est agréable & doux. Les meilleurs sujets en sont toujours les plus allarmés, & l'on n'a jamais besoin d'en venir à l'exécution qu'avec ceux qui sont peu regrettables. Il y a encore une regle à cela. Quand M. de Wolmar a dit, *je vous chasse*, on peut implorer l'intercession de Madame, l'obtenir quelquefois & rentrer en grace à sa priere; mais un congé qu'elle donne est irrévocable, & il n'y a plus de grace à espérer. Cet accord est très-bien entendu pour tempérer à la fois l'excès de confiance qu'on pourroit

prendre en la douceur de la femme, & la crainte extrême que causeroit l'inflexibilité du mari. Ce mot ne laisse pas pourtant d'être extrêmement redouté de la part d'un maître équitable & sans colere; car outre qu'on n'est pas sûr d'obtenir grace, & qu'elle n'est jamais accordée deux fois au même; on perd par ce mot seul son droit d'ancienneté, & l'on recommence, en rentrant, un nouveau service : ce qui prévient l'insolence des vieux domestiques & augmente leur circonspection, à mesure qu'ils ont plus à perdre.

Les trois femmes sont, la femme-de-chambre, la gouvernante des enfans, & la cuisiniere. Celle-ci est une paysanne fort propre & fort entendue à qui Mde. de Wolmar a appris la cuisine; car dans ce pays simple encore (2) les jeunes personnes de tout état apprennent à faire elles-mêmes tous les travaux que feront un jour dans leur maison les femmes qui seront à leur service, afin de savoir les conduire au besoin & de ne s'en pas

---

(2) Simple! Il a donc beaucoup changé.



laisser imposer par elles. La femme-de-chambre n'est plus Babi ; on l'a renvoyée à Etange où elle est née ; on lui a remis le soin du château & une inspection sur la recette, qui la rend en quelque maniere le contrôleur de l'Econome. Il y avoit long-tems que M. de Wolmar pressoit sa femme de faire cet arrangement, sans pouvoir la résoudre à éloigner d'elle un ancien domestique de sa mere, quoiqu'elle eût plus d'un sujet de s'en plaindre. Enfin depuis les dernieres explications elle y a consenti, & Babi est partie. Cette femme est intelligente & fidelle, mais indiscrete & babillarde. Je soupçonne qu'elle a trahi plus d'une fois les secrets de sa maîtresse, que M. de Wolmar ne l'ignore pas, & que pour prévenir la même indiscrétion vis-à-vis de quelque étranger, cet homme sage a sçu l'employer de maniere à profiter de ses bonnes qualités sans s'exposer aux mauvaises. Celle qui l'a remplacée est cette même Fanchon Regard dont vous m'entendiez parler autrefois avec tant de plaisir. Malgré l'augure de Julie, ses bienfaits, ceux de son pere,

&

& les vôtres, cette jeune femme si honnête & si sage n'a pas été heureuse dans son établissement. Claude Anet, qui avoit si bien supporté sa misere, n'a pu soutenir un état plus doux. En se voyant dans l'aisance il a négligé son métier, & s'étant tout-à-fait dérangé, il s'est enfui du pays, laissant sa femme avec un enfant qu'elle a perdu depuis ce tems là. Julie après l'avoir retirée chez elle lui a appris tous les petits ouvrages d'une femme-de-chambre, & je ne fus jamais plus agréablement surpris que de la trouver en fonction le jour de mon arrivée. M. de Wolmar en fait un très-grand cas, & tous deux lui ont confié le soin de veiller tant sur leurs enfans que sur celle qui les gouverne. Celle-ci est aussi une villageoise simple & crédule, mais attentive, patiente & docile; de sorte qu'on n'a rien oublié pour que les vices des villes ne pénétrassent point dans une maison dont les maîtres ne les ont ni ne les souffrent.

Quoique tous les domestiques n'aient qu'une même table, il y a d'ailleurs peu de communication entre les deux sexes;

on regarde ici cet article comme très-important. On n'y eſt point de l'avis de ces maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. On penſe, au contraire, que ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les femmes-de-chambre que ſortent la plupart des déſordres d'un ménage. S'il s'en trouve une qui plaiſe au maître-d'hôtel, il ne manque pas de la ſéduire aux dépens du maître. L'accord des hommes entre eux ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes. On veille donc à la ſageſſe & à la modeſtie des femmes, non-ſeulement par des raiſons de bonnes mœurs & d'honnêteté, mais encore par un intérêt très-bien entendu; car quoi qu'on en diſe, nul ne remplit bien ſon devoir s'il

ne l'aime, & il n'y eut jamais que des gens d'honneur qui sçussent aimer leur devoir.

Pour prévenir entre les deux sexes une familiarité dangereuse, on ne les gêne point ici par des loix positives qu'ils seroient tentés d'enfreindre en secret; mais sans paroître y songer on établit des usages plus puissans que l'autorité même. On ne leur défend pas de se voir, mais on fait ensorte qu'ils n'en aient ni l'occasion ni la volonté. On y parvient en leur donnant des occupations, des habitudes, des goûts, des plaisirs entierement différens. Sur l'ordre admirable qui regne ici, ils sentent que dans une maison bien réglée les hommes & les femmes doivent avoir peu de commerce entre eux. Tel qui taxeroit en cela de caprice les volontés d'un maître, se soumet sans répugnance à une maniere de vivre qu'on ne lui prescrit pas formellement, mais qu'il juge lui-même être la meilleure & la plus naturelle. Julie prétend qu'elle l'est en effet; elle soutient que de l'amour ni de l'union conjugale ne résulte point le commerce continuel des deux sexes. Selon

elle, la femme & le mari sont bien destinés à vivre ensemble, mais non pas de la même maniere ; ils doivent agir de concert sans faire les mêmes choses. La vie qui charmeroit l'un seroit, dit-elle, insupportable à l'autre ; les inclinations que leur donne la nature sont aussi diverses que les fonctions qu'elle leur impose ; leurs amusemens ne different pas moins que leurs devoirs ; en un mot, tous deux concourent au bonheur commun par des chemins différens, & ce partage de travaux & de soins est le plus fort lien de leur union.

Pour moi, j'avoue que mes propres observations sont assez favorables à cette maxime. En effet, n'est-ce pas un usage constant de tous les peuples du monde, hors le François & ceux qui l'imitent, que les hommes vivent entre eux, les femmes entre elles ? S'ils se voyent les uns les autres, c'est plutôt par entrevues & presque à la dérobée, comme les époux de Lacédémone, que par un mêlange indiscret & perpétuel, capable de confondre & défigurer en eux les plus sages distinctions de la nature. On ne voit

point les sauvages mêmes indistinctement mêlés, hommes & femmes. Le soir la famille se rassemble, chacun passe la nuit auprès de sa femme; la séparation recommence avec le jour, & les deux sexes n'ont plus rien de commun que les repas tout au plus. Tel est l'ordre que son universalité montre être le plus naturel, & dans les pays même où il est perverti l'on en voit encore des vestiges. En France où les hommes se sont soumis à vivre à la maniere des femmes & à rester sans cesse enfermés dans la chambre avec elles, l'involontaire agitation qu'ils y conservent montre que ce n'est point à cela qu'ils étoient destinés. Tandis que les femmes restent tranquillement assises ou couchées sur leur chaise longue, vous voyez les hommes se lever, aller, venir, se rasseoir avec une inquiétude continuelle; un instinct machinal combattant sans cesse la contrainte où ils se mettent, & les poussant malgré eux à cette vie active & laborieuse que leur imposa la nature. C'est le seul peuple du monde où les hommes se tiennent debout au spectacle, comme s'ils alloient se délasser

au parterre d'avoir resté tout le jour assis au sallon. Enfin ils sentent si bien l'ennui de cette indolence efféminée & casaniere, que pour y mêler au moins quelque sorte d'activité, ils cedent chez eux la place aux étrangers, & vont auprès des femmes d'autrui chercher à tempérer ce dégoût.

La maxime de Madame de Wolmar se soutient très-bien par l'exemple de sa maison. Chacun étant pour ainsi dire tout à son sexe, les femmes y vivent très-séparées des hommes. Pour prévenir entre eux des liaisons suspectes, son grand secret est d'occuper incessamment les uns & les autres; car leurs travaux sont si différens qu'il n'y a que l'oisiveté qui les rassemble. Le matin chacun vaque à ses fonctions, & il ne reste du loisir à personne pour aller troubler celles d'un autre. L'après-dîné les hommes ont pour département le jardin, la basse-cour, ou d'autres soins de la campagne; les femmes s'occupent dans la chambre des enfans jusqu'à l'heure de la promenade qu'elles font avec eux, souvent même avec leur maîtresse, & qui leur est agréable

comme le seul moment où elles prennent l'air. Les hommes assez exercés par le travail de la journée, n'ont gueres envie de s'aller promener & se reposent en gardant la maison.

Tous les Dimanches après le prêche du soir les femmes se rassemblent encore dans la chambre des enfans, avec quelque parente ou amie qu'elles invitent tour-à-tour du consentement de Madame. Là en attendant un petit régal donné par elle, on cause, on chante, on joue au volant, aux onchets, ou à quelque autre jeu d'adresse propre à plaire aux yeux des enfans, jusqu'à ce qu'ils s'en puissent amuser eux-mêmes. La colation vient, composée de quelques laitages, de gauffres, d'échaudés, de merveilles (3), ou d'autres mets du goût des enfans & des femmes. Le vin en est toujours exclus, & les hommes qui dans tous les tems entrent peu dans ce petit Gynécée (4) ne sont jamais de cette colation, où Julie manque assez rarement. J'ai été jusqu'ici

(3) Sorte de gâteaux du pays.
(4) Appartement des femmes.

le ſeul privilégié. Dimanche dernier j'obtins à force d'importunités de l'y accompagner. Elle eut grand ſoin de me faire valoir cette faveur. Elle me dit tout haut qu'elle me l'accordoit pour cette ſeule fois, & qu'elle l'avoit refuſée à M. de Wolmar lui-même. Imaginez ſi la petite vanité féminine étoit flattée, & ſi un laquais eût été bien-venu à vouloir être admis à l'excluſion du maître ?

Je fis un goûter délicieux. Eſt-il quelque mets au monde comparable aux laitages de ce pays ? Penſez ce que doivent être ceux d'une laiterie où Julie préſide, & mangés à côté d'elle. La Fanchon me ſervit des grus, de la céracée, (5), des gauffres, des écrelets. Tout diſparoiſſoit à l'inſtant. Julie rioit de mon appétit. Je vois, dit-elle en me donnant encore une aſſiette de crême, que votre eſtomac ſe fait honneur par-tout, & que vous ne vous tirez pas moins bien de l'écot des femmes que de celui des Valaiſans ; pas plus impunément, repris-je, on s'enivre

(5) Laitages excellens qui ſe font ſur la montagne de Saleve. Je doute qu'ils ſoient connus ſous ce nom au Jura ; ſur-tout vers l'autre extrémité du lac.

quelquefois à l'un comme à l'autre, & la raiſon peut s'égarer dans un chalet tout auſſi bien que dans un cellier. Elle baiſſa les yeux ſans répondre, rougit, & ſe mit à careſſer ſes enfans. C'en fut aſſez pour éveiller mes remords. Milord, ce fut là ma premiere indiſcrétion, & j'eſpere que ce ſera la derniere.

Il régnoit dans cette petite aſſemblée un certain air d'antique ſimplicité qui me touchoit le cœur; je voyois ſur tous les viſages la même gaieté & plus de franchiſe, peut-être, que s'il s'y fût trouvé des hommes. Fondée ſur la confiance & l'attachement, la familiarité qui régnoit entre les ſervantes & la maîtreſſe, ne faiſoit qu'affermir le reſpect & l'autorité, & les ſervices rendus & reçus ne ſembloient être que des témoignages d'amitié réciproque. Il n'y avoit pas juſqu'au choix du régal qui ne contribuât à le rendre intéreſſant. Le laitage & le ſucre ſont un des goûts naturels du ſexe, & comme le ſymbole de l'innocence & de la douceur qui ſont ſon plus aimable ornement. Les hommes, au contraire, recherchent en général les ſaveurs fortes

& les liqueurs ſpiritueuſes ; alimens plus convenables à la vie active & laborieuſe que la nature leur demande ; & quand ces divers goûts viennent à s'altérer & ſe confondre, c'eſt une marque preſque infaillible du mêlange déſordonné des ſexes. En effet, j'ai remarqué qu'en France, où les femmes vivent ſans ceſſe avec les hommes, elles ont tout-à-fait perdu le goût du laitage, les hommes beaucoup celui du vin, & qu'en Angleterre où les deux ſexes ſont moins confondus, leur goût propre s'eſt mieux conſervé. En général, je penſe qu'on pourroit ſouvent trouver quelque indice du caractere des gens dans le choix des alimens qu'ils préferent. Les Italiens qui vivent beaucoup d'herbages ſont efféminés & mous. Vous autres Anglois, grands mangeurs de viande, avez dans vos inflexibles vertus quelque choſe de dur & qui tient de la barbarie. Le Suiſſe, naturellement froid, paiſible & ſimple, mais violent & emporté dans la colere, aime à la fois l'un & l'autre aliment, & boit du laitage & du vin. Le François, ſouple & changeant, vit de tous les mets & ſe plie

à tous les caracteres. Julie elle-même pourroit me servir d'exemple : car quoique sensuelle & gourmande dans ses repas, elle n'aime ni la viande, ni les ragoûts, ni le sel, & n'a jamais goûté de vin pur. D'excellens légumes, les œufs, la crême, les fruits ; voilà sa nourriture ordinaire, & sans le poisson qu'elle aime aussi beaucoup, elle seroit une véritable pythagoricienne.

Ce n'est rien de contenir les femmes si l'on ne contient aussi les hommes, & cette partie de la regle, non moins importante que l'autre, est plus difficile encore ; car l'attaque est en général plus vive que la défense : c'est l'intention du Conservateur de la nature. Dans la République on retient les citoyens par des mœurs, des principes, de la vertu : mais comment contenir des domestiques, des mercenaires, autrement que par la contrainte & la gêne ? Tout l'art du maître est de cacher cette gêne sous le voile du plaisir ou de l'intérêt, ensorte qu'ils pensent vouloir tout ce qu'on les oblige de faire. L'oisiveté du dimanche, le droit qu'on ne peut gueres leur ôter d'aller où

bon leur semble quand leurs fonctions ne les retiennent point au logis, détruisent souvent en un seul jour l'exemple & les leçons des six autres. L'habitude du cabaret, le commerce & les maximes de leurs camarades, la fréquentation des femmes débauchées, les perdant bientôt pour leurs maîtres & pour eux-mêmes, les rendent par mille défauts incapables du service, & indignes de la liberté.

On remédie à cet inconvénient en les retenant par les mêmes motifs qui les portoient à sortir. Qu'alloient-ils faire ailleurs ? Boire & jouer au cabaret. Ils boivent & jouent au logis. Toute la différence est que le vin ne leur coûte rien, qu'ils ne s'enivrent pas, & qu'il y a des gagnans au jeu sans que jamais personne perde. Voici comment on s'y prend pour cela.

Derriere la maison est une allée couverte, dans laquelle on a établi la lice des jeux. C'est là que les gens de livrée, & ceux de la basse-cour se rassemblent en été le dimanche après le prêche, pour y jouer en plusieurs parties liées, non de l'argent, on ne le souffre pas, ni

du vin, on leur en donne, mais une mise fournie par la libéralité des maîtres. Cette mise est toujours quelque petit meuble ou quelque nippe à leur usage. Le nombre des jeux est proportionné à la valeur de la mise, ensorte que quand cette mise est un peu considérable comme des boucles d'argent, un porte-col, des bas de soie, un chapeau fin, ou autre chose semblable, on employe ordinairement plusieurs séances à la disputer. On ne s'en tient point à une seule espece de jeu, on les varie, afin que le plus habile dans un n'emporte pas toutes les mises, & pour les rendre tous plus adroits & plus forts par des exercices multipliés. Tantôt c'est à qui enlevera à la course un but placé à l'autre bout de l'avenue; tantôt à qui lancera le plus loin la même pierre; tantôt à qui portera le plus long-tems le même fardeau. Tantôt on dispute un prix en tirant au blanc. On joint à la plupart de ces jeux un petit appareil qui les prolonge & les rend amusans. Le maître & la maîtresse les honorent souvent de leur présence; on y amene quelquefois les enfans; les étrangers même y

viennent, attirés par la curiofité, & plufieurs ne demanderoient pas mieux que d'y concourir; mais nul n'eft jamais admis qu'avec l'agrément des maîtres & du confentement des joueurs, qui ne trouveroient pas leur compte à l'accorder aifément. Infenfiblement il s'eft fait de cet ufage une efpece de fpectacle où les acteurs animés par les regards du public préferent la gloire des applaudiffemens à l'intérêt du prix. Devenus plus vigoureux & plus agiles, ils s'en eftiment davantage, & s'accoutumant à tirer leur valeur d'eux-mêmes plutôt que de ce qu'ils poffedent, tout valets qu'ils font, l'honneur leur devient plus cher que l'argent.

Il feroit long de vous détailler tous les biens qu'on retire ici d'un foin fi puérile en apparence & toujours dédaigné des efprits vulgaires, tandis que c'eft le propre du vrai génie de produire de grands effets par de petits moyens. M. de Wolmar m'a dit qu'il lui en coûtoit à peine cinquante écus par an pour ces petits établiffemens que fa femme a la premiere imaginés. Mais, dit-il, combien de fois croyez-vous que je regagne

cette somme dans mon ménage & dans mes affaires par la vigilance & l'attention que donnent à leur service des domestiques attachés, qui tiennent tous leurs plaisirs de leurs maîtres; par l'intérêt qu'ils prennent à celui d'une maison qu'ils regardent comme la leur; par l'avantage de profiter dans leurs travaux de la vigueur qu'ils acquierent dans leurs jeux; par celui de les conserver toujours sains en les garantissant des excès ordinaires à leurs pareils, & des maladies qui sont la suite ordinaire de ces excès; par celui de prévenir en eux les friponneries que le désordre amene infailliblement, & de les conserver toujours honnêtes gens; enfin par le plaisir d'avoir chez nous à peu de fraix des récréations agréables pour nous-mêmes? Que s'il se trouve parmi nos gens quelqu'un, soit homme soit femme, qui ne s'accommode pas de nos regles & leur préfere la liberté d'aller sous divers prétextes courir où bon lui semble, on ne lui en refuse jamais la permission; mais nous regardons ce goût de licence comme un indice très-suspect, & nous ne tardons pas à nous

défaire de ceux qui l'ont. Ainſi ces mêmes amuſemens qui nous conſervent de bons ſujets, nous ſervent encore d'épreuve pour les choiſir. Milord, j'avoue que je n'ai jamais vu qu'ici des maîtres former à la fois dans les mêmes hommes de bons domeſtiques pour le ſervice de leurs perſonnes, de bons payſans pour cultiver leurs terres, de bons ſoldats pour la défenſe de la patrie, & des gens de bien pour tous les états où la fortune peut les appeller.

L'hiver les plaiſirs changent d'eſpece ainſi que les travaux. Les dimanches, tous les gens de la maiſon & même les voiſins, hommes & femmes indifféremment, ſe raſſemblent après le ſervice dans une ſalle-baſſe où ils trouvent du feu, du vin, des fruits, des gâteaux & un violon qui les fait danſer. Madame de Wolmar ne manque jamais de s'y rendre au moins pour quelques inſtans, afin d'y maintenir par ſa préſence l'ordre & la modeſtie, & il n'eſt pas rare qu'elle y danſe elle-même, fût-ce avec ſes propres gens. Cette regle, quand je l'appris, me parut d'abord moins conforme à la

ſévérité

févérité des mœurs proteftantes. Je le dis à Julie, & voici à peu près ce qu'elle me répondit.

La pure morale eft fi chargée de devoirs féveres, que fi on la furcharge encore de formes indifférentes, c'eft prefque toujours aux dépens de l'effentiel. On dit que c'eft le cas de la plupart des Moines, qui, foumis à mille regles inutiles, ne favent ce que c'eft qu'honneur & vertu. Ce défaut regne moins parmi nous, mais nous n'en fommes pas tout-à-fait exempts. Nos gens d'Eglife, auffi fupérieurs en fageffe à toutes les fortes de prêtres que notre religion eft fupérieure à toutes les autres en fainteté, ont pourtant encore quelques maximes qui paroiffent plus fondées fur le préjugé que fur la raifon. Telle eft celle qui blâme la danfe & les affemblées, comme s'il y avoit plus de mal à danfer qu'à chanter, que chacun de ces amufemens ne fût pas également une infpiration de la nature, & que ce fût un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi, je penfe au contraire que toutes les fois qu'il y a concours des

deux sexes, tout divertissement public devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête (6). L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse Religion combat la nature, la nôtre seule, qui la suit & la rectifie, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise, où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à s'observer avec le plus grand soin? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable

(6) Dans ma lettre à M. d'Alembert sur les spectacles j'ai transcrit de celle-ci le morceau suivant & quelques autres; mais comme alors je ne faisois que préparer cette édition, j'ai cru devoir attendre qu'elle parût pour citer ce que j'en avois tiré.

& salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne tromper personne, au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui ? On élude une tyrannie insupportable que la nature

& la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher, comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent long-tems enſemble. Mon cher ami, me dit-elle en me ſerrant la main, comme pour me communiquer ſon repentir & faire paſſer dans mon cœur la pureté du ſien, qui doit mieux ſentir que nous toute l'importance de cette maxime? Que de douleurs & de peines, que de remords & de pleurs nous nous ſerions épargnés durant tant d'années, ſi tous deux, aimant la vertu comme nous avons toujours fait, nous avions ſçu prévoir de plus loin les dangers qu'elle court dans le tête-à-tête!

Encore un coup, continua Mde. de Wolmar d'un ton plus tranquille, ce n'eſt point dans les aſſemblées nombreuſes où tout le monde nous voit & nous écoute,

mais dans des entretiens particuliers où regnent le ſecret & la liberté, que les mœurs peuvent courir des riſques. C'eſt ſur ce principe, que quand mes domeſtiques des deux ſexes ſe raſſemblent, je ſuis bien aiſe qu'ils y ſoient tous. J'approuve même qu'ils invitent parmi les jeunes gens du voiſinage ceux dont le commerce n'eſt point capable de leur nuire, & j'apprends avec grand plaiſir que pour louer les mœurs de quelqu'un de nos jeunes voiſins, on dit : il eſt reçu chez M. de Wolmar. En ceci nous avons encore une autre vue. Les hommes qui nous ſervent ſont tous garçons, & parmi les femmes la gouvernante des enfans eſt encore à marier ; il n'eſt pas juſte que la réſerve où vivent ici les uns & les autres leur ôte l'occaſion d'un honnête établiſſement. Nous tâchons dans ces petites aſſemblées de leur procurer cette occaſion ſous nos yeux pour les aider à mieux choiſir, & en travaillant ainſi à former d'heureux ménages nous augmentons le bonheur du nôtre.

Il reſteroit à me juſtifier moi-même de danſer avec ces bonnes gens ; mai

j'aime mieux passer condamnation sur ce point, & j'avoue franchement que mon plus grand motif en cela est le plaisir que j'y trouve. Vous savez que j'ai toujours partagé la passion que ma cousine a pour la danse ; mais après la perte de ma mere je renonçai pour ma vie au bal & à toute assemblée publique ; j'ai tenu parole, même à mon mariage, & la tiendrai, sans croire y déroger en dansant quelquefois chez moi avec mes hôtes & mes domestiques. C'est un exercice utile à ma santé durant la vie sédentaire qu'on est forcé de mener ici l'hiver. Il m'amuse innocemment ; car quand j'ai bien dansé mon cœur ne me reproche rien. Il amuse aussi M. de Wolmar, toute ma coquetterie en cela se borne à lui plaire. Je suis cause qu'il vient au lieu où l'on danse ; ses gens en sont plus contens d'être honorés des regards de leur maître ; ils témoignent aussi de la joie à me voir parmi eux. Enfin je trouve que cette familiarité modérée forme entre nous un lien de douceur & d'attachement qui ramene un peu l'humanité naturelle, en tempérant la bassesse de la servitude & la rigueur de l'autorité.

Voilà, Milord, ce que me dit Julie au sujet de la danse, & j'admirai comment avec tant d'affabilité pouvoit régner tant de subordination, & comment elle & son mari pouvoient descendre & s'égaler si souvent à leurs domestiques, sans que ceux-ci fussent tentés de les prendre au mot & de s'égaler à eux à leur tour. Je ne crois pas qu'il y ait des Souverains en Asie servis dans leurs Palais avec plus de respect que ces bons maîtres le sont dans leur maison. Je ne connois rien de moins impérieux que leurs ordres & rien de si promptement exécuté : ils prient & l'on vole ; ils excusent & l'on sent son tort. Je n'ai jamais mieux compris combien la force des choses qu'on dit dépend peu des mots qu'on employe.

Ceci m'a fait faire une autre réflexion sur la vaine gravité des maîtres. C'est que ce sont moins leurs familiarités que leurs défauts qui les font mépriser chez eux, & que l'insolence des domestiques annonce plutôt un maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui sont

à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sauroient plus respecter.

Les valets imitent les maîtres, & les imitant grossierement ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres. A Paris je jugeois des mœurs des femmes de ma connoissance par l'air & le ton de leurs femmes-de-chambre, & cette regle ne m'a jamais trompé. Outre que la femme-de-chambre une fois dépositaire du secret de sa maîtresse lui fait payer cher sa discrétion, elle agit comme l'autre pense & décele toutes ses maximes en les pratiquant mal-adroitement. En toute chose l'exemple des maîtres est plus fort que leur autorité, & il n'est pas naturel que leurs domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux. On a beau crier, jurer, maltraiter, chasser, faire maison nouvelle; tout cela ne produit point le bon service. Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir

compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croyent fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur antichambre ? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils gueres à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & valets ſentent mutuellement que ce n'eſt pas la peine de ſe faire eſtimer les uns des autres.

Le jugement des domeſtiques me paroit être l'épreuve la plus ſûre & la plus difficile de la vertu des maîtres, & je me ſouviens, Milord, d'avoir bien penſé de la vôtre en Valais ſans vous connoître, ſimplement ſur ce que parlant aſſez

rudement à vos gens, ils ne vous en étoient pas moins attachés, & qu'ils témoignoient entre eux autant de respect pour vous en votre absence que si vous les eussiez entendus: On a dit qu'il n'y avoit point de héros pour son valet-de-chambre; cela peut être; mais l'homme juste a l'estime de son valet; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence & qu'il n'y a rien de solide que la vertu. C'est sur-tout dans cette maison qu'on reconnoit la force de son empire dans le suffrage des domestiques; suffrage d'autant plus sûr qu'il ne consiste point en de vains éloges, mais dans l'expression naturelle de ce qu'ils sentent. N'entendant jamais rien ici qui leur fasse croire que les autres maîtres ne ressemblent pas aux leurs, ils ne les louent point des vertus qu'ils estiment communes à tous, mais ils louent Dieu dans leur simplicité d'avoir mis des riches sur la terre pour le bonheur de ceux qui les servent & pour le soulagement des pauvres.

La servitude est si peu naturelle à l'homme qu'elle ne sauroit exister sans

quelque mécontentement. Cependant on respecte le maître & l'on n'en dit rien. Que s'il échappe quelques murmures contre la maîtresse, ils valent mieux que des éloges. Nul ne se plaint qu'elle manque pour lui de bienveillance, mais qu'elle en accorde autant aux autres; nul ne peut souffrir qu'elle fasse comparaison de son zele avec celui de ses camarades, & chacun voudroit être le premier en faveur comme il croit l'être en attachement. C'est là leur unique plainte & leur plus grande injustice.

A la subordination des inférieurs se joint la concorde entre les égaux, & cette partie de l'administration domestique n'est pas la moins difficile. Dans les concurrences de jalousie & d'intérêt qui divisent sans cesse les gens d'une maison, même aussi peu nombreuse que celle-ci, ils ne demeurent presque jamais unis qu'aux dépens du maître. S'ils s'accordent, c'est pour voler de concert; s'ils sont fideles chacun se fait valoir aux dépens des autres; il faut qu'ils soient ennemis ou complices, & l'on voit à peine le moyen d'éviter à la fois leur fripon-

nerie & leurs diſſentions. La plupart des peres de famille ne connoiſſent que l'alternative entre ces deux inconvéniens. Les uns, préférant l'intérêt à l'honnêteté, fomentent cette diſpoſition des valets aux ſecrets rapports, & croyent faire un chef-d'œuvre de prudence en les rendant eſpions & ſurveillans les uns des autres. Les autres plus indolens aiment mieux qu'on les vole & qu'on vive en paix ; ils ſe font une ſorte d'honneur de recevoir toujours mal des avis qu'un pur zele arrache quelquefois à un ſerviteur fidele. Tous s'abuſent également. Les premiers en excitant chez eux des troubles continuels, incompatibles avec la regle & le bon ordre, n'aſſemblent qu'un tas de fourbes & de délateurs qui s'exercent en trahiſſant leurs camarades à trahir peut-être un jour leurs maîtres. Les ſeconds, en refuſant d'apprendre ce qui ſe fait dans leur maiſon, autoriſent les ligues contre eux-mêmes, encouragent les méchans, rebutent les bons, & n'entretiennent à grands fraix que des fripons arrogans & pareſſeux, qui s'accordant aux dépens du maître, regardent leurs ſervices com-

me des graces, & leurs vols comme des droits (7).

C'eſt une grande erreur dans l'économie domeſtique, ainſi que dans la civile, de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une ſorte d'équilibre, comme ſi ce qui ſape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais ſervir à l'établir ! On ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous les inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls ; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite. Bientôt ils perdent les valets qui les ont, ruinent le maître qui les ſouffre, corrompent ou ſcandaliſent les enfans attentifs à les obſerver. Quel indigne pere oſeroit mettre quelque avantage en balance avec ce dernier mal ? Quel honnête homme voudroit

---

(7) J'ai examiné d'aſſez près la police des grandes maiſons, & j'ai vu clairement qu'il eſt impoſſible à un maître qui a vingt domeſtiques de venir jamais à bout de ſavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne pas prendre pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela ſeul me dégoûteroit d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de la confiance & de l'eſtime eſt perdu pour ces malheureux. Ils achetent bien cher tout leur or.

être chef de famille, s'il lui étoit impossible de réunir dans sa maison la paix & la fidélité, & qu'il falût acheter le zele de ses domestiques aux dépens de leur bienveillance mutuelle.

Qui n'auroit vu que cette maison, n'imagineroit pas même qu'une pareille difficulté pût exister, tant l'union des membres y paroit venir de leur attachement aux chefs. C'est ici qu'on trouve le sensible exemple qu'on ne sauroit aimer sincerement le maître sans aimer tout ce qui lui appartient ; vérité qui sert de fondement à la charité chrétienne. N'est-il pas bien simple que les enfans du même pere se traitent en freres entre eux ? C'est ce qu'on nous dit tous les jours au Temple sans nous le faire sentir ; c'est ce que les habitans de cette maison sentent sans qu'on le leur dise.

Cette disposition à la concorde commence par le choix des sujets. M. de Wolmar n'examine pas seulement en les recevant s'ils conviennent à sa femme & à lui, mais s'ils se conviennent l'un à l'autre, & l'antipathie bien reconnue entre deux excellens domestiques suffiroit

pour faire à l'inſtant congédier l'un des deux : car, dit Julie, une maiſon ſi peu nombreuſe, une maiſon dont ils ne ſortent jamais & où ils ſont toujours vis-à-vis les uns des autres, doit leur convenir également à tous, & feroit un enfer pour eux ſi elle n'étoit une maiſon de paix. Ils doivent la regarder comme leur maiſon paternelle où tout n'eſt qu'une même famille. Un ſeul qui déplairoit aux autres pourroit la leur rendre odieuſe, & cet objet déſagréable y frappant inceſſamment leurs regards, ils ne feroient bien ici ni pour eux ni pour nous.

Après les avoir aſſortis le mieux qu'il eſt poſſible, on les unit pour ainſi dire malgré eux par les ſervices qu'on les force en quelque ſorte à ſe rendre, & l'on fait que chacun ait un ſenſible intérêt d'être aimé de tous ſes camarades. Nul n'eſt ſi bien venu à demander des graces pour lui-même que pour un autre ; ainſi celui qui deſire en obtenir tâche d'engager un autre à parler pour lui, & cela eſt d'autant plus facile que ſoit qu'on accorde ou qu'on refuſe une faveur ainſi demandée, on en fait toujours un mérite

à celui qui s'en est rendu l'intercesseur. Au contraire, on rebute ceux qui ne sont bons que pour eux. Pourquoi, leur dit-on, accorderois-je ce qu'on me demande pour vous qui n'avez jamais rien demandé pour personne ? Est-il juste que vous soyez plus heureux que vos camarades, parce qu'ils sont plus obligeans que vous ? On fait plus ; on les engage à se servir mutuellement en secret, sans ostentation, sans se faire valoir. Ce qui est d'autant moins difficile à obtenir qu'ils savent fort bien que le maître, témoin de cette discrétion, les en estime davantage ; ainsi l'intérêt y gagne & l'amour-propre n'y perd rien. Ils sont si convaincus de cette disposition générale, & il regne une telle confiance entre eux, que quand quelqu'un a quelque grace à demander, il en parle à leur table par forme de conversation ; souvent sans avoir rien fait de plus il trouve la chose demandée & obtenue, & ne sachant qui remercier, il en a l'obligation à tous.

C'est par ce moyen & d'autres semblables qu'on fait régner entre eux un attachement né de celui qu'ils ont tous pour

pour leur maître, & qui lui est subordonné. Ainsi, loin de se liguer à son préjudice, ils ne sont tous unis que pour le mieux servir. Quelque intérêt qu'ils aient à s'aimer, ils en ont encore un plus grand à lui plaire ; le zele pour son service l'emporte sur leur bienveillance mutuelle, & tous se regardant comme lésés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon serviteur, sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. Cette partie de la police établie dans cette maison me paroit avoir quelque chose de sublime, & je ne puis assez admirer comment M. & Mad[e]. de Wolmar ont sçu transformer le vil métier d'accusateur en une fonction de zele, d'intégrité, de courage, aussi noble, ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

On a commencé par détruire ou prévenir clairement, simplement, & par des exemples sensibles cette morale criminelle & servile, cette mutuelle tolérance aux dépens du maître, qu'un méchant valet ne manque point de prêcher aux bons,

ſous l'air d'une maxime de charité. On leur a bien fait comprendre que le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne ſont de tort à perſonne ; qu'une injuſtice qu'on voit, qu'on tait, & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même, & que comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons s'il n'eſt un fripon comme eux. Sur ces principes, vrais en général d'homme à homme, & bien plus rigoureux encore dans la relation plus étroite du ſerviteur au maître, on tient ici pour inconteſtable que qui voit faire un tort à ſes maîtres ſans le dénoncer eſt plus coupable encore que celui qui l'a commis ; car celui-ci ſe laiſſe abuſer dans ſon action par le profit qu'il enviſage, mais l'autre de ſang-froid & ſans intérêt n'a pour motif de ſon ſilence qu'une profonde indifférence pour la juſtice, pour le bien de la maiſon qu'il ſert, & un deſir ſecret d'imiter l'exemple qu'il cache. De ſorte que quand la faute eſt conſidérable, celui qui l'a commiſe

peut encore quelquefois efpérer fon pardon, mais le témoin qui l'a tue eft infailliblement congédié comme un homme enclin au mal.

En revanche on ne fouffre aucune accufation qui puiffe être fufpecte d'injuftice & de calomnie ; c'eft-à-dire qu'on n'en reçoit aucune en l'abfence de l'accufé. Si quelqu'un vient en particulier faire quelque rapport contre fon camarade, ou fe plaindre perfonnellement de lui, on lui demande s'il eft fuffifamment inftruit, c'eft-à-dire, s'il a commencé par s'éclaircir avec celui dont il vient fe plaindre ? S'il dit que non, on lui demande encore comment il peut juger une action dont il ne connoit pas affez les motifs ? Cette action, lui dit-on, tient peut-être à quelque autre qui vous eft inconnue ; elle a peut-être quelque circonftance qui fert à la juftifier ou à l'excufer, & que vous ignorez. Comment ofez-vous condamner cette conduite avant de favoir les raifons de celui qui l'a tenue ? Un mot d'explication l'eût peut-être juftifiée à vos yeux ? Pourquoi rifquer de la blâmer injuftement & m'expofer à

partager votre injuſtice ? S'il aſſure s'être éclairci auparavant avec l'accuſé ; pourquoi donc , lui replique-t-on , venez-vous ſans lui , comme ſi vous aviez peur qu'il ne démentît ce que vous avez à dire ? De quel droit négligez-vous pour moi la précaution que vous avez cru devoir prendre pour vous-même ? Eſt-il bien de vouloir que je juge ſur votre rapport d'une action dont vous n'avez pas voulu juger ſur le témoignage de vos yeux , & ne ſeriez-vous pas reſponſable du jugement partial que j'en pourrois porter , ſi je me contentois de votre ſeule dépoſition ? Enſuite on lui propoſe de faire venir celui qu'il accuſe ; s'il y conſent , c'eſt une affaire bientôt réglée ; s'il s'y oppoſe , on le renvoye après une forte réprimande , mais on lui garde le ſecret , & l'on obſerve ſi bien l'un & l'autre qu'on ne tarde pas à ſavoir lequel des deux avoit tort.

Cette regle eſt ſi connue & ſi bien établie qu'on n'entend jamais un domeſtique de cette maiſon parler mal d'un de ſes camarades abſent , car ils ſavent tous que c'eſt le moyen de paſſer pour lâche ou

menteur. Lorſqu'un d'entre eux en accuſe un autre, c'eſt ouvertement, franchement, & non-ſeulement en ſa préſence, mais en celle de tous leurs camarades, afin d'avoir dans les témoins de ſes diſcours des garants de ſa bonne foi. Quand il eſt queſtion de querelles perſonnelles, elles s'accommodent preſque toujours par médiateurs ſans importuner Monſieur ni Madame; mais quand il s'agit de l'intérêt ſacré du maître, l'affaire ne ſauroit demeurer ſecrete; il faut que le coupable s'accuſe ou qu'il ait un accuſateur. Ces petits plaidoyers ſont très-rares & ne ſe font qu'à table dans les tournées que Julie va faire journellement au dîner ou au ſouper de ſes gens & que M. de Wolmar appelle en riant ſes grands jours. Alors après avoir écouté paiſiblement la plainte & la réponſe, ſi l'affaire intéreſſe ſon ſervice, elle remercie l'accuſateur de ſon zele. Je ſais, lui dit-elle, que vous aimez votre camarade, vous m'en avez toujours dit du bien, & je vous loue de ce que l'amour du devoir & de la juſtice l'emporte en vous ſur les affections particulieres: c'eſt ainſi

qu'en use un serviteur fidele & un honnête homme. Ensuite, si l'accusé n'a pas tort, elle ajoute toujours quelque éloge à sa justification. Mais s'il est réellement coupable, elle lui épargne devant les autres une partie de la honte. Elle suppose qu'il a quelque chose à dire pour sa défense, qu'il ne veut pas déclarer devant tout le monde; elle lui assigne une heure pour l'entendre en particulier, & c'est là qu'elle ou son mari lui parlent comme il convient. Ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que le plus sévere des deux n'est pas le plus redouté, & qu'on craint moins les graves réprimandes de M. de Wolmar que les reproches touchans de Julie. L'un faisant parler la justice & la vérité, humilie & confond les coupables; l'autre leur donne un regret mortel de l'être, en leur montrant celui qu'elle a d'être forcée à leur ôter sa bienveillance. Souvent elle leur arrache des larmes de douleur & de honte, & il ne lui est pas rare de s'attendrir elle-même en voyant leur repentir, dans l'espoir de n'être pas obligée à tenir parole.

Tel qui jugeroit de tous ces soins sur ce qui se passe chez lui ou chez ses voisins, les estimeroit peut-être inutiles ou pénibles. Mais vous, Milord, qui avez de si grandes idées des devoirs & des plaisirs du pere de famille, & qui connoissez l'empire naturel que le génie & la vertu ont sur le cœur humain, vous voyez l'importance de ces détails, & vous sentez à quoi tient leur succès. Richesse ne fait pas riche, dit le Roman de la Rose. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire, car on ne s'approprie les choses qu'on possede que par leur emploi, & les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses; ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jetter des lingots dans la mer & dire qu'il en a joui : mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance, & celle qu'un homme sage eût sçu tirer d'une moindre somme? L'ordre & la regle qui multiplient & perpétuent l'usage des biens peuvent seuls transformer le plaisir en bon-

heur. Que si c'est du rapport des choses à nous que nait la véritable propriété ; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au pere de famille que l'économie domestique & le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui, & où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef ?

Les plus riches sont-ils les plus heureux ? Que sert donc l'opulence à la félicité ? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'ame du maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par-tout où vous verrez régner la regle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Pour moi je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée & domestique, & que ceux qui vont sans cesse chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un pere de famille qui se plait dans

sa maison a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien desirer de plus que ce dont il jouit : comme cet Etre immense, il ne songe pas à amplifier ces possessions mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne sauroit lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés, elle n'ôtera point des enfans à leur pere ; toute la

différence eſt qu'il les nourriſſoit hier; & qu'il ſera demain nourri par eux. C'eſt ainſi qu'on apprend à jouir véritablement de ſes biens, de ſa famille & de ſoi-même; c'eſt ainſi que les détails d'une maiſon deviennent délicieux pour l'honnête homme qui ſait en connoître le prix; c'eſt ainſi que loin de regarder ſes devoirs comme une charge, il en fait ſon bonheur, & qu'il tire de ſes touchantes & nobles fonctions la gloire & le plaiſir d'être homme.

Que ſi ces précieux avantages ſont mépriſés ou peu connus, & ſi le petit nombre même qui les recherche les obtient ſi rarement, tout cela vient de la même cauſe. Il eſt des devoirs ſimples & ſublimes qu'il n'appartient qu'à peu de gens d'aimer & de remplir. Tels ſont ceux du pere de famille, pour leſquels l'air & le bruit du monde n'inſpirent que du dégoût, & dont on s'acquitte mal encore quand on n'y eſt porté que par des raiſons d'avarice & d'intérêt. Tel croit être un bon pere de famille, & n'eſt qu'un vigilant économe; le bien peut proſpérer & la maiſon aller fort mal. Il faut des

vues plus élevées pour éclairer, diriger cette importante adminiſtration & lui donner un heureux ſuccès. Le premier ſoin par lequel doit commencer l'ordre d'une maiſon, c'eſt de n'y ſouffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le deſir ſecret de troubler cet ordre. Mais la ſervitude & l'honnêteté ſont-elles ſi compatibles qu'on doive eſpérer de trouver des domeſtiques honnêtes gens? Non, Milord, pour les avoir il ne faut pas les chercher, il faut les faire, & il n'y a qu'un homme de bien qui ſache l'art d'en former d'autres. Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inſpirer le goût à perſonne, & s'il ſavoit la rendre aimable, il l'aimeroit lui-même. Que ſervent de froides leçons démenties par un exemple continuel, ſi ce n'eſt à faire penſer que celui qui les donne ſe joue de la crédulité d'autrui? Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! Qui ne fait pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien; car le langage du cœur qui touche & perſuade y manque. J'ai quelquefois entendu de-

ces converſations groſſierement apprêtées, qu'on tient devant les domeſtiques comme devant des enfans pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fuſſent un inſtant les dupes, je les ai toujours vu ſourire en ſecret de l'ineptie du maître qui les prenoit pour des ſots, en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils ſavoient bien n'être pas les ſiennes.

Toutes ces vaines ſubtilités ſont ignorées dans cette maiſon, & le grand art des maîtres pour rendre leurs domeſtiques tels qu'ils les veulent, eſt de ſe montrer à eux tels qu'ils ſont. Leur conduite eſt toujours franche & ouverte, parce qu'ils n'ont pas peur que leurs actions démentent leurs diſcours. Comme ils n'ont point pour eux-mêmes une morale différente de celle qu'ils veulent donner aux autres, ils n'ont pas beſoin de circonſpection dans leurs propos ; un mot étourdiment échappé ne renverſe point les principes qu'ils ſe ſont efforcés d'établir. Ils ne diſent point indiſcretement toutes leurs affaires, mais ils diſent librement toutes leurs maximes. A table, à la pro-

menade, tête-à-tête ou devant tout le monde, on tient toujours le même langage; on dit naïvement ce qu'on pense sur chaque chose, & sans qu'on songe à personne, chacun y trouve toujours quelque instruction. Comme les domestiques ne voyent jamais rien faire à leur maître qui ne soit droit, juste, équitable, ils ne regardent point la justice comme le tribut du pauvre, comme le joug du malheureux, comme une des miseres de leur état. L'attention qu'on a de ne pas faire courir en vain les ouvriers, & perdre des journées pour venir solliciter le payement de leurs journées, les accoutume à sentir le prix du tems. En voyant le soin des maîtres à ménager celui d'autrui, chacun en conclud que le sien leur est précieux & se fait un plus grand crime de l'oisiveté. La confiance qu'on a dans leur intégrité donne à leurs institutions une force qui les fait valoir & prévient les abus. On n'a pas peur que dans la gratification de chaque semaine, la maîtresse trouve toujours que c'est le plus jeune ou le mieux fait qui a été le plus diligent. Un ancien domestique

ne craint pas qu'on lui cherche quelque chicane pour épargner l'augmentation de gages qu'on lui donne. On n'eſpere pas profiter de leur diſcorde pour ſe faire valoir & obtenir de l'un ce qu'aura refuſé l'autre. Ceux qui ſont à marier ne craignent pas qu'on nuiſe à leur établiſſement pour les garder plus long-tems, & qu'ainſi leur bon ſervice leur faſſe tort. Si quelque valet étranger venoit dire aux gens de cette maiſon qu'un maître & ſes domeſtiques ſont entre eux dans un véritable état de guerre; que ceux-ci faiſant au premier tout du pis qu'ils peuvent, uſent en cela d'une juſte repréſaille; que les maîtres étant uſurpateurs, menteurs & fripons, il n'y a pas de mal à les traiter comme ils traitent le Prince ou le peuple, ou les particuliers, & à leur rendre adroitement le mal qu'ils ſont à force ouverte; celui qui parleroit ainſi ne ſeroit entendu de perſonne; on ne s'aviſe pas même ici de combattre ou prévenir de pareils diſcours; il n'appartient qu'à ceux qui les font naître d'être obligés de les réfuter.

Il n'y a jamais ni mauvaiſe humeur ni

mutinerie dans l'obéissance, parce qu'il n'y a ni hauteur ni caprice dans le commandement, qu'on n'exige rien qui ne soit raisonnable & utile, & qu'on respecte assez la dignité de l'homme, quoique dans la servitude, pour ne l'occuper qu'à des choses qui ne l'avilissent point. Au surplus, rien n'est bas ici que le vice, & tout ce qui est utile & juste est honnête & bienséant.

Si l'on ne souffre aucune intrigue au-dehors, personne n'est tenté d'en avoir. Ils savent bien que leur fortune la plus assurée est attachée à celle du maître, & qu'ils ne manqueront jamais de rien tant qu'on verra prospérer la maison. En la servant ils soignent donc leur patrimoine, & l'augmentent en rendant leur service agréable; c'est là leur plus grand intérêt. Mais ce mot n'est gueres à sa place en cette occasion, car je n'ai jamais vu de police où l'intérêt fût si sagement dirigé, & où pourtant il influât moins que dans celle-ci. Tout se fait par attachement : l'on diroit que ces ames vénales se purifient en entrant dans ce séjour de sagesse & d'union. L'on diroit qu'une par-

tie des lumieres du maître & des sentimens de la maîtresse ont passé dans chacun de leurs gens ; tant on les trouve judicieux, bienfaisans, honnêtes & supérieurs à leur état. Se faire estimer, considérer, bien vouloir, est leur plus grande ambition, & ils comptent les mots obligeans qu'on leur dit, comme ailleurs les étrennes qu'on leur donne.

Voilà, Milord, mes principales observations sur la partie de l'économie de cette maison qui regarde les domestiques & mercenaires. Quant à la maniere de vivre des maîtres & au gouvernement des enfans, chacun de ces articles mérite bien une lettre à part. Vous savez à quelle intention j'ai commencé ces remarques ; mais en vérité, tout cela forme un tableau si ravissant qu'il ne faut pour aimer à le contempler d'autre intérêt que le plaisir qu'on y trouve.



LETTRE XI.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

NON, Milord, je ne m'en dédis point, on ne voit rien dans cette maiſon qui n'aſſocie l'agréable à l'utile ; mais les occupations utiles ne ſe bornent pas aux ſoins qui donnent du profit ; elles comprennent encore tout amuſement innocent & ſimple qui nourrit le goût de la retraite, du travail, de la modération, & conſerve à celui qui s'y livre une ame ſaine, un cœur libre du trouble des paſſions. Si l'indolente oiſiveté n'engendre que la triſteſſe & l'ennui, le charme des doux loiſirs eſt le fruit d'une vie laborieuſe. On ne travaille que pour jouir ; cette alternative de peine & de jouiſſance eſt notre véritable vocation. Le repos qui ſert de délaſſement aux travaux paſſés & d'encouragement à d'autres n'eſt pas moins néceſſaire à l'homme que le travail même.

Après avoir admiré l'effet de la vigilance & des soins de la plus respectable mere de famille dans l'ordre de sa maison, j'ai vu celui de ses récréations dans un lieu retiré dont elle fait sa promenade favorite & qu'elle appelle son Elisée.

Il y avoit plusieurs jours que j'entendois parler de cet Elisée dont on me faisoit une espece de mystere. Enfin hier après-dîner l'extrême chaleur rendant le dehors & le dedans de la maison presque également insupportables, M. de Wolmar proposa à sa femme de se donner congé cet après-midi, & au lieu de se retirer comme à l'ordinaire dans la chambre de ses enfans jusques vers le soir, de venir avec nous respirer dans le verger; elle y consentit & nous nous y rendîmes ensemble.

Ce lieu, quoique tout proche de la maison est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare qu'on ne l'apperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, & il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans que la porte étant masquée par

des aulnes & des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré, & n'appercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur que d'obscurs ombrages, une verdure animée & vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante & le chant de mille oiseaux porterent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens; mais en même tems je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature, & il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert. Surpris, saisi, transporté d'un spectacle si peu prévu, je restai un moment immobile, & m'écriai dans un enthousiasme involontaire; O Tinian! ô Juan Fernandez (1)! Julie, le bout du monde est à votre porte! Beaucoup de gens le trouvent ici comme vous, dit-elle avec un sourire; mais

(1) Isles désertes de la mer du Sud, célebres dans le voyage de l'Amiral Anson.

vingt pas de plus les ramenent bien vîte à Clarens : voyons si le charme tiendra plus long-tems chez vous. C'est ici le même verger où vous vous êtes promené autrefois, & où vous vous battiez avec ma cousine à coups de pêches. Vous savez que l'herbe y étoit assez aride, les arbres assez clair-semés, donnant assez peu d'ombre, & qu'il n'y avoit point d'eau. Le voilà maintenant frais, verd, habillé, paré, fleuri, arrosé : que pensez-vous qu'il m'en a coûté pour le mettre dans l'état où il est ? Car il est bon de vous dire que j'en suis la surintendante, & que mon mari m'en laisse l'entiere disposition. Ma foi, lui dis-je, il ne vous en a coûté que de la négligence. Ce lieu est charmant, il est vrai, mais agreste & abandonné ; je n'y vois point de travail humain. Vous avez fermé la porte ; l'eau est venue je ne sais comment ; la nature seule a fait tout le reste, & vous-même n'eussiez jamais sçu faire aussi-bien qu'elle. Il est vrai, dit-elle, que la nature a tout fait, mais sous ma direction, & il n'y a rien là que je n'aye ordonné. Encore un coup, devinez. Premierement, repris,

je, je ne comprends point comment avec de la peine & de l'argent on a pu suppléer au tems. Les arbres... quant à cela, dit M. de Wolmar, vous remarquerez qu'il n'y en a pas beaucoup de fort grands, & ceux-là y étoient déjà. De plus, Julie a commencé ceci long-tems avant son mariage & presque d'abord après la mort de sa mere, qu'elle vint avec son pere chercher ici la solitude. Hé bien! dis-je, puisque vous voulez que tous ces massifs, ces grands berceaux, ces touffes pendantes, ces bosquets si bien ombragés soient venus en sept ou huit ans & que l'art s'en soit mêlé, j'estime que si dans une enceinte aussi vaste vous avez fait tout cela pour deux mille écus, vous avez bien économisé. Vous ne surfaites que de deux mille écus, dit-elle, il ne m'en a rien coûté. Comment, rien? Non, rien: à moins que vous ne comptiez une douzaine de journées par an de mon jardinier, autant de deux ou trois de mes gens, & quelques-unes de M. de Wolmar lui-même qui n'a pas dédaigné d'être quelquefois mon garçon jardinier. Je ne comprenois rien à cette énigme; mais

Julie qui jusques-là m'avoit retenu, me dit en me laissant aller ; avancez & vous comprendrez. Adieu Tinian, adieu Juan Fernandez, adieu tout l'enchantement ! Dans un moment vous allez être de retour du bout du monde.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; & si je ne trouvai point de plantes exotiques & de productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées & réunies de maniere à produire un effet plus riant & plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court & serré étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, & d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de tems en tems des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil, comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, & prendre racine, par un

art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans les lieux plus découverts, je voyois çà & là sans ordre & sans symétrie des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisetier, de sureau, de seringa, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses & irrégulieres bordées de ces bocages fleuris, & couvertes de mille guirlandes de vigne de Judée, de vigne-vierge, de houblon, de liseron, de couleuvrée, de clématite, & d'autres plantes de cette espece, parmi lesquelles le chevre-feuille & le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jettées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, & formoient sur nous des especes de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode & sec sur une mousse fine sans sable, sans herbe, & sans rejettons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verds & touffus qui

m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes & parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage & leurs pieds d'ombre & de fraîcheur. J'observai même qu'au moyen d'une industrie assez simple on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions; mais dans ce lieu seul on a sacrifié l'utile à l'agréable, & dans le reste des terres on a pris un tel soin des plants & des arbres, qu'avec ce verger de moins la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage & même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel des fruits excellens & mûrs quoique clair-semés & de mauvaise mine; ce qui donne encore le plaisir de la recherche & du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées & traversées d'une eau limpide & claire, tantôt circulant parmi l'herbe & les fleurs en filets presque imperceptibles; tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur & marqueté qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner & sortir de la terre, & quelquefois des canaux plus profonds dans lesquels l'eau calme & paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie, mais ces eaux que je vois de toutes parts .... elles viennent de-là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin. C'est ce même ruisseau qui fournit à grands fraix dans le parterre un jet-d'eau dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon pere qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau dont nous n'approchons gueres au jardin ! le jet-d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique,

qui se rendoit dans le lac par le grand-chemin qu'elle dégradoit au préjudice des passans & à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger entre deux rangs de saules, je les ai renfermés dans mon enceinte & j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en la divisant & réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit & se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac & parsemée de coquillages formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques larges tuiles recouvertes de terre & de gazon au niveau du sol formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux & bouillonnoient en retombant. Enfin la terre ainsi rafraîchie & humectée donnoit sans cesse de nouvelles fleurs & entretenoit l'herbe toujours verdoyante & belle.

Plus je parcourois cet agréable asyle, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant; cependant la curiosité me tenoit en haleine. J'étois plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions, & j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser; mais Mde. de Wolmar me tirant de ma rêverie me dit en me prenant sous le bras : tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale & inanimée, & quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée & sensible. C'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant & confus, & j'apperçois assez peu d'oiseaux; je comprends que vous avez une voliere. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osois dire encore ce que je pensois de la voliere; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, & ne me sembloit point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger où je trouvai toute l'eau

réunie en un joli ruiſſeau coulant doucement entre deux rangs de vieux ſaules qu'on avoit ſouvent ébranchés. Leurs têtes creuſes & demi-chauves formoient des eſpeces de vaſes d'où ſortoient par l'adreſſe dont j'ai parlé, des touffes de chevre-feuille dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, & l'autre tomboit avec grâce le long du ruiſſeau. Preſque à l'extrêmité de l'enceinte étoit un petit baſſin bordé d'herbes, de joncs, de roſeaux, ſervant d'abreuvoir à la voliere, & derniere ſtation de cette eau ſi précieuſe & ſi bien ménagée.

Au-delà de ce baſſin étoit un terre-plein terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbriſſeaux de toute eſpece ; les plus petits vers le haut, & toujours croiſſant en grandeur à meſure que le ſol s'abaiſſoit, ce qui rendoit le plan des têtes preſque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce côteau

qui servoient d'asyle à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, & c'étoit à l'ombre de ce feuillage comme sous un grand parasol qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre comme s'ils ne nous avoient pas apperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre & s'approcher de nous sur une espece de courte-allée qui séparoit en deux le terre-plein & communiquoit du bassin à la voliere. Alors M. de Wolmar faisant le tour du bassin sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mêlangés qu'il avoit dans sa poche, & quand il se fut retiré les oiseaux accoururent & se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela est charmant! m'écriai-je. Ce mot de voliere m'avoit surpris de votre part; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes & non pas des prisonniers. Qu'appellez-vous des hôtes,

répondit Julie ? C'est nous qui sommes les leurs (2). Ils sont ici les maîtres, & nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort bien, repris-je ; mais comment ces maîtres là se sont-ils emparés de ce lieu ? Le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas oui dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, & je n'aurois point cru qu'on y pût réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience & le tems, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent gueres dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force & l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent ; ils ont des oiseaux dans des cages, & des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoitre, & s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a

(2) Cette réponse n'est pas exacte, puisque le mot d'hôte est corrélatif de lui-même. Sans vouloir relever toutes les fautes de langue, je dois avertir de celles qui peuvent induire en erreur.

point, mais il eſt aiſé quand il y en a d'en attirer davantage en prévenant tous leurs beſoins, en ne les effrayant jamais, en leur laiſſant faire leur couvée en ſureté & ne dénichant point les petits; car alors ceux qui s'y trouvent reſtent, & ceux qui ſurviennent reſtent encore. Ce bocage exiſtoit, quoiqu'il fût ſéparé du verger; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en ſéparoit, l'aggrandir & l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite & à gauche de l'allée qui y conduit deux eſpaces remplis d'un mêlange confus d'herbes, de pailles & de toutes ſortes de plantes. Elle y fait ſemer chaque année du bled, du mil, du tourneſol, du chenevis, des peſettes (3), généralement de tous les grains que les oiſeaux aiment, & l'on n'en moiſſonne rien. Outre cela preſque tous les jours, été & hiver, elle ou moi leur apportons à manger, & quand nous y manquons la Fanchon y ſupplée d'ordinaire; ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Madame de Wolmar pouſſe l'attention juſqu'à les pour-

(3) De la veſce.

voir tous les printems de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse & d'autres matieres propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres & le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis (4), l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des peres est encore celle des enfans, & comment la peuplade se soutient & se multiplie.

Ah! dit Julie, vous ne voyez plus rien! Chacun ne songe plus qu'à soi; mais des époux inséparables, le zele des soins domestiques, la tendresse paternelle & maternelle, vous avez perdu tout cela. Il y a deux mois qu'il faloit être ici pour livrer ses yeux au plus charmant spectacle & son cœur au plus doux sentiment de la nature. Madame, repris-je assez tristement, vous êtes épouse & mere; ce sont des plaisirs qu'il vous appartient de connoître. Aussi-tôt M. de Wolmar me

(4) Les loirs, les souris, les chouettes & sur-tout les enfans.

me prenant par la main me dit en la serrant ; vous avez des amis, & ces amis ont des enfans; comment l'affection paternelle vous seroit-elle étrangere? Je le regardai, je regardai Julie, tous deux se regarderent & me rendirent un regard si touchant que les embrassant l'un après l'autre je leur dis avec attendrissement : ils me sont aussi chers qu'à vous. Je ne sais par quel bizarre effet un mot peut ainsi changer une ame, mais depuis ce moment, M. de Wolmar me paroit un autre homme, & je vois moins en lui le mari de celle que j'ai tant aimée que le pere des deux enfans pour lesquels je donnerois ma vie.

Je voulus faire le tour du bassin pour aller voir de plus près ce charmant asyle & ses petits habitans; mais Madame de Wolmar me retint. Personne, me dit-elle, ne va les troubler dans leur domicile, & vous êtes même le premier de nos hôtes que j'aie amené jusqu'ici. Il y a quatre clefs de ce verger dont mon pere & nous avons chacun une : Fanchon a la quatrieme comme inspectrice & pour y mener quelquefois mes enfans; faveur dont

on augmente le prix par l'extrême circonspection qu'on exige d'eux tandis qu'ils y sont. Gustin lui-même n'y entre jamais qu'avec un des quatre ; encore passé deux mois de printems où ses travaux sont utiles n'y entre-t-il presque plus, & tout le reste se fait entre nous. Ainsi, lui dis-je, de peur que vos oiseaux ne soient vos esclaves vous vous êtes rendus les leurs. Voilà bien, reprit-elle, le propos d'un tyran, qui ne croit jouir de sa liberté qu'autant qu'il trouble celle des autres.

Comme nous partions pour nous en retourner, M. de Wolmar jetta une poignée d'orge dans le bassin, & en y regardant j'apperçus quelques petits poissons. Ah! ah ! dis-je aussi-tôt, voici pourtant des prisonniers ? Oui, dit-il, ce sont des prisonniers de guerre auxquels on a fait grace de la vie. Sans doute, ajouta sa femme. Il y a quelque tems que Fanchon vola dans la cuisine des perchettes qu'elle apporta ici à mon insçu. Je les y laisse, de peur de la mortifier si je les renvoyois au lac ; car il vaut encore mieux loger du poisson un peu à l'étroit, que

de fâcher une honnête personne. Vous avez raison, répondis-je, & celui-ci n'est pas trop à plaindre d'être échappé de la poële à ce prix.

Hé bien ! que vous en semble, me dit-elle en nous en retournant ? Etes-vous encore au bout du monde ? Non, dis-je, m'en voici tout-à-fait dehors, & vous m'avez en effet transporté dans l'Elisée. Le nom pompeux qu'elle a donné à ce verger, dit M. de Wolmar, mérite bien cette raillerie. Louez modestement des jeux d'enfant, & songez qu'ils n'ont jamais rien pris sur les soins de la mere de famille. Je le sais, repris-je, j'en suis très-sûr, & les jeux d'enfant me plaisent plus en ce genre que les travaux des hommes.

Il y a pourtant ici, continuai-je, une chose que je ne puis comprendre. C'est qu'un lieu si différent de ce qu'il étoit ne peut être devenu ce qu'il est qu'avec de la culture & du soin; cependant je ne vois nulle part la moindre trace de culture. Tout est verdoyant, frais, vigoureux, & la main du jardinier ne se montre point : rien ne dément l'idée d'une Isle déserte qui m'est venue en entrant,

& je n'apperçois aucuns pas d'hommes. Ah ! dit M. de Wolmar, c'eſt qu'on a pris grand ſoin de les effacer. J'ai été ſouvent témoin, quelquefois complice de la friponnerie. On fait ſemer du foin ſur tous les endroits labourés, & l'herbe cache bientôt les veſtiges du travail ; on fait couvrir l'hiver de quelques couches d'engrais les lieux maigres & arides, l'engrais mange la mouſſe, ranime l'herbe & les plantes ; les arbres eux-mêmes ne s'en trouvent pas plus mal, & l'été il n'y paroit plus. A l'égard de la mouſſe qui couvre quelques allées, c'eſt Milord Edouard qui nous a envoyé d'Angleterre le ſecret pour la faire naître. Ces deux côtés, continua-t-il, étoient fermés par des murs ; les murs ont été maſqués, non par des eſpaliers, mais par d'épais arbriſſeaux qui font prendre les bornes du lieu pour le commencement d'un bois. Des deux autres côtés regnent de fortes haies vives, bien garnies d'érable, d'aubépine, de houx, de troëne & d'autres arbriſſeaux mêlangés qui leur ôtent l'apparence de haies & leur donnent celle d'un taillis. Vous ne voyez rien d'aligné, rien de

nivelé ; jamais le cordeau n'entra dans ce lieu ; la nature ne plante rien au cordeau ; les ſinuoſités dans leur feinte irrégularité ſont ménagées avec art pour prolonger la promenade, cacher les bords de l'Iſle, & en aggrandir l'étendue apparente, ſans faire des détours incommodes & trop fréquens (5).

En conſidérant tout cela, je trouvois aſſez bizarre qu'on prît tant de peine pour ſe cacher celle qu'on avoit priſe ; n'auroit-il pas mieux valu n'en point prendre ? Malgré tout ce qu'on vous a dit, me répondit Julie, vous jugez du travail par l'effet, & vous vous trompez. Tout ce que vous voyez ſont des plantes ſauvages ou robuſtes qu'il ſuffit de mettre en terre, & qui viennent enſuite d'elles-mêmes. D'ailleurs, la nature ſemble vouloir dérober aux yeux des hommes ſes vrais attraits, auxquels ils ſont trop peu ſenſibles, & qu'ils défigurent quand ils ſont à leur portée : elle fuit les lieux fré-

(5) Ainſi ce ne ſont pas de ces petits boſquets à la mode, ſi ridiculement contournés qu'on n'y marche qu'en zigzag, & qu'à chaque pas il faut faire une pirouette.

quentés ; c'eſt au ſommet des montagnes, au fond des forêts, dans des Iſles déſertes qu'elle étale ſes charmes les plus touchans. Ceux qui l'aiment & ne peuvent l'aller chercher ſi loin, ſont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque ſorte à venir habiter avec eux, & tout cela ne peut ſe faire ſans un peu d'illuſion.

A ces mots il me vint une imagination qui les fit rire. Je me figure, leur dis-je, un homme riche de Paris ou de Londres, maître de cette maiſon & amenant avec lui un architecte cherement payé pour gâter la nature. Avec quel dédain il entreroit dans ce lieu ſimple & meſquin ! avec quel mépris il feroit arracher toutes ces guenilles ! les beaux alignemens qu'il prendroit ! les belles allées qu'il feroit percer ! les belles pattes d'oie, les beaux arbres en paraſol, en éventail ! les beaux treillages bien ſculptés ! les belles charmilles bien deſſinées, bien équarries, bien contournées ! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, quarrés, échancrés, ovales ! les beaux ifs taillés en dragons, en pagodes, en marmouſets, en toutes

ſortes de monſtres! les beaux vaſes de bronze, les beaux fruits de pierre dont il ornera ſon jardin (6)! .... Quand tout cela ſera exécuté, dit M. de Wolmar, il aura fait un très-beau lieu dans lequel on n'ira gueres, & dont on ſortira toujours avec empreſſement pour aller chercher la campagne, un lieu triſte où l'on ne ſe promenera point, mais par où l'on paſſera pour s'aller promener; au lieu que dans mes courſes champêtres, je me hâte ſouvent de rentrer pour venir me promener ici.

Je ne vois dans ces terreins ſi vaſtes & ſi richement ornés que la vanité du propriétaire & de l'artiſte, qui toujours empreſſés d'étaler, l'un ſa richeſſe & l'autre ſon talent, préparent à grands frais de l'ennui à quiconque voudra jouir de leur ouvrage. Un faux goût de grandeur qui n'eſt point fait pour l'homme empoiſon-

(6) Je ſuis perſuadé que le tems approche où l'on ne voudra plus dans les jardins rien de ce qui ſe trouve dans la campagne; on n'y ſouffrira plus ni plantes, ni arbriſſeaux; on n'y voudra que des fleurs de porcelaine, des magots, des treillages, du ſable de toutes couleurs, & de beaux vaſes pleins de rien.

ne ſes plaiſirs. L'air grand eſt toujours triſte ; il fait ſonger aux miſeres de celui qui l'affecte. Au milieu de ſes parterres & de ſes grandes allées ſon petit individu ne s'aggrandit point ; un arbre de vingt pieds le couvre comme un de ſoixante (7) ; il n'occupe jamais que ſes trois pieds d'eſpace, & ſe perd comme un ciron dans ſes immenſes poſſeſſions.

Il y a un autre goût directement oppoſé à celui-là, & plus ridicule encore, en ce qu'il ne laiſſe pas même jouir de la promenade pour laquelle les jardins ſont faits. J'entends, lui dis-je ; c'eſt celui de ces petits curieux, de ces petits fleuriſtes qui ſe pâment à l'aſpect d'une renoncule, & ſe proſternent devant des tulipes. Là-deſſus, je leur racontai, Milord, ce qui

---

(7) Il devoit bien s'étendre un peu ſur le mauvais goût d'élaguer ridiculement les arbres, pour les élancer dans les nues, en leur ôtant leurs belles têtes, leurs ombrages, en épuiſant leur ſeve, & les empêchant de profiter. Cette méthode, il eſt vrai, donne du bois aux jardiniers : mais elle en ôte au pays, qui n'en a pas déjà trop. On croiroit que la nature eſt faite en France autrement que dans tout le reſte du monde, tant on y prend ſoin de la défigurer. Les parcs n'y ſont plantés que de longues perches ; ce ſont des forêts de mâts ou de maïs, & l'on s'y promene au milieu des bois ſans trouver d'ombre.

m'étoit arrivé autrefois à Londres dans ce jardin de fleurs où nous fûmes introduits avec tant d'appareil, & où nous vîmes briller si pompeusement tous les trésors de la Hollande sur quatre couches de fumier. Je n'oubliai pas la cérémonie du parasol & de la petite baguette dont on m'honora moi indigne, ainsi que les autres spectateurs. Je leur confessai humblement comment ayant voulu m'évertuer à mon tour, & hazarder de m'extasier à la vue d'une tulipe dont la couleur me parut vive & la forme élégante, je fus moqué, hué, sifflé de tous les Savans, & comment le professeur du jardin, passant du mépris de la fleur à celui du panégyriste, ne daigna plus me regarder de toute la séance. Je pense, ajoutai-je, qu'il eut bien du regret à sa baguette & à son parasol profanés.

Ce goût, dit M. de Wolmar, quand il dégénere en manie a quelque chose de petit & de vain qui le rend puérile & ridiculement coûteux. L'autre, au moins, a de la noblesse, de la grandeur & quelque sorte de vérité ; mais qu'est-ce que la valeur d'une patte ou d'un oignon

qu'un insecte ronge ou détruit peut-être au moment qu'on le marchande, ou d'une fleur précieuse à midi & flétrie avant que le soleil soit couché? Qu'est-ce qu'une beauté conventionnelle qui n'est sensible qu'aux yeux des curieux, & qui n'est beauté que parce qu'il leur plait qu'elle le soit? Le tems peut venir qu'on cherchera dans les fleurs tout le contraire de ce qu'on y cherche aujourd'hui, & avec autant de raison; alors vous serez le docte à votre tour & votre curieux l'ignorant. Toutes ces petites observations qui dégénerent en étude ne conviennent point à l'homme raisonnable qui veut donner à son corps un exercice modéré, ou délasser son esprit à la promenade en s'entretenant avec ses amis. Les fleurs sont faites pour amuser nos regards en passant, & non pour être si curieusement anatomisées (8). Voyez leur Reine briller de toutes parts dans ce verger. Elle parfume l'air; elle enchante les yeux,

(8) Le sage Wolmar n'y avoit pas bien regardé. Lui qui savoit si bien observer les hommes, observoit-il si mal la nature? Ignoroit-il que si son Auteur est grand dans les grandes choses, il est très-grand dans les petites?

& ne coûte presque ni soin ni culture. C'est pour cela que les fleuristes la dédaignent ; la nature l'a faite si belle qu'ils ne lui sauroient ajouter des beautés de convention, & ne pouvant se tourmenter à la cultiver, ils n'y trouvent rien qui les flatte. L'erreur des prétendus gens de goût est de vouloir de l'art par-tout, & de n'être jamais contens que l'art ne paroisse ; au lieu que c'est à le cacher que consiste le véritable goût ; sur-tout quand il est question des ouvrages de la nature. Que signifient ces allées si droites, si sablées qu'on trouve sans cesse ; & ces étoiles par lesquelles bien loin d'étendre aux yeux la grandeur d'un parc, comme on l'imagine, on ne fait qu'en montrer mal-adroitement les bornes ? Voit-on dans les bois du sable de riviere, ou le pied se repose-t-il plus doucement sur ce sable que sur la mousse ou la pelouse ? La nature employe-t-elle sans cesse l'équerre & la regle ? Ont-ils peur qu'on ne la reconnoisse en quelque chose malgré leurs soins pour la défigurer ? Enfin n'est-il pas plaisant que, comme s'ils étoient déjà las de la promenade en la commen-

çant, ils affectent de la faire en ligne droite pour arriver plus vîte au terme? Ne diroit-on pas que prenant le plus court chemin ils font un voyage plutôt qu'une promenade, & se hâtent de sortir aussi-tôt qu'ils sont entrés?

Que fera donc l'homme de goût qui vit pour vivre, qui sait jouir de lui-même, qui cherche les plaisirs vrais & simples, & qui veut se faire une promenade à la porte de sa maison? Il la fera si commode & si agréable qu'il s'y puisse plaire à toutes les heures de la journée, & pourtant si simple & si naturelle qu'il semble n'avoir rien fait. Il rassemblera l'eau, la verdure, l'ombre & la fraîcheur; car la nature aussi rassemble toutes ces choses. Il ne donnera à rien de la symétrie; elle est ennemie de la nature & de la variété, & toutes les allées d'un jardin ordinaire se ressemblent si fort qu'on croit être toujours dans la même. Il élaguera le terrein pour s'y promener commodément; mais les deux côtés de ses allées ne seront point toujours exactement paralleles; la direction n'en sera pas toujours en ligne droite; elle aura je ne

ſais quoi de vague comme la démarche d'un homme oiſif qui erre en ſe promenant : il ne s'inquiétera point de ſe percer au loin de belles perſpectives. Le goût des points de vue & des lointains vient du penchant qu'ont la plupart des hommes à ne ſe plaire qu'où ils ne ſont pas. Ils ſont toujours avides de ce qui eſt loin d'eux, & l'artiſte qui ne ſait pas les rendre aſſez contens de ce qui les entoure, ſe donne cette reſſource pour les amuſer; mais l'homme dont je parle n'a pas cette inquiétude, & quand il eſt bien où il eſt, il ne ſe ſoucie point d'être ailleurs. Ici par exemple, on n'a pas de vue hors du lieu, & l'on eſt très-content de n'en pas avoir. On penſeroit volontiers que tous les charmes de la nature y ſont renfermés, & je craindrois fort que la moindre échappée de vue au-dehors n'ôtât beaucoup d'agrément à cette promenade (9). Certainement tout homme qui

(9) Je ne ſais ſi l'on a jamais eſſayé de donner aux longues allées d'une étoile une courbure légere, en ſorte que l'œil ne pût ſuivre chaque allée tout-à-fait juſqu'au bout, & que l'extrêmité oppoſée en fût cachée au ſpectateur. On perdroit, il eſt vrai, l'agrément des

n'aimera pas à paſſer les beaux jours dans un lieu ſi ſimple & ſi agréable n'a pas le goût pur ni l'ame ſaine. J'avoue qu'il n'y faut pas amener en pompe les étrangers ; mais en revanche on s'y peut plaire ſoi-même, ſans le montrer à perſonne.

Monſieur, lui dis-je, ces gens ſi riches qui font de ſi beaux jardins ont de fort bonnes raiſons pour n'aimer gueres à ſe promener tout ſeuls, ni à ſe trouver vis-à-vis d'eux-mêmes ; ainſi ils font très-bien de ne ſonger en cela qu'aux autres. Au reſte, j'ai vu à la Chine des jardins tels que vous les demandez, & faits avec tant d'art que l'art n'y paroiſſoit point, mais d'une maniere ſi diſpendieuſe & entretenus à ſi grands fraix que cette idée m'ôtoit tout le plaiſir que j'aurois pu goûter

---

points de vue ; mais on gagneroit l'avantage ſi cher aux propriétaires d'aggrandir à l'imagination le lieu où l'on eſt, & dans le milieu d'une étoile aſſez bornée on ſe croiroit perdu dans un parc immenſe. Je ſuis perſuadé que la promenade en ſeroit auſſi moins ennuyeuſe quoique plus ſolitaire ; car tout ce qui donne priſe à l'imagination excite les idées & nourrit l'eſprit ; mais les faiſeurs de jardins ne ſont pas gens à ſentir ces choſes là. Combien de fois dans un lieu ruſtique le crayon leur tomberoit des mains, comme à Le Noſtre dans le parc de St. James, s'ils connoiſſoient comme lui ce qui donne de la vie à la nature, & de l'intérêt à ſon ſpectacle ?

à les voir. C'étoient des roches, des grottes, des cascades artificielles dans des lieux plains & sablonneux où l'on n'a que de l'eau de puits ; c'étoient des fleurs & des plantes rares de tous les climats de la Chine & de la Tartarie rassemblées & cultivées en un même sol. On n'y voyoit à la vérité ni belles allées ni compartimens réguliers ; mais on y voyoit entassées avec profusion des merveilles qu'on ne trouve qu'éparses & séparées. La nature s'y présentoit sous mille aspects divers, & le tout ensemble n'étoit point naturel. Ici l'on n'a transporté ni terres ni pierres, on n'a fait ni pompes ni réservoirs, on n'a besoin ni de serres, ni de fourneaux, ni de cloches, ni de paillassons. Un terrein presque uni a reçu des ornemens très-simples. Des herbes communes, des arbrisseaux communs, quelques filets d'eau coulant sans apprêt, sans contrainte, ont suffi pour l'embellir. C'est un jeu sans effort, dont la facilité donne au spectateur un nouveau plaisir. Je sens que ce séjour pourroit être encore plus agréable & me plaire infiniment moins. Tel est, par exemple, le parc cé-

lebre de Milord Cobham à Staw. C'eſt un compoſé de lieux très-beaux & très-pittoreſques dont les aſpects ont été choiſis en différens pays, & dont tout paroit naturel excepté l'aſſemblage, comme dans les jardins de la Chine dont je viens de vous parler. Le maître & le créateur de cette ſuperbe ſolitude y a même fait conſtruire des ruines, des temples, d'anciens édifices, & les tems ainſi que les lieux y ſont raſſemblés avec une magnificence plus qu'humaine. Voilà préciſément de quoi je me plains. Je voudrois que les amuſemens des hommes euſſent toujours un air facile qui ne fît point ſonger à leur foibleſſe, & qu'en admirant ces merveilles, on n'eût point l'imagination fatiguée des ſommes & des travaux qu'elles ont coûtés. Le ſort ne nous donne-t-il pas aſſez de peines ſans en mettre juſques dans nos jeux ?

Je n'ai qu'un ſeul reproche à faire à votre Elifée, ajoutai-je en regardant Julie, mais qui vous paroîtra grave ; c'eſt d'être un amuſement ſuperflu. A quoi bon vous faire une nouvelle promenade, ayant de l'autre côté de la maiſon des

boſquets

bosquets si charmans & si négligés ? Il est vrai, dit-elle, un peu embarrassée ; mais j'aime mieux ceci. Si vous aviez bien songé à votre question avant que de la faire, interrompit M. de Wolmar, elle seroit plus qu'indiscrete. Jamais ma femme depuis son mariage n'a mis les pieds dans les bosquets dont vous parlez. J'en sais la raison quoiqu'elle me l'ait toujours tue. Vous qui ne l'ignorez pas, apprenez à respecter les lieux où vous êtes ; ils sont plantés par les mains de la vertu.

A peine avois-je reçu cette juste réprimande que la petite famille menée par Fanchon entra comme nous sortions. Ces trois aimables enfans se jetterent au cou de M. & de Mad[e]. de Wolmar. J'eus ma part de leurs petites caresses. Nous rentrâmes Julie & moi dans l'Elisée en faisant quelques pas avec eux ; puis nous allâmes rejoindre M. de Wolmar qui parloit à des ouvriers. Chemin faisant elle me dit qu'après être devenue mere, il lui étoit venu sur cette promenade une idée qui avoit augmenté son zele pour l'embellir. J'ai pensé, me dit-elle, à l'a-

musement de mes enfans & à leur santé quand ils seront plus âgés. L'entretien de ce lieu demande plus de soin que de peine ; il s'agit plutôt de donner un certain contour aux rameaux des plantes que de bêcher & labourer la terre ; j'en veux faire un jour mes petits jardiniers : ils auront autant d'exercice qu'il leur en faut pour renforcer leur tempérament, & pas assez pour le fatiguer. D'ailleurs, ils feront faire ce qui sera trop fort pour leur âge & se borneront au travail qui les amusera. Je ne saurois vous dire, ajouta-t-elle, quelle douceur je goûte à me représenter mes enfans occupés à me rendre les petits soins que je prends avec tant de plaisir pour eux, & la joie de leurs tendres cœurs en voyant leur mere se promener avec délices sous des ombrages cultivés de leurs mains. En vérité, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, des jours ainsi passés tiennent du bonheur de l'autre vie, & ce n'est pas sans raison qu'en y pensant j'ai donné d'avance à ce lieu le nom d'Elisée. Milord, cette incomparable femme est mere comme elle est épouse, comme elle est amie, comme

elle eſt fille, & pour l'éternel ſupplice de mon cœur c'eſt encore ainſi qu'elle fut amante.

Enthouſiaſmé d'un ſéjour ſi charmant, je les priai le ſoir de trouver bon que durant mon ſéjour chez eux la Fanchon me confiât ſa clef & le ſoin de nourrir les oiſeaux. Auſſi-tôt Julie envoya le ſac au grain dans ma chambre & me donna ſa propre clef. Je ne ſais pourquoi je la reçus avec une ſorte de peine: il me ſembla que j'aurois mieux aimé celle de M. de Wolmar.

Ce matin je me ſuis levé de bonne heure, & avec l'empreſſement d'un enfant je ſuis allé m'enfermer dans l'Iſle déſerte. Que d'agréables penſées j'eſpérois porter dans ce lieu ſolitaire où le doux aſpect de la ſeule nature devoit chaſſer de mon ſouvenir tout cet ordre ſocial & factice qui m'a rendu ſi malheureux! Tout ce qui va m'environner eſt l'ouvrage de celle qui me fut ſi chére. Je la contemplerai tout autour de moi. Je ne verrai rien que ſa main n'ait touché; je baiſerai des fleurs que ſes pieds auront foulées; je reſpirerai avec la roſée un air

qu'elle a respiré ; son goût dans ses amusemens me rendra présent tous ses charmes, & je la trouverai par-tout comme elle est au fond de mon cœur.

En entrant dans l'Elisée avec ces dispositions, je me suis subitement rappellé le dernier mot que me dit hier M. de Wolmar à peu près dans la même place. Le souvenir de ce seul mot a changé sur le champ tout l'état de mon ame. J'ai cru voir l'image de la vertu où je cherchois celle du plaisir. Cette image s'est confondue dans mon esprit avec les traits de Madame de Wolmar, & pour la premiere fois depuis mon retour j'ai vu Julie en son absence, non telle qu'elle fut pour moi & que j'aime encore à me la représenter, mais telle qu'elle se montre à mes yeux tous les jours. Milord, j'ai cru voir cette femme si charmante, si chaste & si vertueuse, au milieu de ce même cortege qui l'entouroit hier. Je voyois autour d'elle ses trois aimables enfans, honorable & précieux gage de l'union conjugale & de la tendre amitié, lui faire & recevoir d'elle mille touchantes caresses. Je voyois à ses côtés le grave

Wolmar, cet époux si chéri, si heureux, si digne de l'être. Je croyois voir son œil pénétrant & judicieux percer au fond de mon cœur, & m'en faire rougir encore; je croyois entendre sortir de sa bouche des reproches trop mérités, & des leçons trop mal écoutées. Je voyois à sa suite cette même Fanchon Regard, vivante preuve du triomphe des vertus & de l'humanité sur le plus ardent amour. Ah! quel sentiment coupable eût pénétré jusqu'à elle à travers cette inviolable escorte? Avec quelle indignation j'eusse étouffé les vils transports d'une passion criminelle & mal éteinte, & que je me serois méprisé de souiller d'un seul soupir un aussi ravissant tableau d'innocence & d'honnêteté! Je repassois dans ma mémoire les discours qu'elle m'avoit tenus en sortant; puis remontant avec elle dans un avenir qu'elle contemple avec tant de charmes, je voyois cette tendre mere essuyer la sueur du front de ses enfans, baiser leurs joues enflammées, & livrer ce cœur fait pour aimer au plus doux sentiment de la nature. Il n'y avoit pas jusqu'à ce nom d'Elisée qui ne rectifiât en

moi les écarts de l'imagination, & ne portât dans mon ame un calme préférable au trouble des passions les plus séduisantes. Il me peignoit en quelque sorte l'intérieur de celle qui l'avoit trouvé ; je pensois qu'avec une conscience agitée on n'auroit jamais choisi ce nom là. Je me disois, la paix regne au fond de son cœur comme dans l'asyle qu'elle a nommé.

Je m'étois promis une rêverie agréable ; j'ai rêvé plus agréablement que je ne m'y étois attendu. J'ai passé dans l'Elisée deux heures auxquelles je ne préfere aucun tems de ma vie. En voyant avec quel charme & quelle rapidité elles s'étoient écoulées, j'ai trouvé qu'il y a dans la méditation des pensées honnêtes une sorte de bien-être que les méchans n'ont jamais connu ; c'est celui de se plaire avec soi-même. Si l'on y songeoit sans prévention, je ne sais quel autre plaisir on pourroit égaler à celui-là. Je sens au moins que quiconque aime autant que moi la solitude doit craindre de s'y préparer des tourmens. Peut-être tireroit-on des mêmes principes la clef des faux jugemens des hommes sur les avantages

du vice & ſur ceux de la vertu : car la jouiſſance de la vertu eſt toute intérieure & ne s'apperçoit que par celui qui la ſent : mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, & il n'y a que celui qui les a qui ſache ce qu'ils lui coûtent.

Se a ciaſcun l'interno affanno
Si leggeſſe in fronte ſcritto,
Quanti mai, che invidia fanno;
Ci ſarebbero pietà? (a)
Si vedria che i lor nemici
Anno in ſeno, e ſi riduce
Nel parere a noi felici
Ogni lor felicità. (b)

Comme il ſe faiſoit tard ſans que j'y ſongeaſſe, M. de Wolmar eſt venu me joindre & m'avertir que Julie & le thé

(a) O ſi les tourmens ſecrets qui rongent les cœurs ſe liſoient ſur les viſages, combien de gens qui ſont envie feroient pitié.

(b) On verroit que l'ennemi qui les dévore eſt caché dans leur propre ſein, & que tout leur prétendu bonheur ſe réduit à paroître heureux.

m'attendoient. C'eſt vous, leur ai-je dit en m'excuſant, qui m'empêchiez d'être avec vous : je fus ſi charmé de ma ſoirée d'hier que j'en ſuis retourné jouir ce matin; heureuſement il n'y a point de mal, & puiſque vous m'avez attendu, ma matinée n'eſt pas perdue. C'eſt fort bien dit, a repondu Mde. de Wolmar ; il vaudroit mieux s'attendre juſqu'à midi, que de perdre le plaiſir de déjeûner enſemble. Les étrangers ne ſont jamais admis le matin dans ma chambre & déjeûnent dans la leur. Le déjeûner eſt le repas des amis ; les valets en ſont exclus, les importuns ne s'y montrent point; on y dit tout ce qu'on penſe, on y révele tous ſes ſecrets, on n'y contraint aucun de ſes ſentimens ; on peut s'y livrer ſans imprudence aux douceurs de la confiance & de la familiarité. C'eſt preſque le ſeul moment où il ſoit permis d'être ce qu'on eſt ; que ne dure-t-il toute la journée ! Ah Julie ! ai-je été prêt à dire ; voilà un vœu bien intéreſſé ! mais je me ſuis tû. La premiere choſe que j'ai retranchée avec l'amour a été la louange. Louer quelqu'un en face, à moins que

ce ne ſoit ſa maîtreſſe, qu'eſt-ce faire autre choſe, ſinon le taxer de vanité? Vous ſavez, Milord, ſi c'eſt à Mad^e^. de Wolmar qu'on peut faire ce reproche. Non, non; je l'honore trop pour ne pas l'honorer en ſilence. La voir, l'entendre, obſerver ſa conduite, n'eſt-ce pas aſſez la louer?



LETTRE XII.

DE MDE. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

IL eſt écrit, chére amie, que tu dois être dans tous les tems ma ſauve-garde contre moi-même, & qu'après m'avoir délivrée avec tant de peine des piéges de mon cœur, tu me garantiras encore de ceux de ma raiſon. Après tant d'épreuves cruelles, j'apprends à me défier des erreurs comme des paſſions dont elles ſont ſi ſouvent l'ouvrage. Que n'ai-je eu toujours la même précaution! Si dans les tems paſſés j'avois moins compté ſur mes

lumieres, j'aurois eu moins à rougir de mes sentimens.

Que ce préambule ne t'allarme pas. Je serois indigne de ton amitié si j'avois encore à la consulter sur des sujets graves. Le crime fut toujours étranger à mon cœur, & j'ose l'en croire plus éloigné que jamais. Ecoute-moi donc paisiblement, ma cousine, & crois que je n'aurai jamais besoin de conseil sur des doutes que la seule honnêteté peut résoudre.

Depuis six ans que je vis avec M. de Wolmar dans la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux, tu sais qu'il ne m'a jamais parlé ni de sa famille ni de sa personne, & que l'ayant reçu d'un pere aussi jaloux du bonheur de sa fille que de l'honneur de sa maison, je n'ai point marqué d'empressement pour en savoir sur son compte plus qu'il ne jugeoit à propos de m'en dire. Contente de lui devoir, avec la vie de celui qui me l'a donnée, mon honneur, mon repos, ma raison, mes enfans, & tout ce qui peut me rendre quelque prix à mes propres yeux, j'étois bien assurée que ce que j'ignorois de lui ne démentoit point

ce qui m'étoit connu, & je n'avois pas befoin d'en favoir davantage pour l'aimer, l'eftimer, l'honorer autant qu'il étoit poffible.

Ce matin en déjeûnant il nous a propofé un tour de promenade avant la chaleur ; puis fous prétexte de ne pas courir, difoit-il, la campagne en robe de chambre, il nous a menés dans les bofquets, & précifément, ma chére, dans ce même bofquet où commencerent tous les malheurs de ma vie. En approchant de ce lieu fatal, je me fuis fentie un affreux battement de cœur, & j'aurois refufé d'entrer fi la honte ne m'eût retenue, & fi le fouvenir d'un mot qui fut dit l'autre jour dans l'Elifée ne m'eût fait craindre les interprétations. Je ne fais fi le philofophe étoit plus tranquille ; mais quelque tems après ayant par hazard tourné les yeux fur lui, je l'ai trouvé pâle, changé, & je ne puis te dire quelle peine tout cela m'a fait.

En entrant dans le bofquet j'ai vu mon mari me jetter un coup d'œil & fourire. Il s'eft affis entre nous, & après un moment de filence, nous prenant tous deux

par la main : mes enfans, nous a-t-il dit, je commence à voir que mes projets ne ſeront point vains, & que nous pouvons être unis tous trois d'un attachement durable, propre à faire notre bonheur commun, & ma conſolation dans les ennuis d'une vieilleſſe qui s'approche : mais je vous connois tous deux mieux que vous ne me connoiſſez ; il eſt juſte de rendre les choſes égales, & quoique je n'aye rien de fort intéreſſant à vous apprendre ; puiſque vous n'avez plus de ſecret pour moi, je n'en veux plus avoir pour vous.

Alors il nous a révélé le myſtere de ſa naiſſance, qui juſqu'ici n'avoit été connue que de mon pere. Quand tu le ſauras, tu concevras juſqu'où vont le ſang-froid & la modération d'un homme capable de taire ſix ans un pareil ſecret à ſa femme ; mais ce ſecret n'eſt rien pour lui, & il y penſe trop peu pour ſe faire un grand effort de n'en pas parler.

Je ne vous arrêterai point, nous a-t-il dit, ſur les événemens de ma vie ; ce qui peut vous importer eſt moins de connoître mes aventures que mon caractere.

Elles ſont ſimples comme lui, & ſachant bien ce que je ſuis vous comprendrez aiſément ce que j'ai pu faire. J'ai naturellement l'ame tranquille & le cœur froid. Je ſuis de ces hommes qu'on croit bien injurier en diſant qu'ils ne ſentent rien ; c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont point de paſſion qui les détourne de ſuivre le vrai guide de l'homme. Peu ſenſible au plaiſir & à la douleur, je n'éprouve même que très-foiblement ce ſentiment d'intérêt & d'humanité qui nous approprie les affections d'autrui. Si j'ai de la peine à voir ſouffrir les gens de bien, la pitié n'y entre pour rien, car je n'en ai point à voir ſouffrir les méchans. Mon ſeul principe actif eſt le goût naturel de l'ordre, & le concours bien combiné du jeu de la fortune & des actions des hommes me plait exactement comme une belle ſymétrie dans un tableau, ou comme une piece bien conduite au théâtre. Si j'ai quelque paſſion dominante, c'eſt celle de l'obſervation. J'aime à lire dans les cœurs des hommes; comme le mien me fait peu d'illuſion, que j'obſerve de ſang-froid & ſans intérêt, & qu'une longue expé-

rience m'a donné de la ſagacité, je ne me trompe gueres dans mes jugemens ; auſſi c'eſt là toute la récompenſe de l'amour-propre dans mes études continuelles ; car je n'aime point à faire un rôle, mais ſeulement à voir jouer les autres : la ſociété m'eſt agréable pour la contempler, non pour en faire partie. Si je pouvois changer la nature de mon être & devenir un œil vivant, je ferois volontiers cet échange. Ainſi mon indifférence pour les hommes ne me rend point indépendant d'eux ; ſans me ſoucier d'en être vu j'ai beſoin de les voir, & ſans m'être chers ils me ſont néceſſaires.

Les deux premiers états de la ſociété que j'eus occaſion d'obſerver furent les courtiſans & les valets ; deux ordres d'hommes moins différens en effet qu'en apparence & ſi peu dignes d'être étudiés, ſi faciles à connoître, que je m'ennuyai d'eux au premier regard. En quittant la Cour où tout eſt ſitôt vu, je me dérobai ſans le ſavoir au péril qui m'y menaçoit & dont je n'aurois point échappé. Je changeai de nom, & voulant connoître les militaires, j'allai chercher du ſervice

chez un Prince étranger ; c'eſt là que j'eus le bonheur d'être utile à votre pere que le déſeſpoir d'avoir tué ſon ami forçoit à s'expoſer témérairement & contre ſon devoir. Le cœur ſenſible & reconnoiſſant de ce brave officier commença dès-lors à me donner meilleure opinion de l'humanité. Il s'unit à moi d'une amitié à laquelle il m'étoit impoſſible de refuſer la mienne, & nous ne ceſſâmes d'entretenir depuis ce tems là des liaiſons qui devinrent plus étroites de jour en jour. J'appris dans ma nouvelle condition que l'intérêt n'eſt pas, comme je l'avois cru, le ſeul mobile des actions humaines, & que parmi les foules de préjugés qui combattent la vertu, il en eſt auſſi qui la favoriſent. Je conçus que le caractere général de l'homme eſt un amour-propre indifférent par lui-même, bon ou mauvais par les accidens qui le modifient & qui dépendent des coutumes, des loix, des rangs, de la fortune & de toute notre police humaine. Je me livrai donc à mon penchant, &, mépriſant la vaine opinion des conditions, je me jettai ſucceſſivement dans les divers états qui

pouvoient m'aider à les comparer tous & à connoître les uns par les autres. Je ſentis, comme vous l'avez remarqué dans quelque lettre, dit-il à St. Preux, qu'on ne voit rien quand on ſe contente de regarder, qu'il faut agir ſoi-même pour voir agir les hommes, & je me fis acteur pour être ſpectateur. Il eſt toujours aiſé de deſcendre : j'eſſayai d'une multitude de conditions dont jamais homme de la mienne ne s'étoit aviſé. Je devins même payſan, & quand Julie m'a fait garçon jardinier, elle ne m'a point trouvé ſi novice au métier qu'elle auroit pu croire.

Avec la véritable connoiſſance des hommes, dont l'oiſive philoſophie ne donne que l'apparence, je trouvai un autre avantage auquel je ne m'étois point attendu. Ce fut d'aiguiſer par une vie active cet amour de l'ordre que j'ai reçu de la nature, & de prendre un nouveau goût pour le bien par le plaiſir d'y contribuer. Ce ſentiment me rendit un peu moins contemplatif, m'unit un peu plus à moi-même, & par une ſuite aſſez naturelle de ce progrès, je m'apperçus que j'étois ſeul. La ſolitude qui m'ennuya toujours

me devenoit affreuse, & je ne pouvois plus espérer de l'éviter long-tems. Sans avoir perdu ma froideur j'avois besoin d'un attachement ; l'image de la caducité sans consolation m'affligeoit avant le tems, & pour la premiere fois de ma vie, je connus l'inquiétude & la tristesse. Je parlai de ma peine au Baron d'Etange. Il ne faut point, me dit-il, vieillir garçon. Moi-même, après avoir vécu presque indépendant dans les liens du mariage, je sens que j'ai besoin de redevenir époux & pere, & je vais me retirer dans le sein de ma famille. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vôtre & de me rendre le fils que j'ai perdu. J'ai une fille unique à marier ; elle n'est pas sans mérite ; elle a le cœur sensible, & l'amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s'y rapporte. Ce n'est ni une beauté, ni un prodige d'esprit : mais venez-la voir, & croyez que si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde. Je vins, je vous vis, Julie, & je trouvai que votre pere m'avoit parlé modestement de vous. Vos transports, vos larmes de joie en l'em-

braſſant me donnerent la premiere ou plutôt la ſeule émotion que j'aye éprouvée de ma vie. Si cette impreſſion fut légere, elle étoit unique, & les ſentimens n'ont beſoin de force pour agir qu'en proportion de ceux qui leur réſiſtent. Trois ans d'abſence ne changerent point l'état de mon cœur. L'état du vôtre ne m'échappa pas à mon retour, & c'eſt ici qu'il faut que je vous venge d'un aveu qui vous a tant coûté. Juge, ma chére, avec quelle étrange ſurpriſe j'appris alors que tous mes ſecrets lui avoient été révélés avant mon mariage, & qu'il m'avoit épouſée ſans ignorer que j'appartenois à un autre.

Cette conduite étoit inexcuſable, a continué M. de Wolmar. J'offenſois la délicateſſe; je péchois contre la prudence; j'expoſois votre honneur & le mien; je devois craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs ſans reſſource: mais je vous aimois, & n'aimois que vous. Tout le reſte m'étoit indifférent. Comment réprimer la paſſion même la plus foible, quand elle eſt ſans contrepoids? Voilà l'inconvénient des caracte-

res froids & tranquilles. Tout va bien tant que leur froideur les garantit des tentations ; mais s'il en survient une qui les atteigne, ils sont aussi-tôt vaincus qu'attaqués, & la raison, qui gouverne tandis qu'elle est seule, n'a jamais de force pour résister au moindre effort. Je n'ai été tenté qu'une fois, & j'ai succombé. Si l'ivresse de quelque autre passion m'eût fait vaciller encore, j'aurois fait autant de chutes que de faux-pas : il n'y a que des ames de feu qui sachent combattre & vaincre. Tous les grands efforts, toutes les actions sublimes sont leur ouvrage ; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, & l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule & tient tout en équilibre ; voilà comment se forme le vrai sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

Vous voyez que je ne prétends pas exténuer ma faute ; si c'en eût été une, je l'aurois faite infailliblement ; mais, Ju-

lie, je vous connoiſſois & n'en fis point en vous épouſant. Je ſentis que de vous ſeule dépendoit tout le bonheur dont je pouvois jouir, & que ſi quelqu'un étoit capable de vous rendre heureuſe, c'étoit moi. Je ſavois que l'innocence & la paix étoient néceſſaires à votre cœur, que l'amour dont il étoit préoccupé ne les lui donneroit jamais, & qu'il n'y avoit que l'horreur du crime qui pût en chaſſer l'amour. Je vis que votre ame étoit dans un accablement dont elle ne ſortiroit que par un nouveau combat, & que ce ſeroit en ſentant combien vous pouviez encore être eſtimable que vous apprendriez à le devenir.

Votre cœur étoit uſé pour l'amour; je comptai donc pour rien une diſproportion d'âges qui m'ôtoit le droit de prétendre à un ſentiment dont celui qui en étoit l'objet ne pouvoit jouir, & impoſſible à obtenir pour tout autre. Au contraire, voyant dans une vie plus qu'à-moitié écoulée qu'un ſeul goût s'étoit fait ſentir à moi, je jugeai qu'il ſeroit durable & je me plus à lui conſerver le reſte de mes jours. Dans mes longues recher

ches je n'avois rien trouvé qui vous valût, je pensai que ce que vous ne feriez pas, nulle autre au monde ne pourroit le faire ; j'osai croire à la vertu & vous épousai. Le mystere que vous me faisiez ne me surprit point ; j'en savois les raisons, & je vis dans votre sage conduite celle de sa durée. Par égard pour vous j'imitai votre réserve, & ne voulus point vous ôter l'honneur de me faire un jour de vous-même un aveu que je voyois à chaque instant sur le bord de vos levres. Je ne me suis trompé en rien ; vous avez tenu tout ce que je m'étois promis de vous. Quand je voulus me choisir une épouse, je desirai d'avoir en elle une compagne aimable, sage, heureuse. Les deux premieres conditions sont remplies. Mon enfant, j'espere que la troisieme ne nous manquera pas.

A ces mots, malgré tous mes efforts pour ne l'interrompre que par mes pleurs, je n'ai pu m'empêcher de lui sauter au cou en m'écriant; mon cher mari ! ô le meilleur & le plus aimé des hommes ! apprenez - moi ce qui manque à mon bonheur, si ce n'est le vôtre, & d'être

mieux mérité.... vous êtes heureuse autant qu'il se peut, a-t-il dit en m'interrompant; vous méritez de l'être ; mais il est tems de jouir en paix d'un bonheur qui vous a jusqu'ici coûté bien des soins. Si votre fidélité m'eût suffi, tout étoit fait du moment que vous me la promîtes ; j'ai voulu, de plus, qu'elle vous fût facile & douce, & c'est à la rendre telle que nous nous sommes tous deux occupés de concert sans nous en parler. Julie, nous avons réussi, mieux que vous ne pensez, peut-être. Le seul tort que je vous trouve est de n'avoir pu reprendre en vous la confiance que vous vous devez, & de vous estimer moins que votre prix. La modestie extrême a ses dangers ainsi que l'orgueil. Comme une témérité qui nous porte au-delà de nos forces les rend impuissantes, un effroi qui nous empêche d'y compter les rend inutiles. La véritable prudence consiste à les bien connoître & à s'y tenir. Vous en avez acquis de nouvelles en changeant d'état. Vous n'êtes plus cette fille infortunée qui déploroit sa foiblesse en s'y livrant; vous êtes la plus vertueuse des fem-

mes, qui ne connoit d'autres loix que celles du devoir & de l'honneur, & à qui le trop vif souvenir de ses fautes est la seule faute qui reste à reprocher. Loin de prendre encore contre vous-même des précautions injurieuses, apprenez donc à compter sur vous pour pouvoir y compter davantage. Ecartez d'injustes défiances capables de réveiller quelquefois les sentimens qui les ont produites. Félicitez-vous plutôt d'avoir sçu choisir un honnête homme dans un âge où il est si facile de s'y tromper, & d'avoir pris autrefois un amant que vous pouvez avoir aujourd'hui pour ami sous les yeux de votre mari même. A peine vos liaisons me furent-elles connues que je vous estimai l'un par l'autre. Je vis quel trompeur enthousiasme vous avoit tous deux égarés; il n'agit que sur les belles ames; il les perd quelquefois, mais c'est par un attrait qui ne séduit qu'elles. Je jugeai que le même goût qui avoit formé votre union la relâcheroit sitôt qu'elle deviendroit criminelle, & que le vice pouvoit entrer dans des cœurs comme les vôtres, mais non pas y prendre racine.

Dès-lors je compris qu'il régnoit entre vous des liens qu'il ne faloit point rompre ; que votre mutuel attachement tenoit à tant de choses louables, qu'il faloit plutôt le régler que l'anéantir ; & qu'aucun des deux ne pouvoit oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix. Je savois que les grands combats ne font qu'irriter les grandes passions, & que si les violens efforts exercent l'ame, ils lui coûtent des tourmens dont la durée est capable de l'abattre. J'employai la douceur de Julie pour tempérer sa sévérité. Je nourris son amitié pour vous, dit-il à St. Preux ; j'en ôtai ce qui pouvoit y rester de trop, & je crois vous avoir conservé de son propre cœur plus peut-être qu'elle ne vous en eût laissé, si je l'eusse abandonné à lui-même.

Mes succès m'encouragerent, & je voulus tenter votre guérison comme j'avois obtenu la sienne ; car je vous estimois & malgré les préjugés du vice, j'ai toujours reconnu qu'il n'y avoit rien de bien qu'on n'obtînt des belles ames avec de la confiance & de la franchise. Je vous ai vu, vous ne m'avez point trompé ; vous ne

me tromperez point; & quoique vous ne ſoyez pas encore ce que vous devez être, je vous vois mieux que vous ne penſez, & ſuis plus content de vous que vous ne l'êtes vous-même. Je ſais bien que ma conduite a l'air bizarre & choque toutes les maximes communes; mais les maximes deviennent moins générales à meſure qu'on lit mieux dans les cœurs, & le mari de Julie ne doit pas ſe conduire comme un autre homme. Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partoit d'un homme tranquille; ſoyez ce que vous êtes & nous ſerons tous contens. Le danger n'eſt que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous & vous n'aurez rien à craindre; ne ſongez qu'au préſent & je vous réponds de l'avenir. Je ne puis vous en dire aujourd'hui davantage; mais ſi mes projets s'accompliſſent & que mon eſpoir ne m'abuſe pas, nos deſtinées ſeront mieux remplies & vous ſerez tous deux plus heureux que ſi vous aviez été l'un à l'autre.

En ſe levant il nous embraſſa, & voulut que nous nous embraſſaſſions auſſi, dans ce lieu... dans ce lieu même où jadis...

Claire, ô bonne Claire! combien tu m'as toujours aimée! Je n'en fis aucune difficulté. Hélas! que j'aurois eu tort d'en faire! Ce baiser n'eut rien de celui qui m'avoit rendu le bosquet redoutable. Je m'en félicitai tristement, & je connus que mon cœur étoit plus changé que jusques-là je n'avois osé le croire.

Comme nous reprenions le chemin du logis, mon mari m'arrêta par la main, & me montrant ce bosquet dont nous sortions, il me dit en riant : Julie, ne craignez plus cet asyle, il vient d'être profané. Tu ne veux pas me croire, cousine, mais je te jure qu'il a quelque don surnaturel pour lire au fond des cœurs : Que le Ciel le lui laisse toujours ! avec tant de sujets de me mépriser, c'est sans doute à cet art que je dois son indulgence.

Tu ne vois point encore ici de conseil à donner : patience, mon ange, nous y voici; mais la conversation que je viens de te rendre étoit nécessaire à l'éclaircissement du reste.

En nous en retournant, mon mari, qui depuis long-tems est attendu à Etange, m'a dit qu'il comptoit partir demain

pour s'y rendre, qu'il te verroit en passant, & qu'il y resteroit cinq ou six jours. Sans dire tout ce que je pensois d'un départ aussi déplacé, j'ai représenté qu'il ne me paroissoit pas assez indispensable pour obliger M. de Wolmar à quitter un hôte qu'il avoit lui-même appellé dans sa maison. Voulez-vous, a-t-il repliqué, que je lui fasse mes honneurs pour l'avertir qu'il n'est pas chez lui? Je suis pour l'hospitalité des Valaisans. J'espere qu'il trouve ici leur franchise & qu'il nous laisse leur liberté. Voyant qu'il ne vouloit pas m'entendre, j'ai pris un autre tour & tâché d'engager notre hôte à faire ce voyage avec lui. Vous trouverez, lui ai-je dit, un séjour qui a ses beautés & même de celles que vous aimez; vous visiterez le patrimoine de mes peres & le mien; l'intérêt que vous prenez à moi ne me permet pas de croire que cette vue vous soit indifférente. J'avois la bouche ouverte pour ajouter que ce château ressembloit à celui de Milord Edouard qui.... mais heureusement j'ai eu le tems de me mordre la langue. Il m'a répondu tout simplement que

j'avois raiſon & qu'il feroit ce qu'il me plairoit. Mais M. de Wolmar, qui ſembloit vouloir me pouſſer à bout, a répliqué qu'il devoit faire ce qui lui plaiſoit à lui-même. Lequel aimez-vous mieux, venir ou reſter ? Reſter, a-t-il dit ſans balancer. Hé bien ! reſtez, a repris mon mari en lui ſerrant la main : homme honnête & vrai, je ſuis très-content de ce mot là. Il n'y avoit pas moyen d'alterquer beaucoup là-deſſus devant le tiers qui nous écoutoit. J'ai gardé le ſilence, & n'ai pu cacher ſi bien mon chagrin que mon mari ne s'en ſoit apperçu. Quoi donc, a-t-il repris d'un air mécontent, dans un moment où St. Preux étoit loin de nous, aurois-je inutilement plaidé votre cauſe contre vous-même, & Madame de Wolmar ſe contenteroit-elle d'une vertu qui eût beſoin de choiſir ſes occaſions ? Pour moi, je ſuis plus difficile ; je veux devoir la fidélité de ma femme à ſon cœur & non pas au hazard, & il ne me ſuffit pas qu'elle garde ſa foi ; je ſuis offenſé qu'elle en doute.

Enſuite il nous a menés dans ſon ca-

binet, où j'ai failli tomber de mon haut en lui voyant sortir d'un tiroir, avec les copies de quelques relations de notre ami que je lui avois données, les originaux mêmes de toutes les lettres que je croyois avoir vu brûler autrefois par Babi dans la chambre de ma mere. Voilà, m'a-t-il dit en nous les montrant, les fondemens de ma sécurité ; s'ils me trompoient, ce seroit une folie de compter sur rien de ce que respectent les hommes. Je remets ma femme & mon honneur en dépôt à celle qui, fille & séduite, préféroit un acte de bienfaisance à un rendez-vous unique & sûr. Je confie Julie épouse & mere à celui qui maître de contenter ses desirs sçut respecter Julie amante & fille. Que celui de vous deux qui se méprise assez pour penser que j'ai tort le dise, & je me rétracte à l'instant. Cousine, crois-tu qu'il fût aisé d'oser répondre à ce langage ?

J'ai pourtant cherché un moment dans l'après-midi pour prendre en particulier mon mari, & sans entrer dans des raisonnemens qu'il ne m'étoit pas permis de pousser fort loin, je me suis bornée à lui

demander deux jours de délai. Ils m'ont été accordés sur le champ; je les emploie à t'envoyer cet exprès & à attendre ta réponse, pour savoir ce que je dois faire.

Je sais bien que je n'ai qu'à prier mon mari de ne point partir du tout, & celui qui ne me refusa jamais rien ne me refusera pas une si légere grace. Mais, ma chére, je vois qu'il prend plaisir à la confiance qu'il me témoigne, & je crains de perdre une partie de son estime, s'il croit que j'aye besoin de plus de réserve qu'il ne m'en permet. Je sais bien encore que je n'ai qu'à dire un mot à St. Preux, & qu'il n'hésitera pas à l'accompagner: mais mon mari prendra-t-il ainsi le change, & puis-je faire cette démarche sans conserver sur St. Preux un air d'autorité, qui sembleroit lui laisser à son tour quelque sorte de droits? Je crains, d'ailleurs, qu'il n'infere de cette précaution que je la sens nécessaire, & ce moyen, qui semble d'abord le plus facile, est peut-être au fond le plus dangereux. Enfin je n'ignore pas que nulle considération ne peut être mise en balance avec un danger

réel; mais ce danger existe-t-il en effet? Voilà précisément le doute que tu dois résoudre.

Plus je veux sonder l'état présent de mon ame, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille, je ne sens ni trouble ni crainte, & dans tout ce qui se passe en moi, ma sincérité vis-à-vis de mon mari ne me coûte aucun effort. Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudroit mieux être exempte; mais bien loin que ces souvenirs soient produits par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, & quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas même besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence, & que quand l'horreur du crime n'existeroit pas, les sentimens qu'elle a détruits auroient bien de la peine à renaître.

Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit

m'allarmer ? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice ? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée ? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation; & braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore ?

Pese toutes ces considérations, ma cousine, tu verras que quand elles seroient vaines par elles-mêmes, elles sont assez graves par leur objet pour mériter qu'on y songe. Tire-moi donc de l'incertitude où elles m'ont mise. Marque-moi comment je dois me comporter dans cette occasion délicate ; car mes erreurs passées ont altéré mon jugement, & me rendent timide à me déterminer sur toutes choses. Quoique tu penses de toi-même, ton ame est calme & tranquille, j'en suis sûre ; les objets s'y peignent tels qu'ils sont ; mais la mienne toujours émue comme une onde agitée les confond & les défigure. Je n'ose plus me fier à rien de ce que je vois ni de ce que je sens, & malgré de si longs repentirs, j'éprouve avec

avec douleur que le poids d'une ancienne faute est un fardeau qu'il faut porter toute sa vie.

LETTRE XIII.

RÉPONSE DE MDE. D'ORBE

A MDE. DE WOLMAR.

PAUVRE cousine ! Que de tourmens tu te donnes sans cesse avec tant de sujets de vivre en paix ! Tout ton mal vient de toi, ô Israël ! Si tu suivois tes propres regles ; que dans les choses de sentiment tu n'écoutasses que la voix intérieure, & que ton cœur fît taire ta raison, tu te livrerois sans scrupule à la sécurité qu'il t'inspire, & tu ne t'efforcerois point contre son témoignage, de craindre un péril qui ne peut venir que de lui.

Je t'entends, je t'entends bien, ma Julie ; plus sûre de toi que tu ne feins de l'être, tu veux t'humilier de tes fautes passées sous prétexte d'en prévenir de

nouvelles, & tes ſcrupules ſont bien moins des précautions pour l'avenir qu'une peine impoſée à la témérité qui t'a perdue autrefois. Tu compares les tems; y penſes-tu ? Compare auſſi les conditions, & ſouviens-toi que je te reprochois alors ta confiance, comme je te reproche aujourd'hui ta frayeur.

Tu t'abuſes, ma chére enfant; on ne ſe donne point ainſi le change à ſoi-même : ſi l'on peut s'étourdir ſur ſon état en n'y penſant point, on le voit tel qu'il eſt ſitôt qu'on veut s'en occuper, & l'on ne ſe déguiſe pas plus ſes vertus que ſes vices. Ta douceur, ta dévotion t'ont donné du penchant à l'humilité. Défie-toi de cette dangereuſe vertu qui ne fait qu'animer l'amour-propre en le concentrant, & crois que la noble franchiſe d'une ame droite eſt préférable à l'orgueil des humbles. S'il faut de la tempérance dans la ſageſſe, il en faut auſſi dans les précautions qu'elle inſpire, de peur que des ſoins ignominieux à la vertu n'aviliſſent l'ame, & n'y réaliſent un danger chimérique à force de nous en alarmer. Ne vois-tu pas qu'après s'être relevé d'une

chute il faut se tenir debout, & que s'incliner du côté opposé à celui où l'on est tombé, c'est le moyen de tomber encore ? Cousine, tu fus amante comme Héloïse, te voilà dévote comme elle ; plaise à Dieu que ce soit avec plus de succès ! En vérité, si je connoissois moins ta timidité naturelle, tes terreurs seroient capables de m'effrayer à mon tour, & si j'étois aussi scrupuleuse, à force de craindre pour toi, tu me ferois trembler pour moi-même.

Penses-y mieux ; mon aimable amie ; toi dont la morale est aussi facile & douce qu'elle est honnête & pure, ne mets-tu point une âpreté trop rude & qui sort de ton caractere dans tes maximes sur la séparation des sexes. Je conviens avec toi qu'ils ne doivent pas vivre ensemble ni d'une même maniere ; mais regarde si cette importante regle n'auroit pas besoin de plusieurs distinctions dans la pratique, s'il faut l'appliquer indifféremment & sans exception aux femmes & aux filles, à la société générale & aux entretiens particuliers, aux affaires & aux amusemens, & si la décence & l'honnêteté qui l'inspi-

rent ne la doivent pas quelquefois tempérer ? Tu veux qu'en un pays de bonnes mœurs où l'on cherche dans le mariage des convenances naturelles, il y ait des assemblées où les jeunes gens des deux sexes puissent se voir, se connoître & s'assortir, mais tu leur interdis avec grande raison toute entrevue particuliere. Ne seroit-ce pas tout le contraire pour les femmes & les meres de famille qui ne peuvent avoir aucun intérêt légitime à se montrer en public, que les soins domestiques retiennent dans l'intérieur de leur maison, & qui ne doivent s'y refuser à rien de convenable à la maîtresse du logis ? Je n'aimerois pas à te voir dans tes caves aller faire goûter les vins aux marchands, ni quitter tes enfans pour aller régler des comptes avec un banquier ; mais s'il survient un honnête homme qui vienne voir ton mari, ou traiter avec lui de quelque affaire, refuseras-tu de recevoir son hôte en son absence & de lui faire les honneurs de ta maison, de peur de te trouver tête-à-tête avec lui ? Remonte au principe & toutes les regles s'expliqueront. Pour-

quoi pensons-nous que les femmes doivent vivre retirées & séparées des hommes ? Ferons-nous cette injure à notre sexe de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ma chére, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui nous sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui nous prescrit des occupations différentes; c'est cette douce & timide modestie, qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette réserve attentive & piquante qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les desirs & le respect, sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la regle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage &

discrete réserve, sans caprice & sans refus, elles savent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Tu conviendras avec moi que ton précepte est trop général pour ne pas comporter des exceptions, & que n'étant point fondé sur un devoir rigoureux, la même bienséance qui l'établit, peut quelquefois en dispenser.

La circonspection que tu fondes sur tes fautes passées est injurieuse à ton état présent; je ne la pardonnerois jamais à ton cœur, & j'ai bien de la peine à la pardonner à ta raison. Comment le rempart qui défend ta personne n'a-t-il pu te garantir d'une crainte ignominieuse? Comment se peut-il que ma cousine, ma sœur, mon amie, ma Julie confonde les foiblesses d'une fille trop sensible avec les infidélités d'une femme coupable? Regarde tout autour de toi, tu n'y verras rien qui ne doive élever & soutenir ton ame. Ton mari qui en présume tant & dont tu as l'estime à justifier; tes enfans que tu veux former au bien & qui s'honoreront un jour de t'avoir eue pour

mere ; ton vénérable pere qui t'eſt ſi cher ; qui jouit de ton bonheur & s'illuſtre de ſa fille plus même que de ſes ayeux ; ton amie dont le ſort dépend du tien & à qui tu dois compte d'un retour auquel elle a contribué ; ſa fille à qui tu dois l'exemple des vertus que tu lui veux inſpirer ; ton ami, cent fois plus idolâtre des tiennes que de ta perſonne, & qui te reſpecte encore plus que tu ne le redoutes ; toi-même, enfin, qui trouves dans ta ſageſſe le prix des efforts qu'elle t'a coûtés, & qui ne voudras jamais perdre en un moment le fruit de tant de peines, combien de motifs capables d'animer ton courage te font honte de t'oſer défier de toi ! Mais pour répondre de ma Julie, qu'ai-je beſoin de conſidérer ce qu'elle eſt ? Il me ſuffit de ſavoir ce qu'elle fut durant les erreurs qu'elle déplore. Ah ! ſi jamais ton cœur eût été capable d'infidélité, je te permettrois de la craindre toujours : mais dans l'inſtant même où tu croyois l'enviſager dans l'éloignement, conçois l'horreur qu'elle t'eût fait préſente, par celle qu'elle t'inſpira dès qu'y penſer eût été la commettre.

Je me ſouviens de l'étonnement avec lequel nous apprenions autrefois qu'il y a des pays où la foibleſſe d'une jeune amante eſt un crime irrémiſſible, quoique l'adultere d'une femme y porte le doux nom de galanterie, & où l'on ſe dédommage ouvertement étant mariée de la courte gêne où l'on vivoit étant fille. Je ſais quelles maximes regnent là-deſſus dans le grand monde où la vertu n'eſt rien, où tout n'eſt que vaine apparence, où les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver, où la preuve même en eſt ridicule contre l'uſage qui les autoriſe. Mais toi, Julie, ô toi, qui brûlant d'une flamme pure & fidelle n'étois coupable qu'aux yeux des hommes, & n'avois rien à te reprocher entre le Ciel & toi; toi qui te faiſois reſpecter au milieu de tes fautes; toi qui livrée à d'impuiſſans regrets nous forçois d'adorer encore les vertus que tu n'avois plus; toi qui t'indignois de ſupporter ton propre mépris, quand tout ſembloit te rendre excuſable; oſes-tu redouter le crime après avoir payé ſi cher ta foibleſſe? Oſes-tu craindre de valoir moins aujour-

d'hui que dans les tems qui t'ont tant coûté de larmes? Non, ma chére, loin que tes anciens égaremens doivent t'alarmer ils doivent animer ton courage; un repentir si cuisant ne mene point au remords, & quiconque est si sensible à la honte ne sait point braver l'infamie.

Si jamais une ame foible eût des soutiens contre sa foiblesse, ce sont ceux qui s'offrent à toi; si jamais une ame forte a pu se soutenir elle-même, la tienne a-t-elle besoin d'appui? Dis-moi donc quels sont les raisonnables motifs de crainte? Toute ta vie n'a été qu'un combat continuel, où même après ta défaite, l'honneur, le devoir n'ont cessé de résister & ont fini par vaincre. Ah Julie! croirai-je qu'après tant de tourmens & de peines, douze ans de pleurs & six ans de gloire te laissent redouter une épreuve de huit jours? En deux mots, sois sincere avec toi-même; si le péril existe, sauve ta personne & rougis de ton cœur; s'il n'existe pas, c'est outrager ta raison, c'est flétrir ta vertu que de craindre un danger qui ne peut l'atteindre. Ignores-tu qu'il est des tentations déshonorantes

qui n'approcherent jamais d'une ame honnête, qu'il eſt même honteux de les vaincre, & que ſe précautionner contre elles eſt moins s'humilier que s'avilir ?

Je ne prétends pas te donner mes raiſons pour invincibles, mais te montrer ſeulement qu'il y en a qui combattent les tiennes, & cela ſuffit pour autoriſer mon avis. Ne t'en rapporte ni à toi qui ne ſais pas te rendre juſtice, ni à moi qui dans tes défauts n'ai jamais ſçu voir que ton cœur, & t'ai toujours adorée; mais à ton mari qui te voit telle que tu es, & te juge exactement ſelon ton mérite. Prompte, comme tous les gens ſenſibles, à mal juger de ceux qui ne le ſont pas, je me défiois de ſa pénétration dans les ſecrets des cœurs tendres; mais depuis l'arrivée de notre voyageur, je vois par ce qu'il m'écrit qu'il lit très-bien dans les vôtres, & que pas un des mouvemens qui s'y paſſent n'échappe à ſes obſervations. Je les trouve même ſi fines & ſi juſtes que j'ai rebrouſſé preſque à l'autre extrêmité de mon premier ſentiment, & je croirois volontiers que les hommes froids qui conſultent plus leurs yeux que

leur cœur jugent mieux des paſſions d'autrui, que les gens turbulens & vifs ou vains comme moi, qui commencent toujours par ſe mettre à la place des autres, & ne ſavent jamais voir que ce qu'ils ſentent. Quoi qu'il en ſoit, M. de Wolmar te connoit bien, il t'eſtime, il t'aime, & ſon ſort eſt lié au tien. Que lui manque-t-il pour que tu lui laiſſes l'entiere direction de ta conduite ſur laquelle tu crains de t'abuſer? Peut-être ſentant approcher la vieilleſſe, veut-il par des épreuves propres à le raſſurer prévenir les inquiétudes jalouſes qu'une jeune femme inſpire ordinairement à un vieux mari; peut-être le deſſein qu'il a demande-t-il que tu puiſſes vivre familierement avec ton ami, ſans alarmer ni ton époux ni toi-même; peut-être veut-il ſeulement te donner un témoignage de confiance & d'eſtime digne de celle qu'il a pour toi. Il ne faut jamais ſe refuſer à de pareils ſentimens comme ſi l'on n'en pouvoit ſoutenir le poids; & pour moi, je penſe en un mot que tu ne peux mieux ſatisfaire à la prudence & à la modeſtie qu'en te rapportant de tout à ſa tendreſſe & à ſes lumieres.

Veux-tu, ſans déſobliger M. de Wolmar te punir d'un orgueil que tu n'eus jamais, & prévenir un danger qui n'exiſte plus ? Reſtée ſeule avec le philoſophe, prends contre lui toutes les précautions ſuperflues qui t'auroient été jadis ſi néceſſaires; impoſe-toi la même réſerve que ſi avec ta vertu tu pouvois te défier encore de ton cœur & du ſien. Evite les converſations trop affectueuſes, les tendres ſouvenirs du paſſé; interromps ou préviens les trop longs tête-à-tête; entoure-toi ſans ceſſe de tes enfans; reſte peu ſeule avec lui dans la chambre, dans l'Eliſée, dans le boſquet malgré la profanation. Sur-tout prends ces meſures d'une maniere ſi naturelle qu'elles ſemblent un effet du hazard, & qu'il ne puiſſe imaginer un moment que tu le redoutes. Tu aimes les promenades en bateau; tu t'en prives pour ton mari qui craint l'eau, pour tes enfans que tu n'y veux pas expoſer. Prends le tems de cette abſence pour te donner cet amuſement, en laiſſant tes enfans ſous la garde de la Fanchon. C'eſt le moyen de te livrer ſans riſque aux doux épanchemens de l'ami-

tié, & de jouir paiſiblement d'un long tête-à-tête ſous la protection des Bateliers, qui voyent ſans entendre, & dont on ne peut s'éloigner avant de penſer à ce qu'on fait.

Il me vient encore une idée qui feroit rire beaucoup de gens, mais qui te plaira, j'en ſuis ſûre ; c'eſt de faire en l'abſence de ton mari un journal fidele pour lui être montré à ſon retour, & de ſonger au journal dans tous les entretiens qui doivent y entrer. A la vérité, je ne crois pas qu'un pareil expédient fût utile à beaucoup de femmes ; mais une ame franche & incapable de mauvaiſe foi a contre le vice bien des reſſources qui manqueront toujours aux autres. Rien n'eſt mépriſable de ce qui tend à garder la pureté, & ce ſont les petites précautions qui conſervent les grandes vertus.

Au reſte, puiſque ton mari doit me voir en paſſant, il me dira, j'eſpere, les véritables raiſons de ſon voyage, &, ſi je ne les trouve pas ſolides, ou je le détournerai de l'achever, ou quoi qu'il arrive, je ferai ce qu'il n'aura pas voulu faire : c'eſt ſur quoi tu peux compter.

En attendant en voilà je penſe plus qu'il n'en faut pour te raſſurer contre une épreuve de huit jours. Va, ma Julie, je te connois trop bien pour ne pas répondre de toi autant & plus que de moi-même. Tu feras toujours ce que tu dois & que tu veux être. Quand tu te livrerois à la ſeule honnêteté de ton ame, tu ne riſquerois rien encore; car je n'ai point de foi aux défaites imprévues : on a beau couvrir du vain nom de foibleſſes des fautes toujours volontaires; jamais femme ne ſuccombe qu'elle n'ait voulu ſuccomber, & ſi je penſois qu'un pareil ſort pût t'attendre, crois-moi, crois en ma tendre amitié, crois-en tous les ſentimens qui peuvent naître dans le cœur de ta pauvre Claire, j'aurois un intérêt trop ſenſible à t'en garantir pour t'abandonner à toi ſeule.

Ce que M. de Wolmar t'a déclaré des connoiſſances qu'il avoit avant ton mariage me ſurprend peu : tu ſais que je m'en ſuis toujours doutée; & je te dirai de plus que mes ſoupçons ne ſe ſont pas bornés aux indiſcrétions de Babi. Je n'ai jamais pu croire qu'un homme droit &

vrai comme ton pere, & qui avoit tout au moins des soupçons lui-même, pût se résoudre à tromper son gendre & son ami. Que s'il t'engageoit si fortement au secret, c'est que la maniere de le révéler devenoit fort différente de sa part ou de la tienne, & qu'il vouloit sans doute y donner un tour moins propre à rebuter M. de Wolmar, que celui qu'il savoit bien que tu ne manquerois pas d'y donner toi-même. Mais il faut te renvoyer ton exprès, nous causerons de tout cela plus à loisir dans un mois d'ici.

Adieu, petite cousine, c'est assez prêcher la prêcheuse; reprends ton ancien métier, & pour cause. Je me sens toute inquiete de n'être pas encore avec toi. Je brouille toutes mes affaires en me hâtant de les finir, & ne sais gueres ce que je fais. Ah Chaillot! .... Chaillot! si j'étois moins folle ... mais j'espere de l'être toujours.

P. S. A propos; j'oubliois de faire compliment à ton Altesse. Dis-moi, je t'en prie, Monseigneur ton mari est-il Atteman, Knès, ou Boyard? pour moi je croirai jurer s'il faut

t'appeller Madame la Boyarde (1). O pauvre enfant! Toi qui as tant gémi d'être née Demoiselle, te voilà bien chanceuse d'être la femme d'un Prince! Entre nous, cependant, pour une Dame de si grande qualité, je te trouve des frayeurs un peu roturieres. Ne sais-tu pas que les petits scrupules ne conviennent qu'aux petites gens, & qu'on rit d'un enfant de bonne maison qui prétend être fils de son pere?

LETTRE XIV.

DE M. DE WOLMAR

A MDE. D'ORBE.

JE pars pour Etange, petite cousine; je m'étois proposé de vous voir en allant; mais un retard dont vous êtes cause me force à plus de diligence, & j'aime

(1) Mde. d'Orbe ignoroit apparemment que les deux premiers noms sont en effet des titres distingués, mais qu'un Boyard n'est qu'un simple gentilhomme.

me mieux coucher à Lausanne en revenant, pour y passer quelques heures de plus avec vous. Aussi bien j'ai à vous consulter sur plusieurs choses dont il est bon de vous parler d'avance, afin que vous ayez le tems d'y réfléchir avant de m'en dire votre avis.

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avois conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfans. Je n'ignore pas que ces soins importans sont le principal devoir d'un pere; mais quand il sera tems de les prendre je serai trop âgé pour les remplir, & tranquille & contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue (1) Julie ne me verroit point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurois peine

(1) Cette raison n'est pas connue encore du Lecteur; mais il est prié de ne pas s'impatienter.

à m'acquitter à ſon gré. Comme par mille autres raiſons votre ſexe n'eſt pas propre à ces mêmes ſoins, leur mere s'occupera toute entiere à bien élever ſon Henriette ; je vous deſtine pour votre part le gouvernement du ménage ſur le plan que vous trouverez établi & que vous avez approuvé ; la mienne ſera de voir trois honnêtes gens concourir au bonheur de la maiſon, & de goûter dans ma vieilleſſe un repos qui ſera leur ouvrage.

J'ai toujours vu que ma femme auroit une extrême répugnance à confier ſes enfans à des mains mercenaires, & je n'ai pu blâmer ſes ſcrupules. Le reſpectable état de précepteur exige tant de talens qu'on ne ſauroit payer, tant de vertus qui ne ſont point à prix, qu'il eſt inutile d'en chercher un avec de l'argent. Il n'y a qu'un homme de génie en qui l'on puiſſe eſpérer de trouver les lumieres d'un maître ; il n'y a qu'un ami très-tendre à qui ſon cœur puiſſe inſpirer le zele d'un pere ; & le génie n'eſt gueres à vendre, encore moins l'attachement.

Votre ami m'a paru réunir en lui tou-

tes les qualités convenables, & si j'ai bien connu son ame, je n'imagine pas pour lui de plus grande félicité que de faire dans ces enfans chéris celle de leur mere. Le seul obstacle que je puisse prévoir est dans son affection pour Milord Edouard, qui lui permettra difficilement de se détacher d'un ami si cher & auquel il a de si grandes obligations; à moins qu'Edouard ne l'exige lui-même. Nous attendons bientôt cet homme extraordinaire, & comme vous avez beaucoup d'empire sur son esprit, s'il ne dément pas l'idée que vous m'en avez donnée, je pourrois bien vous charger de cette négociation près de lui.

Vous avez à présent, petite cousine, la clef de toute ma conduite qui ne peut que paroître fort bizarre sans cette explication, & qui, j'espere, aura désormais l'approbation de Julie & la vôtre. L'avantage d'avoir une femme comme la mienne m'a fait tenter des moyens qui seroient impraticables avec une autre. Si je la laisse en toute confiance avec son ancien amant sous la seule garde de sa vertu, je serois insensé d'établir dans

ma maison cet amant, avant de m'assurer qu'il eût pour jamais cessé de l'être, & comment pouvoir m'en assurer, si j'avois une épouse sur laquelle je comptasse moins?

Je vous ai vu quelquefois sourire à mes observations sur l'amour; mais pour le coup je tiens de quoi vous humilier. J'ai fait une découverte que ni vous ni femme au monde avec toute la subtilité qu'on prête à votre sexe n'eussiez jamais faite, dont pourtant vous sentirez peut-être l'évidence au premier instant, & que vous tiendrez au moins pour démontrée quand j'aurai pu vous expliquer sur quoi je la fonde. De vous dire que mes jeunes gens sont plus amoureux que jamais, ce n'est pas, sans doute, une merveille à vous apprendre. De vous assurer au contraire qu'ils sont parfaitement guéris; vous savez ce que peuvent la raison, la vertu, ce n'est pas là, non plus, leur plus grand miracle: mais que ces deux opposés soient vrais en même tems; qu'ils brûlent plus ardemment que jamais l'un pour l'autre, & qu'il ne regne plus entre eux qu'un honnête attachement; qu'ils

ſoient toujours amans & ne ſoient plus qu'amis ; c'eſt, je penſe, à quoi vous vous attendez moins, ce que vous aurez plus de peine à comprendre, & ce qui eſt pourtant ſelon l'exacte vérité.

Telle eſt l'énigme que forment les contradictions fréquentes que vous avez dû remarquer en eux, ſoit dans leurs diſcours ſoit dans leurs lettres. Ce que vous avez écrit à Julie au ſujet du portrait a ſervi plus que tout le reſte à m'en éclaircir le myſtere, & je vois qu'ils ſont toujours de bonne foi, même en ſe démentant ſans ceſſe. Quand je dis eux, c'eſt ſur-tout le jeune homme que j'entends ; car pour votre amie, on n'en peut parler que par conjecture : un voile de ſageſſe & d'honnêteté fait tant de replis autour de ſon cœur, qu'il n'eſt plus poſſible à l'œil humain d'y pénétrer, pas même au ſien propre. La ſeule choſe qui me fait ſoupçonner qu'il lui reſte quelque défiance à vaincre, eſt qu'elle ne ceſſe de chercher en elle-même ce qu'elle feroit ſi elle étoit tout-à-fait guérie, & le fait avec tant d'exactitude, que ſi elle étoit réellement guérie, elle ne le feroit pas ſi bien.

Pour votre ami, qui bien que vertueux s'effraye moins des ſentimens qui lui reſtent, je lui vois encore tous ceux qu'il eut dans ſa premiere jeuneſſe ; mais je les vois ſans avoir droit de m'en offenſer. Ce n'eſt pas de Julie de Wolmar qu'il eſt amoureux, c'eſt de Julie d'Etange ; il ne me hait point comme le poſſeſſeur de la perſonne qu'il aime, mais comme le raviſſeur de celle qu'il a aimée. La femme d'un autre n'eſt point ſa maîtreſſe, la mere de deux enfans n'eſt plus ſon ancienne écoliere. Il eſt vrai qu'elle lui reſſemble beaucoup & qu'elle lui en rappelle ſouvent le ſouvenir. Il l'aime dans le tems paſſé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'aura plus d'amour.

Ceci n'eſt pas une vaine ſubtilité, petite couſine, c'eſt une obſervation très-ſolide qui, étendue à d'autres amours, auroit peut-être une application bien plus générale qu'il ne paroit. Je penſe même qu'elle ne feroit pas difficile à expliquer en cette occaſion par vos propres idées. Le tems où vous ſéparâtes ces deux amans fut celui où leur paſſion étoit à ſon plus

haut point de véhémence. Peut-être s'ils fussent restés plus long-tems ensemble se seroient-ils peu à peu refroidis; mais leur imagination vivement émue les a sans cesse offerts l'un à l'autre tels qu'ils étoient à l'instant de leur séparation. Le jeune homme ne voyant point dans sa maîtresse les changemens qu'y faisoit le progrès du tems l'aimoit telle qu'il l'avoit vue, & non plus telle qu'elle étoit (2). Pour le rendre heureux il n'étoit pas question seulement de la lui donner, mais de la lui rendre au même âge & dans les mêmes circonstances où elle s'étoit trouvée au tems de leurs premieres amours; la moindre altération à tout cela étoit autant d'ôté du bonheur qu'il s'étoit promis.

(2) Vous êtes bien folles, vous autres femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole & aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continuel, & vous voulez inspirer des feux constans? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur; soyez toujours la même & l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse & vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer; ce n'est pas chercher des cœurs constans, c'est en chercher d'aussi changeans que vous.

Elle eſt devenue plus belle, mais elle a changé; ce qu'elle a gagné tourne en ce ſens à ſon préjudice; car c'eſt de l'ancienne & non pas d'une autre qu'il eſt amoureux.

L'erreur qui l'abuſe & le trouble eſt de confondre les tems & de ſe reprocher ſouvent comme un ſentiment actuel, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſouvenir trop tendre; mais je ne ſais s'il ne vaut pas mieux achever de le guérir que le déſabuſer. On tirera peut-être meilleur parti pour cela de ſon erreur, que de ſes lumieres. Lui découvrir le véritable état de ſon cœur feroit lui apprendre la mort de ce qu'il aime; ce feroit lui donner une affliction dangereuſe en ce que l'état de triſteſſe eſt toujours favorable à l'amour.

Délivré des ſcrupules qui le gênent, il nourriroit peut-être avec plus de complaiſance des ſouvenirs qui doivent s'éteindre; il en parleroit avec moins de réſerve, & les traits de ſa Julie ne ſont pas tellement effacés en Madame de Wolmar qu'à force de les y chercher il ne les y pût retrouver encore. J'ai penſé

qu'au lieu de lui ôter l'opinion des progrès qu'il croit avoir faits & qui sert d'encouragement pour achever, il faloit lui faire perdre la mémoire des tems qu'il doit oublier, en substituant adroitement d'autres idées à celles qui lui sont si chéres. Vous qui contribuâtes à les faire naître pouvez plus contribuer que personne à les effacer; mais c'est seulement quand vous serez tout-à-fait avec nous que je veux vous dire à l'oreille ce qu'il faut faire pour cela; charge qui, si je ne me trompe, ne vous sera pas fort onéreuse. En attendant, je cherche à le familiariser avec les objets qui l'effarouchent, en les lui présentant de maniere qu'ils ne soient plus dangereux pour lui. Il est ardent, mais foible & facile à subjuguer. Je profite de cet avantage en donnant le change à son imagination. A la place de sa maîtresse je le force de voir toujours l'épouse d'un honnête homme & la mere de mes enfans: j'efface un tableau par un autre, & couvre le passé du présent. On mene un coursier ombrageux à l'objet qui l'effraye, afin qu'il n'en soit plus effrayé. C'est ainsi qu'il en

faut user avec ces jeunes gens dont l'imagination brûle encore quand leur cœur est déjà refroidi, & leur offre dans l'éloignement des monstres qui disparoissent à leur approche.

Je crois bien connoître les forces de l'un & de l'autre, je ne les expose qu'à des épreuves qu'ils peuvent soutenir; car la sagesse ne consiste pas à prendre indifféremment toutes sortes de précautions, mais à choisir celles qui sont utiles & à négliger les superflues. Les huit jours pendant lesquels je les vais laisser ensemble suffiront peut-être pour leur apprendre à démêler leurs vrais sentimens & connoître ce qu'ils sont réellement l'un à l'autre. Plus ils se verront seul-à-seul, plus ils comprendront aisément leur erreur en comparant ce qu'ils sentiront avec ce qu'ils auroient autrefois senti dans une situation pareille. Ajoutez qu'il leur importe de s'accoutumer sans risque à la familiarité dans laquelle ils vivront nécessairement si mes vues sont remplies. Je vois par la conduite de Julie qu'elle a reçu de vous des conseils qu'elle ne pouvoit refuser de suivre sans se faire tort.

Quel plaisir je prendrois là lui donner cette preuve que je sens tout ce qu'elle vaut, si c'étoit une femme auprès de laquelle un mari pût se faire un mérite de sa confiance ! Mais quand elle n'auroit rien gagné sur son cœur, sa vertu resteroit la même ; elle lui coûteroit davantage, & ne triompheroit pas moins. Au lieu que s'il lui reste aujourd'hui quelque peine intérieure à souffrir, ce ne peut être que dans l'attendrissement d'une conversation de réminiscence qu'elle ne saura que trop pressentir, & qu'elle évitera toujours. Ainsi vous voyez qu'il ne faut point juger ici de ma conduite par les regles ordinaires, mais par les vues qui me l'inspirent, & par le caractere unique de celle envers qui je la tiens.

Adieu, petite cousine, jusqu'à mon retour. Quoique je n'aye pas donné toutes ces explications à Julie, je n'exige pas que vous lui en fassiez un mystere. J'ai pour maxime de ne point interposer de secrets entre les amis : ainsi je remets ceux-ci à votre discrétion; faites-en l'usage que la prudence & l'amitié

vous inſpireront : je ſais que vous ne ferez rien que pour le mieux & le plus honnête.



LETTRE XV.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

M. DE Wolmar partit hier pour Etange, & j'ai peine à concevoir l'état de triſteſſe où m'a laiſſé ſon départ. Je crois que l'éloignement de ſa femme m'affligeroit moins que le ſien. Je me ſens plus contraint qu'en ſa préſence même; un morne ſilence regne au fond de mon cœur; un effroi ſecret en étouffe le murmure, &, moins troublé de deſirs que de craintes, j'éprouve les terreurs du crime ſans en avoir les tentations.

Savez-vous, Milord, où mon ame ſe raſſure & perd ces indignes frayeurs? Auprès de Madame de Wolmar. Sitôt que j'approche d'elle ſa vue appaiſe mon trouble, ſes regards épurent mon cœur.

Tel est l'ascendant du sien qu'il semble toujours inspirer aux autres le sentiment de son innocence, & le repos qui en est l'effet. Malheureusement pour moi sa regle de vie ne la livre pas toute la journée à la société de ses amis, & dans les momens que je suis forcé de passer sans la voir, je souffrirois moins d'être plus loin d'elle.

Ce qui contribue encore à nourrir la mélancolie dont je me sens accablé; c'est un mot qu'elle me dit hier après le départ de son mari. Quoique jusqu'à cet instant elle eût fait assez bonne contenance, elle le suivit long-tems des yeux avec un air attendri que j'attribuai d'abord au seul éloignement de cet heureux époux ; mais je conçus à son discours que cet attendrissement avoit encore une autre cause qui ne m'étoit pas connue. Vous voyez comme nous vivons, me dit-elle, & vous savez s'il m'est cher. Ne croyez pas pourtant que le sentiment qui m'unit à lui, aussi tendre & plus puissant que l'amour, en ait aussi les foiblesses. S'il nous en coûte quand la douce habitude de vivre ensemble est interrom-

pue, l'espoir assuré de la reprendre bientôt nous console. Un état aussi permanent laisse peu de vicissitudes à craindre, & dans une absence de quelques jours, nous sentons moins la peine d'un si court intervalle que le plaisir d'en envisager la fin. L'affliction que vous lisez dans mes yeux vient d'un sujet plus grave, & quoiqu'elle soit relative à M. de Wolmar, ce n'est point son éloignement qui la cause.

Mon cher ami, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, il n'y a point de vrai bonheur sur la terre. J'ai pour mari le plus honnête & le plus doux des hommes; un penchant mutuel se joint au devoir qui nous lie; il n'a point d'autres desirs que les miens; j'ai des enfans qui ne donnent & promettent que des plaisirs à leur mere; il n'y eut jamais d'amie plus tendre, plus vertueuse, plus aimable que celle dont mon cœur est idolâtre, & je vais passer mes jours avec elle: vous-même contribuez à me les rendre chers en justifiant si bien mon estime & mes sentimens pour vous. Un long & fâcheux procès prêt à finir va ramener dans nos bras le meil-

leur des peres : tout nous prospere ; l'ordre & la paix regnent dans notre maison ; nos domestiques sont zélés & fideles ; nos voisins nous marquent toute sorte d'attachement, nous jouissons de la bienveillance publique. Favorisée en toutes choses du Ciel, de la fortune & des hommes, je vois tout concourir à mon bonheur. Un grand secret, un seul chagrin l'empoisonne, & je ne suis pas heureuse. Elle dit ces derniers mots avec un soupir qui me perça l'ame, & auquel je vis trop que je n'avois aucune part. Elle n'est pas heureuse, me dis-je en soupirant à mon tour, & ce n'est plus moi qui l'empêche de l'être !

Cette funeste idée bouleversa dans un instant toutes les miennes & troubla le repos dont je commençois à jouir. Impatient du doute insupportable où ce discours m'avoit jetté, je la pressai tellement d'achever de m'ouvrir son cœur, qu'enfin elle versa dans le mien ce fatal secret & me permit de vous le révéler. Mais voici l'heure de la promenade. Mde. de Wolmar sort actuellement du gynécée pour aller se promener avec ses enfans,

elle vient de me le faire dire. J'y cours; Milord, je vous quitte pour cette fois, & remets à reprendre dans une autre lettre le ſujet interrompu dans celle-ci.



LETTRE XVI.

DE MDE. DE WOLMAR A SON MARI.

JE vous attends mardi comme vous me le marquez, & vous trouverez tout arrangé ſelon vos intentions. Voyez en revenant Mde. d'Orbe; elle vous dira ce qui s'eſt paſſé durant votre abſence; j'aime mieux que vous l'appreniez d'elle que de moi.

Wolmar, il eſt vrai, je crois mériter votre eſtime; mais votre conduite n'en eſt pas plus convenable, & vous jouiſſez durement de la vertu de votre femme.



LETTRE

LETTRE XVII.

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

JE veux, Milord, vous rendre compte d'un danger que nous courûmes ces jours passés, & dont heureusement nous avons été quittes pour la peur & un peu de fatigue. Ceci vaut bien une lettre à part; en la lisant vous sentirez ce qui m'engage à vous l'écrire.

Vous savez que la maison de Mde. de Wolmar n'est pas loin du lac, & qu'elle aime les promenades sur l'eau. Il y a trois jours que le désœuvrement où l'absence de son mari nous laisse & la beauté de la soirée nous firent projetter une de ces promenades pour le lendemain. Au lever du soleil nous nous rendîmes au rivage; nous prîmes un bateau avec des filets pour pêcher, trois rameurs, un domestique, & nous nous embarquâmes avec quelques provisions pour le dîner. J'avois

pris un fusil pour tirer des besolets (1); mais elle me fit honte de tuer des oiseaux à pure perte & pour le seul plaisir de faire du mal. Je m'amusois donc à rappeller de tems en tems des gros sifflets, des tiou-tiou, des crenets, des sifflassons (2), & je ne tirai qu'un seul coup de fort loin sur une grêbe que je manquai.

Nous passâmes une heure ou deux à pêcher à cinq cens pas du rivage. La pêche fut bonne; mais, à l'exception d'une truite qui avoit reçu un coup d'aviron, Julie fit tout rejetter à l'eau. Ce sont, dit-elle, des animaux qui souffrent, délivrons-les; jouissons du plaisir qu'ils auront d'être échappés au péril. Cette opération se fit lentement, à contre-cœur, non sans quelques représentations, & je vis aisément que nos gens auroient mieux goûté le poisson qu'ils avoient pris que la morale qui lui sauvoit la vie.

Nous avançâmes ensuite en pleine eau; puis par une vivacité de jeune homme

(1) Oiseau de passage sur le lac de Geneve. Le besolet n'est pas bon à manger.

(2) Diverses sortes d'oiseaux du lac de Geneve, tous très-bons à manger.

dont il feroit tems de guérir, m'étant mis à *nager* (3), je dirigeai tellement au milieu du lac que nous nous trouvâmes bientôt à plus d'une lieue du rivage (4). Là j'expliquois à Julie toutes les parties du fuperbe horizon qui nous entouroit. Je lui montrois de loin les embouchures du Rhône dont l'impétueux cours s'arrête tout-à-coup au bout d'un quart de lieue, & femble craindre de fouiller de fes eaux bourbeufes le cryftal azuré du lac. Je lui faifois obferver les redans des montagnes, dont les angles correfpondans & paralleles forment dans l'efpace qui les fépare un lit digne du fleuve qui le remplit. En l'écartant de nos côtes j'aimois à lui faire admirer les riches & charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, l'innombrable foule du peuple, les coteaux verdoyans & parés de toutes parts forment un tableau raviffant; où la terre par-tout cultivée & par-tout féconde offre au laboureur, au pâtre, au vigne-

(3) Terme des Bateliers du lac de Geneve. C'eft tenir la rame qui gouverne les autres.

(4) Comment cela? Il s'en faut bien que vis-à-vis de Clarens le lac ait deux lieues de large.

ron le fruit aſſuré de leurs peines, que ne dévore point l'avide publicain. Puis lui montrant le Chablais ſur la côte oppoſée, pays non moins favoriſé de la nature, & qui n'offre pourtant qu'un ſpectacle de miſere, je lui faiſois ſenſiblement diſtinguer les différens effets des deux gouvernemens, pour la richeſſe, le nombre & le bonheur des hommes. C'eſt ainſi, lui diſois-je, que la terre ouvre ſon ſein fertile & prodigue ſes tréſors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle ſemble ſourire & s'animer au doux ſpectacle de la liberté; elle aime à nourrir des hommes. Au contraire les triſtes mazures, la bruyere & les ronces qui couvrent une terre à demi-déſerte annoncent de loin qu'un maître abſent y domine, & qu'elle donne à regret à des eſclaves quelques maigres productions dont ils ne profitent pas.

Tandis que nous nous amuſions agréablement à parcourir ainſi des yeux les côtes voiſines, un ſéchard qui nous pouſſoit de biais vers la rive oppoſée, s'éleva, fraîchit conſidérablement, & quand nous ſongeâmes à revirer, la réſiſtance

se trouva si forte qu'il ne fut plus possible à notre frêle bateau de la vaincre. Bientôt les ondes devinrent terribles ; il falut regagner la rive de Savoye & tâcher d'y prendre terre au village de Meillerie qui étoit vis-à-vis de nous & qui est presque le seul lieu de cette côte où la grève offre un abord commode. Mais le vent ayant changé se renforçoit, rendoit inutiles les efforts de nos bateliers, & nous faisoit dériver plus bas le long d'une file de rochers escarpés où l'on ne trouve plus d'asyle.

Nous nous mîmes tous aux rames, & presque au même instant j'eus la douleur de voir Julie saisie du mal de cœur, foible & défaillante au bord du bateau. Heureusement elle étoit faite à l'eau & cet état ne dura pas. Cependant nos efforts croissoient avec le danger ; le soleil, la fatigue & la sueur nous mirent tous hors d'haleine & dans un épuisement excessif. C'est alors que retrouvant tout son courage Julie animoit le nôtre par ses caresses compatissantes ; elle nous essuyoit indistinctement à tous le visage, & mêlant dans un vase du vin avec de l'eau de

peur d'ivresse, elle en offroit alternativement aux plus épuisés. Non, jamais votre adorable amie ne brilla d'un si vif éclat que dans ce moment où la chaleur & l'agitation avoient animé son teint d'un plus grand feu, & ce qui ajoutoit le plus à ses charmes étoit qu'on voyoit si bien à son air attendri que tous ses soins venoient moins de frayeur pour elle que de compassion pour nous. Un instant seulement deux planches s'étant entre-ouvertes dans un choc qui nous inonda tous, elle crut le bateau brisé, & dans une exclamation de cette tendre mere j'entendis distinctement ces mots : O mes enfans! faut-il ne vous voir plus? Pour moi dont l'imagination va toujours plus loin que le mal, quoique je connusse au vrai l'état du péril, je croyois voir de moment en moment le bateau englouti, cette beauté si touchante se débattre au milieu des flots, & la pâleur de la mort ternir les roses de son visage.

Enfin à force de travail nous remontâmes à Meillerie, & après avoir lutté plus d'une heure à dix pas du rivage, nous parvînmes à prendre terre. En abor-

dant, toutes les fatigues furent oubliées. Julie prit ſur ſoi la reconnoiſſance de tous les ſoins que chacun s'étoit donnés, & comme au fort du danger elle n'avoit ſongé qu'à nous, à terre il lui ſembloit qu'on n'avoit ſauvé qu'elle.

Nous dinâmes avec l'appétit qu'on gagne dans un violent travail. La truite fut apprêtée : Julie qui l'aime extrêmement en mangea peu, & je compris que pour ôter aux bateliers le regret de leur ſacrifice, elle ne ſe ſoucioit pas que j'en mangeaſſe beaucoup moi-même. Milord, vous l'avez dit mille fois ; dans les petites choſes comme dans les grandes cette ame aimante ſe peint toujours.

Après le dîner, l'eau continuant d'être forte & le bateau ayant beſoin d'être raccommodé, je propoſai un tour de promenade. Julie m'oppoſa le vent, le ſoleil, & ſongeoit à ma laſſitude. J'avois mes vues, ainſi je répondis à tout. Je ſuis, lui dis-je, accoutumé dès l'enfance aux exercices pénibles : loin de nuire à ma ſanté ils l'affermiſſent, & mon dernier voyage m'a rendu bien plus robuſte encore. A l'égard du ſoleil & du vent,

vous avez votre chapeau de paille, nous gagnerons des abris & des bois; il n'eſt queſtion que de monter entre quelques rochers, & vous qui n'aimez pas la plaine en ſupporterez volontiers la fatigue. Elle fit ce que je voulois, & nous partîmes pendant le dîner de nos gens.

Vous ſavez qu'après mon exil du Valais, je revins il y a dix ans à Meillerie attendre la permiſſion de mon retour. C'eſt là que je paſſai des jours ſi triſtes & ſi délicieux, uniquement occupé d'elle, & c'eſt de-là que je lui écrivis une lettre dont elle fut ſi touchée. J'avois toujours deſiré de revoir la retraite iſolée qui me ſervit d'aſyle au milieu des glaces, & où mon cœur ſe plaiſoit à converſer en lui-même avec ce qu'il eut de plus cher au monde. L'occaſion de viſiter ce lieu ſi chéri, dans une ſaiſon plus agréable & avec celle dont l'image l'habitoit jadis avec moi, fut le motif ſecret de ma promenade. Je me faiſois un plaiſir de lui montrer d'anciens monumens d'une paſſion ſi conſtante & ſi malheureuſe.

Nous y parvînmes après une heure de marche par des ſentiers tortueux & frais,

qui montant insensiblement entre les arbres & les rochers, n'avoient rien de plus incommode que la longueur du chemin. En approchant & reconnoissant mes anciens renseignemens, je fus prêt à me trouver mal; mais je me surmontai, je cachai mon trouble, & nous arrivâmes. Ce lieu solitaire formoit un réduit sauvage & désert; mais plein de ces sortes de beautés qui ne plaisent qu'aux ames sensibles & paroissent horribles aux autres. Un torrent formé par la fonte des neiges rouloit à vingt pas de nous une eau bourbeuse, & charioit avec bruit du limon, du sable & des pierres. Derriere nous une chaîne de roches inaccessibles séparoit l'esplanade où nous étions de cette partie des Alpes qu'on nomme les glacieres, parce que d'énormes sommets de glace qui s'accroissent incessamment les couvrent depuis le commencement du monde (5). Des forêts de noirs sapins nous ombrageoient tristement à droite.

(5) Ces montagnes sont si hautes qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on apperçoit de fort loin.

Un grand bois de chênes étoit à gauche au-delà du torrent, & au-dessous de nous cette immense plaine d'eau que le lac forme au sein des Alpes nous séparoit des riches côtes du pays de Vaud, dont la cime du majestueux Jura couronnoit le tableau.

Au milieu de ces grands & superbes objets, le petit terrein où nous étions étaloit les charmes d'un séjour riant & champêtre ; quelques ruisseaux filtroient à travers les rochers, & rouloient sur la verdure en filets de crystal. Quelques arbres fruitiers sauvages penchoient leurs têtes sur les nôtres ; la terre humide & fraîche étoit couverte d'herbe & de fleurs. En comparant un si doux séjour aux objets qui l'environnoient, il sembloit que ce lieu désert dût être l'asyle de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature.

Quand nous eûmes atteint ce réduit & que je l'eus quelque tems contemplé : Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, & ne sentez-vous point quelque émotion secrete à l'aspect d'un lieu

ſi plein de vous ? Alors ſans attendre ſa réponſe, je la conduiſis vers le rocher & lui montrai ſon chiffre gravé dans mille endroits, & pluſieurs vers de Petrarque & du Taſſe relatifs à la ſituation où j'étois en les traçant. En les revoyant moi-même après ſi long-tems, j'éprouvai combien la préſence des objets peut ranimer puiſſamment les ſentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur ! Voici les lieux où ſoupira jadis pour toi le plus fidele amant du monde. Voici le ſéjour où ta chére image faiſoit ſon bonheur, & préparoit celui qu'il reçut enfin de toi-même. On n'y voyoit alors ni ces fruits ni ces ombrages ; la verdure & les fleurs ne tapiſſoient point ces compartimens ; le cours de ces ruiſſeaux n'en formoit point les diviſions ; ces oiſeaux n'y faiſoient point entendre leurs ramages ; le vorace épervier, le corbeau funebre & l'aigle terrible des Alpes faiſoient ſeuls retentir de leurs cris ces cavernes ; d'immenſes glaces pendoient à tous ces rochers ; des feſtons de neige étoient le ſeul

ornement de ces arbres ; tout respiroit ici les rigueurs de l'hiver & l'horreur des frimats ; les feux seuls de mon cœur me rendoient ce lieu supportable, & les jours entiers s'y passoient à penser à toi. Voilà la pierre où je m'asseyois pour contempler au loin ton heureux séjour ; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur ; ces cailloux tranchans me servoient de burin pour graver ton chiffre ; ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportoit un tourbillon ; là je vins relire & baiser mille fois la derniere que tu m'écrivis ; voilà le bord où d'un œil avide & sombre je mesurois la profondeur de ces abymes ; enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante & jurer de ne te pas survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étois né ! Faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, & regretter le tems que j'y passois à gémir de ton absence ? ...... J'allois continuer, mais Julie, qui me voyant approcher du bord s'étoit effrayée & m'avoit saisi la main, la serra sans mot dire, en me regardant avec tendresse &

retenant avec peine un ſoupir; puis tout-à-coup détournant la vue & me tirant par le bras : allons nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'eſt pas bon pour moi. Je partis avec elle en gémiſſant, mais ſans lui répondre, & je quittai pour jamais ce triſte réduit comme j'aurois quitté Julie elle-même.

Revenus lentement au port après quelques détours, nous nous ſéparâmes. Elle voulut reſter ſeule, & je continuai de me promener ſans trop ſavoir où j'allois; à mon retour le bateau n'étant pas encore prêt ni l'eau tranquille, nous ſoupâmes triſtement, les yeux baiſſés, l'air rêveur, mangeant peu & parlant encore moins. Après le ſouper, nous fûmes nous aſſeoir ſur la grève en attendant le moment du départ. Inſenſiblement la lune ſe leva, l'eau devint plus calme, & Julie me propoſa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau, & en m'aſſeyant à côté d'elle je ne ſongeai plus à quitter ſa main. Nous gardions un profond ſilence. Le bruit égal & meſuré des rames m'excitoit à rêver. Le chant

assez gai des bécassines (6) me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer m'attristoit. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étois accablé. Un Ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brilloit autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeller une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premieres amours. Tous les sentimens délicieux qui remplissoient alors mon ame s'y retracerent pour l'affliger; tous les événemens de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

---

(6) La Bécassine du lac de Geneve n'est point l'oiseau qu'on appelle en France du même nom. Le chant plus vif & plus animé de la nôtre donne au lac durant les nuits d'été un air de vie & de fraîcheur qui rend ses rives encore plus charmantes.

E tanta fede, e sì dolci memorie,
E sì lungo coſtume (a)!

ces foules de petits objets qui m'offroient l'image de mon bonheur paſſé, tout revenoit, pour augmenter ma miſere préſente, prendre place en mon ſouvenir. C'en eſt fait, diſois-je en moi-même, ces tems, ces tems heureux ne ſont plus; ils ont diſparu pour jamais. Hélas! ils ne reviendront plus; & nous vivons, & nous ſommes enſemble, & nos cœurs ſont toujours unis! Il me ſembloit que j'aurois porté plus patiemment ſa mort ou ſon abſence, & que j'avois moins ſouffert tout le tems que j'avois paſſé loin d'elle. Quand je gémiſſois dans l'éloignement, l'eſpoir de la revoir ſoulageoit mon cœur; je me flattois qu'un inſtant de ſa préſence effaceroit toutes mes peines; j'enviſageois au moins dans les poſſibles un état moins cruel que le mien. Mais ſe trouver auprès d'elle; mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, &,

---

(a) Et cette foi ſi pure & ces doux ſouvenirs & cette longue familiarité!

Metaſt.

presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jettoit dans des accès de fureur & de rage qui m'agiterent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, & dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, & d'y finir dans ses bras ma vie & mes longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencerent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon ame, l'attendrissement surmonta le désespoir ; je me mis à verser des torrens de larmes, & cet état comparé à celui dont je sortois n'étoit pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, long-tems, & fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenoit son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. Ah ! lui dis-je tout bas ! je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'enten-

s'entendre ! Il eſt vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce ſoit la derniere fois qu'ils auront parlé ſur ce ton. Nous recommencâmes alors à cauſer tranquillement, & au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes ſans autre accident. Quand nous fûmes rentrés j'apperçus à la lumiere qu'elle avoit les yeux rouges & fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée elle avoit grand beſoin de repos : elle ſe retira, & je fus me coucher.

Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où ſans exception j'ai ſenti les émotions les plus vives. J'eſpere qu'elles ſeront la criſe qui me rendra tout-à-fait à moi. Au reſte, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens, de la liberté de l'homme & du mérite de la vertu. Combien de gens ſont foiblement tentés & ſuccombent ! Pour Julie ; mes yeux le virent, & mon cœur le ſentit : elle ſoutint ce jour là le plus grand combat qu'ame humaine ait pu ſoutenir; elle vainquit pourtant : mais qu'ai-je fait pour reſter ſi loin d'elle ?

O Edouard ! quand séduit par ta maîtresse tu sçus triompher à la fois de tes desirs & des siens, n'étois-tu qu'un homme ? Sans toi, j'étois perdu, peut-être. Cent fois dans ce jour périlleux le souvenir de ta vertu m'a rendu la mienne.

Fin de la quatrieme Partie.



LETTRES
DE
DEUX AMANS,
HABITANS D'UNE PETITE VILLE AU PIED DES ALPES.

CINQUIEME PARTIE.

LETTRE I.
DE MILORD EDOUARD A SAINT PREUX (1).

SORS de l'enfance, ami, réveille-toi. Ne livre point ta vie entiere au long sommeil de la raison. L'âge s'écoule, il ne t'en reste plus que pour être sage. A trente ans passés, il est tems de songer à soi ; commence donc à rentrer en toi-même, & sois homme une fois avant la mort.

---

(1) Cette lettre paroit avoir été écrite avant la réception de la précédente.

Mon cher, votre cœur vous en a long-tems imposé ſur vos lumieres. Vous avez voulu philoſopher avant d'en être capable ; vous avez pris le ſentiment pour de la raiſon, & content d'eſtimer les choſes par l'impreſſion qu'elles vous ont faite ; vous avez toujours ignoré leur véritable prix. Un cœur droit eſt, je l'avoue, le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien ſenti ne ſait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs ; il n'acquiert qu'un vain ſavoir & de ſtériles connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſait apprécier les objets ; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens ; mais après avoir appliqué ſon

ame aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître. Voilà le cas où vous devez être plus que personne au monde. Tout ce qu'un cœur sensible peut éprouver de plaisirs & de peines a rempli le vôtre; tout ce qu'un homme peut voir, vos yeux l'ont vu. Dans un espace de douze ans vous avez épuisé tous les sentimens qui peuvent être épars dans une longue vie, & vous avez acquis, jeune encore, l'expérience d'un vieillard. Vos premieres observations se sont portées sur des gens simples & sortant presque des mains de la nature, comme pour vous servir de piece de comparaison. Exilé dans la capitale du plus célebre peuple de l'univers, vous êtes sauté, pour ainsi dire à l'autre extrêmité : le génie supplée aux intermédiaires. Passé chez la seule nation d'hommes qui reste parmi les troupeaux divers dont la terre est couverte, si vous n'avez pas vu régner les loix, vous les avez vu du moins exister encore; vous avez appris à quels signes on reconnoit cet organe sacré de la volonté d'un pe-

ple, & comment l'empire de la raison publique est le vrai fondement de la liberté. Vous avez parcouru tous les climats, vous avez vu toutes les régions que le soleil éclaire. Un spectacle plus rare & digne de l'œil du sage, le spectacle d'une ame sublime & pure, triomphant de ses passions & régnant sur elle-même est celui dont vous jouissez. Le premier objet qui frappa vos regards est celui qui les frappe encore, & votre admiration pour lui n'est que mieux fondée après en avoir contemplé tant d'autres. Vous n'avez plus rien à sentir ni à voir qui mérite de vous occuper. Il ne vous reste plus d'objet à regarder que vous-même, ni de jouissance à goûter que celle de la sagesse. Vous avez vécu de cette courte vie; songez à vivre pour celle qui doit durer.

Vos passions, dont vous fûtes long-tems l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire; elle est grande, sans doute, mais soyez-en moins fier. Votre force même est l'ouvrage de votre foiblesse. Savez-vous ce qui vous a fait aimer toujours la vertu? Elle a pris à vos

yeux la figure de cette femme adorable qui la repréfente fi bien, & il feroit difficile qu'une fi chére image vous en laiffât perdre le goût. Mais ne l'aimerez-vous jamais pour elle feule, & n'irez-vous point au bien par vos propres forces, comme Julie a fait par les fiennes ? Enthoufiafte oifif de fes vertus, vous bornerez-vous fans ceffe à les admirer, fans les imiter jamais ? Vous parlez avec chaleur de la maniere dont elle remplit fes devoirs d'époufe & de mere ; mais vous, quand remplirez-vous vos devoirs d'homme & d'ami à fon exemple ? Une femme a triomphé d'elle-même, & un philofophe a peine à fe vaincre ! Voulez-vous donc n'être toujours qu'un difcoureur comme les autres, & vous borner à faire de bons livres, au lieu de bonnes actions (2) ? Prenez-y garde, mon

(2) Non, ce fiecle de la philofophie ne paffera point fans avoir produit un vrai philofophe. J'en connois un, un feul, j'en conviens ; mais c'eft beaucoup encore, & pour comble de bonheur, c'eft dans mon pays qu'il exifte. L'oferai-je nommer ici, lui dont la véritable gloire eft d'avoir fçu refter peu connu ? Savant & modefte Abauzit, que votre fublime fimplicité pardonne à mon cœur un zele qui n'a point votre nom pour objet. Non, ce n'eft

cher ; il regne encore dans vos lettres un ton de mollesse & de langueur qui me déplait, & qui est bien plus un reste de votre passion qu'un effet de votre caractere. Je hais par-tout la foiblesse, & n'en veux point dans mon ami. Il n'y a point de vertu sans force, & le chemin du vice est la lâcheté. Osez-vous bien compter sur vous avec un cœur sans courage? Malheureux! Si Julie étoit foible, tu succomberois demain & ne serois qu'un vil adultere. Mais te voilà resté seul avec elle; apprends à la connoître, & rougis de toi.

J'espere pouvoir bientôt vous aller

---

pas vous que je veux faire connoître à ce siecle indigne de vous admirer ; c'est Geneve que je veux illustrer de votre séjour : ce sont mes Concitoyens que je veux honorer de l'honneur qu'ils vous rendent. Heureux le pays où le mérite qui se cache en est d'autant plus estimé! Heureux le peuple où la jeunesse altiere vient abaisser son ton dogmatique & rougir de son vain savoir, devant la docte ignorance du sage! Vénérable & vertueux vieillard! vous n'aurez point été prôné par les beaux esprits : leurs bruyantes Académies n'auront point retenti de vos éloges : au lieu de déposer comme eux votre sagesse dans des livres, vous l'aurez mise dans votre vie pour l'exemple de la patrie que vous avez daigné vous choisir, que vous aimez & qui vous respecte. Vous avez vécu comme Socrate; mais il mourut par la main de ses Concitoyens, & vous êtes chéri des vôtres.

joindre. Vous ſavez à quoi ce voyage eſt deſtiné. Douze ans d'erreurs & de troubles me rendent ſuſpect à moi-même ; pour réſiſter j'ai pu me ſuffire, pour choiſir il me faut les yeux d'un ami ; & je me fais un plaiſir de rendre tout commun entre nous, la reconnoiſſance auſſi-bien que l'attachement. Cependant, ne vous y trompez pas ; avant de vous accorder ma confiance, j'examinerai ſi vous en êtes digne, & ſi vous méritez de me rendre les ſoins que j'ai pris de vous. Je connois votre cœur, j'en ſuis content ; ce n'eſt pas aſſez ; c'eſt de votre jugement que j'ai beſoin dans un choix où doit préſider la raiſon ſeule, & où la mienne peut m'abuſer. Je ne crains pas les paſſions qui, nous faiſant une guerre ouverte, nous avertiſſent de nous mettre en défenſe, nous laiſſent, quoiqu'elles faſſent, la conſcience de toutes nos fautes, & auxquelles on ne cede qu'autant qu'on leur veut céder. Je crains leur illuſion qui trompe au lieu de contraindre, & nous fait faire ſans le ſavoir, autre choſe que ce que nous voulons. On n'a beſoin que de ſoi pour réprimer ſes penchans ; on a

quelquefois besoin d'autrui pour discerner ceux qu'il est permis de suivre, & c'est à quoi sert l'amitié d'un homme sage qui voit pour nous sous un autre point de vue les objets que nous avons intérêt à bien connoître. Songez donc à vous examiner & dites-vous si toujours en proie à de vains regrets vous serez à jamais inutile à vous & aux autres, ou si reprenant enfin l'empire de vous-même vous voulez mettre une fois votre ame en état d'éclairer celle de votre ami.

Mes affaires ne me retiennent plus à Londres que pour une quinzaine de jours; je passerai par notre armée de Flandres où je compte rester encore autant; de sorte que vous ne devez gueres m'attendre avant la fin du mois prochain ou le commencement d'Octobre. Ne m'écrivez plus à Londres mais à l'armée sous l'adresse ci-jointe. Continuez vos descriptions; malgré le mauvais ton de vos lettres elles me touchent & m'instruisent; elles m'inspirent des projets de retraite & de repos convenables à mes maximes & à mon âge. Calmez sur-tout l'inquiétude que vous m'avez donnée sur Mde.

de Wolmar : si son sort n'est pas heureux, qui doit oser aspirer à l'être ? Après le détail qu'elle vous a fait, je ne puis concevoir ce qui manque à son bonheur (3).



LETTRE II.

DE SAINT PREUX A MILORD EDOUARD.

OUI, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scene de Meillerie a été la crise de ma folie & de mes maux. Les explications de M. de Wolmar m'ont entierement rassuré sur le véritable état de mon cœur. Ce cœur trop foible est guéri tout autant qu'il peut l'être, & je préfere la tristesse d'un regret imaginaire à l'effroi d'être sans cesse assiégé par le crime. Depuis le retour de ce digne ami, je ne balance plus à lui donner un

(3) Le galimathias de cette lettre me plait, en ce qu'il est tout-à-fait dans le caractere du bon Edouard, qui n'est jamais si philosophe que quand il fait des sottises, & ne raisonne jamais tant que quand il ne sait ce qu'il dit.

nom si cher & dont vous m'avez si bien fait sentir tout le prix. C'est le moindre titre que je doive à quiconque aide à me rendre à la vertu. La paix est au fond de mon ame comme dans le séjour que j'habite. Je commence à m'y voir sans inquiétude, à y vivre comme chez moi; & si je n'y prends pas tout-à-fait l'autorité d'un maître, je sens plus de plaisir encore à me regarder comme l'enfant de la maison. La simplicité, l'égalité que j'y vois régner ont un attrait qui me touche & me porte au respect. Je passe des jours sereins entre la raison vivante & la vertu sensible. En fréquentant ces heureux époux, leur ascendant me gagne & me touche insensiblement, & mon cœur se met par degrés à l'unisson des leurs, comme la voix prend sans qu'on y songe le ton des gens avec qui l'on parle.

Quelle retraite délicieuse! quelle charmante habitation! Que la douce habitude d'y vivre en augmente le prix! & que, si l'aspect en paroit d'abord peu brillant, il est difficile de ne pas l'aimer aussi-tôt qu'on la connoit! Le goût que prend Mde. de Wolmar à remplir ses nobles devoirs,

à rendre heureux & bons ceux qui l'approchent, se communique à tout ce qui en est l'objet, à son mari, à ses enfans, à ses hôtes, à ses domestiques. Le tumulte, les jeux bruyans, les longs éclats de rire ne retentissent point dans ce paisible séjour; mais on y trouve par-tout des cœurs contens & des visages gais. Si quelquefois on y verse des larmes, elles sont d'attendrissement & de joie. Les noirs soucis, l'ennui, la tristesse n'approchent pas plus d'ici que le vice & les remords dont ils sont le fruit.

Pour elle, il est certain qu'excepté la peine secrete qui la tourmente & dont je vous ai dit la cause dans ma précédente lettre (1), tout concourt à la rendre heureuse. Cependant avec tant de raisons de l'être, mille autres se désoleroient à sa place. Sa vie uniforme & retirée leur seroit insupportable; elles s'impatienteroient du tracas des enfans; elles s'ennuyeroient des soins domestiques; elles ne pourroient souffrir la campagne; la

(1) Cette précédente lettre ne se trouve point. On en verra ci-après la raison.

ſageſſe & l'eſtime d'un mari peu careſſant ; ne les dédommageroient ni de ſa froideur ni de ſon âge ; ſa préſence & ſon attachement même leur ſeroient à charge. Ou elles trouveroient l'art de l'écarter de chez lui pour y vivre à leur liberté, ou s'en éloignant elles-mêmes, elles mépriſeroient les plaiſirs de leur état, elles en chercheroient au loin de plus dangereux, & ne ſeroient à leur aiſe dans leur propre maiſon, que quand elles y ſeroient étrangeres. Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite ; on ne voit gueres que des gens de bien ſe plaire au ſein de leur famille & s'y renfermer volontairement ; s'il eſt au monde une vie heureuſe, c'eſt ſans doute celle qu'ils y paſſent. Mais les inſtrumens du bonheur ne ſont rien pour qui ne ſait pas les mettre en œuvre, & l'on ne ſent en quoi le vrai bonheur conſiſte qu'autant qu'on eſt propre à le goûter.

S'il faloit dire avec préciſion ce qu'on fait dans cette maiſon pour être heureux, je croirois avoir bien répondu en diſant : *on y ſait vivre ;* non dans le ſens qu'on donne en France à ce mot, qui eſt d'avoir

avec autrui certaines manieres établies par la mode ; mais de la vie de l'homme, & pour laquelle il est né ; de cette vie dont vous me parlez, dont vous m'avez donné l'exemple, qui dure au-delà d'elle-même, & qu'on ne tient pas pour perdue au jour de la mort.

Julie a un pere qui s'inquiete du bien-être de sa famille; elle a des enfans à la subsistance desquels il faut pourvoir convenablement. Ce doit être le principal soin de l'homme sociable, & c'est aussi le premier dont elle & son mari se sont conjointement occupés. En entrant en ménage ils ont examiné l'état de leurs biens ; ils n'ont pas tant regardé s'ils étoient proportionnés à leur condition qu'à leurs besoins, & voyant qu'il n'y avoit point de famille honnête qui ne dût s'en contenter, ils n'ont pas eu assez mauvaise opinion de leurs enfans pour craindre que le patrimoine qu'ils ont à leur laisser ne leur pût suffire. Ils se sont donc appliqués à l'améliorer plutôt qu'à l'étendre ; ils ont placé leur argent plus surement qu'avantageusement : au lieu d'acheter de nouvelles terres, ils ont

donné un nouveau prix à celles qu'ils avoient déjà, & l'exemple de leur conduite est le seul trésor dont ils veuillent accroître leur héritage.

Il est vrai qu'un bien qui n'augmente point est sujet à diminuer par mille accidens; mais si cette raison est un motif pour l'augmenter une fois, quand cessera-t-elle d'être un prétexte pour l'augmenter toujours? Il faudra le partager à plusieurs enfans; mais doivent-ils rester oisifs? Le travail de chacun n'est-il pas un supplément à son partage, & son industrie ne doit-elle pas entrer dans le calcul de son bien? L'insatiable avidité fait ainsi son chemin sous le masque de la prudence, & mene au vice à force de chercher la sureté. C'est en vain, dit M. de Wolmar, qu'on prétend donner aux choses humaines une solidité qui n'est pas dans leur nature. La raison même veut que nous laissions beaucoup de choses au hazard, & si notre vie & notre fortune en dépendent toujours malgré nous, quelle folie de se donner sans cesse un tourment réel pour prévenir des maux douteux & des dangers inévita-

inévitables ! La seule précaution qu'il ait prise à ce sujet a été de vivre un an sur son capital, pour se laisser autant d'avance sur son revenu ; de sorte que le produit anticipe toujours d'une année sur la dépense. Il a mieux aimé diminuer un peu son fonds que d'avoir sans cesse à courir après ses rentes. L'avantage de n'être point réduit à des expédiens ruineux au moindre accident imprévu l'a déjà remboursé bien des fois de cette avance. Ainsi l'ordre & la regle lui tiennent lieu d'épargne, & il s'enrichit de ce qu'il a dépensé.

Les maîtres de cette maison jouissent d'un bien médiocre selon les idées de fortune qu'on a dans le monde ; mais au fond je ne connois personne de plus opulent qu'eux. Il n'y a point de richesse absolue. Ce mot ne signifie qu'un rapport de surabondance entre les desirs & les facultés de l'homme riche. Tel est riche avec un arpent de terre ; tel est gueux au milieu de ses monceaux d'or. Le désordre & les fantaisies n'ont point de bornes, & font plus de pauvres que les vrais besoins. Ici la proportion est établie sur

un fondement qui la rend inébranlable ; ſavoir le parfait accord des deux époux. Le mari s'eſt chargé du recouvrement des rentes, la femme en dirige l'emploi, & c'eſt dans l'harmonie qui regne entre eux qu'eſt la ſource de leur richeſſe.

Ce qui m'a d'abord le plus frappé dans cette maiſon, c'eſt d'y trouver l'aiſance, la liberté, la gaieté au milieu de l'ordre & de l'exactitude. Le grand défaut des maiſons bien réglées eſt d'avoir un air triſte & contraint. L'extrême ſollicitude des chefs ſent toujours un peu l'avarice. Tout reſpire la gêne autour d'eux ; la rigueur de l'ordre a quelque choſe de ſervile qu'on ne ſupporte point ſans peine. Les domeſtiques ſont leur devoir, mais le ſont d'un air mécontent & craintif. Les hôtes ſont bien reçus, mais ils n'uſent qu'avec défiance de la liberté qu'on leur donne, & comme on s'y voit toujours hors de la regle, on n'y fait rien qu'en tremblant de ſe rendre indiſcret. On ſent que ces peres eſclaves ne vivent point pour eux, mais pour leurs enfans ; ſans ſonger qu'ils ne ſont pas ſeulement peres, mais hommes, & qu'ils

doivent à leurs enfans l'exemple de la vie de l'homme & du bonheur attaché à la sagesse. On suit ici des regles plus judicieuses. On y pense qu'un des principaux devoirs d'un bon pere de famille n'est pas seulement de rendre son séjour riant afin que ses enfans s'y plaisent, mais d'y mener lui-même une vie agréable & douce, afin qu'ils sentent qu'on est heureux en vivant comme lui, & ne soient jamais tentés de prendre pour l'être une conduite opposée à la sienne. Une des maximes que M. de Wolmar répete le plus souvent au sujet des amusemens des deux cousines, est que la vie triste & mesquine des peres & meres est presque toujours la premiere source du désordre des enfans.

Pour Julie, qui n'eut jamais d'autre regle que son cœur & n'en sauroit avoir de plus sûre, elle s'y livre sans scrupule, & pour bien faire, elle fait tout ce qu'il lui demande. Il ne laisse pas de lui demander beaucoup, & personne ne sait mieux qu'elle mettre un prix aux douceurs de la vie. Comment cette ame si sensible seroit-elle insensible aux plaisirs? Au

contraire, elle les aime, elle les recherche, elle ne s'en refuse aucun de ceux qui la flattent; on voit qu'elle sait les goûter : mais ces plaisirs sont les plaisirs de Julie. Elle ne néglige ni ses propres commodités ni celles des gens qui lui sont chers, c'est-à-dire, de tous ceux qui l'environnent. Elle ne compte pour superflu rien de ce qui peut contribuer au bien-être d'une personne sensée; mais elle appelle ainsi tout ce qui ne sert qu'à briller aux yeux d'autrui, de sorte qu'on trouve dans sa maison le luxe de plaisir & de sensualité sans rafinement ni mollesse. Quant au luxe de magnificence & de vanité, on n'y en voit que ce qu'elle n'a pu refuser au goût de son pere; encore y reconnoit-on toujours le sien qui consiste à donner moins de lustre & d'éclat que d'élégance & de graces aux choses. Quand je lui parle des moyens qu'on invente journellement à Paris ou à Londres pour suspendre plus doucement les carrosses; elle approuve assez cela; mais quand je lui dis jusqu'à quel prix on a poussé les vernis, elle ne me comprend plus, & me demande toujours si ces

beaux vernis rendent les carrosses plus commodes? Elle ne doute pas que je n'exagere beaucoup sur les peintures scandaleuses dont on orne à grands fraix ces voitures au lieu des armes qu'on y mettoit autrefois, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs que pour un homme de qualité! Ce qui l'a sur-tout révoltée a été d'apprendre que les femmes avoient introduit ou soutenu cet usage, & que leurs carrosses ne se distinguoient de ceux des hommes que par des tableaux un peu plus lascifs. J'ai été forcé de lui citer là-dessus un mot de votre illustre ami qu'elle a bien de la peine à digérer. J'étois chez lui un jour qu'on lui montroit un vis-à-vis de cette espece. A peine eut-il jetté les yeux sur les panneaux, qu'il partit en disant au maître : montrez ce carrosse à des femmes de la cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.

Comme le premier pas vers le bien est de ne point faire de mal, le premier pas vers le bonheur est de ne point souffrir. Ces deux maximes qui bien entendues

épargneroient beaucoup de préceptes de morale, sont chéres à Mde. de Wolmar. Le mal-être lui est extrêmement sensible & pour elle & pour les autres; & il ne lui seroit pas plus aisé d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure, en vivant sans cesse au milieu des méchans. Elle n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourroit soulager. Elle les va chercher pour les guérir; c'est l'existence & non la vue des malheureux qui la tourmente : il ne lui suffit pas de ne point savoir qu'il y en a, il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce seroit sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes. Elle s'informe des besoins de son voisinage avec la chaleur qu'on met à son propre intérêt; elle en connoit tous les habitans; elle y étend pour ainsi dire l'enceinte de sa famille, & n'épargne aucun soin pour en écarter tous les sentimens de douleur & de peine auxquels la vie humaine est assujettie.

Milord, je veux profiter de vos leçons ; mais pardonnez-moi un enthousiasme que je ne me reproche plus & que vous partagez. Il n'y aura jamais qu'une Julie au monde. La Providence a veillé sur elle, & rien de ce qui la regarde n'est un effet du hazard. Le Ciel semble l'avoir donnée à la terre pour y montrer à la fois l'excellence dont une ame humaine est susceptible, & le bonheur dont elle peut jouir dans l'obscurité de la vie privée, sans le secours des vertus éclatantes qui peuvent l'élever au-dessus d'elle-même, ni de la gloire qui les peut honorer. Sa faute, si c'en fut une, n'a servi qu'à déployer sa force & son courage. Ses parens, ses amis, ses domestiques, tous heureusement nés, étoient faits pour l'aimer & pour en être aimés. Son pays étoit le seul où il lui convînt de naître ; la simplicité qui la rend sublime, devoit régner autour d'elle ; il lui faloit pour être heureuse vivre parmi des gens heureux. Si pour son malheur elle fût née chez des peuples infortunés qui gémissent sous le poids de l'oppression, & luttent sans espoir & sans fruit contre la misere qui les

consume, chaque plainte des opprimés eût empoisonné sa vie ; la désolation commune l'eût accablée, & son cœur bienfaisant, épuisé de peine & d'ennuis, lui eût fait éprouver sans cesse les maux qu'elle n'eût pu soulager.

Au lieu de cela, tout anime & soutient ici sa bonté naturelle. Elle n'a point à pleurer les calamités publiques. Elle n'a point sous les yeux l'image affreuse de la misere & du désespoir. Le Villageois à son aise (2) a plus besoin de ses avis que de ses dons. S'il se trouve quelque orphelin trop jeune pour gagner sa vie, quelque veuve oubliée qui souffre en secret, quelque vieillard sans enfans, dont les bras affoiblis par l'âge ne fournissent plus à son entretien, elle ne craint pas que ses bienfaits leur deviennent onéreux, & fassent aggraver sur eux les charges publi-

(2) Il y a près de Clarens un village appellé Moutru, dont la Commune seule est assez riche pour entretenir tous les Communiers, n'eussent-ils pas un pouce de terre en propre. Aussi la bourgeoisie de ce village est-elle presque aussi difficile à acquérir que celle de Berne. Quel dommage qu'il n'y ait pas là quelque honnête homme de Subdélégué, pour rendre Messieurs de Moutru plus sociables, & leur bourgeoisie un peu moins chére !

ques pour en exempter des coquins accrédités. Elle jouit du bien qu'elle fait, & le voit profiter. Le bonheur qu'elle goûte se multiplie & s'étend autour d'elle. Toutes les maisons où elle entre offrent bientôt un tableau de la sienne ; l'aisance & le bien-être y sont une de ses moindres influences, la concorde & les mœurs la suivent de ménage en ménage. En sortant de chez elle ses yeux ne sont frappés que d'objets agréables ; en y rentrant elle en retrouve de plus doux encore ; elle voit par-tout ce qui plait à son cœur, & cette ame si peu sensible à l'amour-propre apprend à s'aimer dans ses bienfaits. Non, Milord, je le répete, rien de ce qui touche à Julie n'est indifférent pour la vertu. Ses charmes, ses talens, ses goûts, ses combats, ses fautes, ses regrets, son séjour, ses amis, sa famille, ses peines, ses plaisirs & toute sa destinée, font de sa vie un exemple unique, que peu de femmes voudront imiter, mais qu'elles aimeront en dépit d'elles.

Ce qui me plait le plus dans les soins qu'on prend ici du bonheur d'autrui, c'est qu'ils sont tous dirigés par la sagesse, &

qu'il n'en résulte jamais d'abus. N'est pas toujours bienfaisant qui veut, & souvent tel croit rendre de grands services, qui fait de grands maux qu'il ne voit pas, pour un petit bien qu'il apperçoit. Une qualité rare dans les femmes du meilleur caractere & qui brille éminemment dans celui de Madame de Wolmar, c'est un discernement exquis dans la distribution de ses bienfaits, soit par le choix des moyens de les rendre utiles, soit par le choix des gens sur qui elle les répand. Elle s'est fait des regles dont elle ne se départ point. Elle sait accorder & refuser ce qu'on lui demande, sans qu'il y ait ni foiblesse dans sa bonté, ni caprice dans son refus. Quiconque a commis en sa vie une méchante action n'a rien à espérer d'elle que justice, & pardon s'il l'a offensée; jamais faveur ni protection qu'elle puisse placer sur un meilleur sujet. Je l'ai vue refuser assez séchement à un homme de cette espece une grace qui dépendoit d'elle seule. « Je vous souhaite » du bonheur, lui dit-elle, mais je n'y » veux pas contribuer, de peur de faire » du mal à d'autres en vous mettant en

» état d'en faire. Le monde n'eſt pas aſ» ſez épuiſé de gens de bien qui ſouf» frent, pour qu'on ſoit réduit à ſon» ger à vous ». Il eſt vrai que cette dureté lui coûte extrêmement & qu'il lui eſt rare de l'exercer. Sa maxime eſt de compter pour bons tous ceux dont la méchanceté ne lui eſt pas prouvée, & il y a bien peu de méchans qui n'aient l'adreſſe de ſe mettre à l'abri des preuves. Elle n'a point cette charité pareſſeuſe des riches qui payent en argent aux malheureux le droit de rejetter leurs prieres, & pour un bienfait imploré ne ſavent jamais donner que l'aumône. Sa bourſe n'eſt pas inépuiſable, & depuis qu'elle eſt mere de famille, elle en ſait mieux régler l'uſage. De tous les ſecours dont on peut ſoulager les malheureux, l'aumône eſt à la vérité celui qui coûte le moins de peine ; mais il eſt auſſi le plus paſſager & le moins ſolide ; & Julie ne cherche pas à ſe délivrer d'eux, mais à leur être utile.

Elle n'accorde pas non plus indiſtinctement des recommandations & des ſervices ſans bien ſavoir ſi l'uſage qu'on en veut faire eſt raiſonnable & juſte. Sa pro-

tection n'est jamais refusée à quiconque en a un véritable besoin & mérite de l'obtenir ; mais pour ceux que l'inquiétude ou l'ambition porte à vouloir s'élever & quitter un état où ils sont bien, rarement peuvent-ils l'engager à se mêler de leurs affaires. La condition naturelle à l'homme est de cultiver la terre & de vivre de ses fruits. Le paisible habitant des champs n'a besoin pour sentir son bonheur que de le connoître. Tous les vrais plaisirs de l'homme sont à sa portée ; il n'a que les peines inséparables de l'humanité, des peines que celui qui croit s'en délivrer ne fait qu'échanger contre d'autres plus cruelles (3). Cet état est le seul nécessaire & le plus utile. Il n'est malheureux que quand les autres le tyrannisent par leur violence, ou le séduisent par l'exemple de leurs vices. C'est en lui que consiste la véritable prospérité d'un pays ; la force & la grandeur qu'un peuple tire de lui-même, qui ne

(3) L'homme sorti de sa premiere simplicité devient si stupide qu'il ne sait pas même desirer. Ses souhaits exaucés le meneroient tous à la fortune, jamais à la félicité.

dépend en rien des autres nations, qui ne contraint jamais d'attaquer pour se soutenir, & donne les plus sûrs moyens de se défendre. Quand il est question d'estimer la puissance publique, le bel-esprit visite les palais du prince, ses ports, ses troupes, ses arsenaux, ses villes; le vrai politique parcourt les terres & va dans la chaumiere du laboureur. Le premier voit ce qu'on a fait, & le second ce qu'on peut faire.

Sur ce principe on s'attache ici, & plus encore à Etange, à contribuer autant qu'on peut à rendre aux paysans leur condition douce, sans jamais leur aider à en sortir. Les plus aisés & les plus pauvres ont également la fureur d'envoyer leurs enfans dans les villes, les uns pour étudier & devenir un jour des Messieurs, les autres pour entrer en condition & décharger leurs parens de leur entretien. Les jeunes gens de leur côté aiment souvent à courir; les filles aspirent à la parure bourgeoise, les garçons s'engagent dans un service étranger; ils croyent valoir mieux en rapportant dans leur village, au lieu de l'amour de la patrie &

de la liberté, l'air à la fois rogue & rampant des soldats mercenaires, & le ridicule mépris de leur ancien état. On leur montre à tous l'erreur de ces préjugés, la corruption des enfans, l'abandon des peres, & les risques continuels de la vie, de la fortune & des mœurs, où cent périssent pour un qui réussit. S'ils s'obstinent, on ne favorise point leur fantaisie insensée, on les laisse courir au vice & à la misere, & l'on s'applique à dédommager ceux qu'on a persuadés, des sacrifices qu'ils font à la raison. On leur apprend à honorer leur condition naturelle en l'honorant soi-même ; on n'a point avec les paysans les façons des villes, mais on use avec eux d'une honnête & grave familiarité, qui, maintenant chacun dans son état, leur apprend pourtant à faire cas du leur. Il n'y a point de bon paysan qu'on ne porte à se considérer lui-même, en lui montrant la différence qu'on fait de lui à ces petits parvenus qui viennent briller un moment dans leur village & ternir leurs parens de leur éclat. M. de Wolmar & le Baron, quand il est ici, manquent rarement d'as-

fister aux exercices, aux prix, aux revues du village & des environs. Cette jeunesse déjà naturellement ardente & guerriere, voyant de vieux Officiers se plaire à ses assemblées, s'en estime davantage & prend plus de confiance en elle-même. On lui en donne encore plus en lui montrant des soldats retirés du service étranger en savoir moins qu'elle à tous égards; car quoi qu'on fasse, jamais cinq sols de paye & la peur des coups de canne ne produiront une émulation pareille à celle que donne à un homme libre & sous les armes la présence de ses parens, de ses voisins, de ses amis, de sa maîtresse, & la gloire de son pays.

La grande maxime de Madame de Wolmar est donc de ne point favoriser les changemens de condition, mais de contribuer à rendre heureux chacun dans la sienne, & sur-tout d'empêcher que la plus heureuse de toutes, qui est celle du villageois dans un état libre, ne se dépeuple en faveur des autres.

Je lui faisois là-dessus l'objection des talens divers que la nature semble avoir partagés aux hommes, pour leur donner

à chacun leur emploi, ſans égard à la condition dans laquelle ils ſont nés. A cela elle me répondit qu'il y avoit deux choſes à conſidérer avant le talent, ſavoir les mœurs & la félicité. L'homme, dit-elle, eſt un être trop noble pour devoir ſervir ſimplement d'inſtrument à d'autres, & l'on ne doit point l'employer à ce qui leur convient ſans conſulter auſſi ce qui lui convient à lui-même; car les hommes ne ſont pas faits pour les places, mais les places ſont faites pour eux; & pour diſtribuer convenablement les choſes, il ne faut pas tant chercher dans leur partage l'emploi auquel chaque homme eſt le plus propre, que celui qui eſt le plus propre à chaque homme pour le rendre bon & heureux autant qu'il eſt poſſible. Il n'eſt jamais permis de détériorer une ame humaine pour l'avantage des autres, ni de faire un ſcélérat pour le ſervice des honnêtes gens.

Or de mille ſujets qui ſortent du village il n'y en a pas dix qui n'aillent ſe perdre à la ville, ou qui n'en portent les vices plus loin que les gens dont ils les ont appris. Ceux qui réuſſiſſent & ſont fortune,

fortune, la font presque tous par les voies déshonnêtes qui y menent. Les malheureux qu'elle n'a point favorisés ne reprennent plus leur ancien état & se font mendians ou voleurs, plutôt que de redevenir paysans. De ces mille s'il s'en trouve un seul qui résiste à l'exemple & se conserve honnête homme, pensez-vous qu'à tout prendre celui-là passe une vie aussi heureuse qu'il l'eût passée à l'abri des passions violentes, dans la tranquille obscurité de sa premiere condition.

Pour suivre son talent il le faut connoître. Est-ce une chose aisée de discerner toujours les talens des hommes, & à l'âge où l'on prend un parti, si l'on a tant de peine à bien connoître ceux des enfans qu'on a le mieux observés, comment un petit paysan saura-t-il de lui-même distinguer les siens ? Rien n'est plus équivoque que les signes d'inclination qu'on donne dès l'enfance ; l'esprit imitateur y a souvent plus de part que le talent ; ils dépendront plutôt d'une rencontre fortuite que d'un penchant décidé, & le penchant même n'annonce pas toujours la disposition. Le vrai talent, le vrai gé-

nie a une certaine ſimplicité qui le rend moins inquiet, moins remuant, moins prompt à ſe montrer qu'un apparent & faux talent qu'on prend pour véritable, & qui n'eſt qu'une vaine ardeur de briller, ſans moyens pour y réuſſir. Tel entend un tambour & veut être Général; un autre voit bâtir & ſe croit Architecte. Guſtin mon jardinier prit le goût du deſſin pour m'avoir vu deſſiner; je l'envoyai apprendre à Lauſanne; il ſe croyoit déjà peintre, & n'eſt qu'un jardinier. L'occaſion, le deſir de s'avancer décident de l'état qu'on choiſit. Ce n'eſt pas aſſez de ſentir ſon génie, il faut auſſi vouloir s'y livrer. Un Prince ira-t-il ſe faire cocher, parce qu'il mene bien ſon carroſſe? Un Duc ſe fera-t-il cuiſinier, parce qu'il invente de bons ragoûts? On n'a des talens que pour s'élever, perſonne n'en a pour deſcendre; penſez-vous que ce ſoit là l'ordre de la nature? Quand chacun connoitroit ſon talent & voudroit le ſuivre, combien le pourroient? Combien ſurmonteroient d'injuſtes obſtacles? Combien vaincroient d'indignes concurrens? Celui qui ſent ſa foibleſſe appelle

à son secours le manége & la brigue, que l'autre plus sûr de lui dédaigne. Ne m'avez-vous pas cent fois dit vous-même que tant d'établissemens en faveur des arts ne sont que leur nuire? En multipliant indiscretement les sujets on les confond, le vrai mérite reste étouffé dans la foule, & les honneurs dûs au plus habile sont tous pour le plus intriguant. S'il existoit une société où les emplois & les rangs fussent exactement mesurés sur les talens & le mérite personnel, chacun pourroit aspirer à la place qu'il sauroit le mieux remplir; mais il faut se conduire par des regles plus sûres & renoncer au prix des talens, quand le plus vil de tous est le seul qui mene à la fortune.

Je vous dirai plus, continua-t-elle; j'ai peine à croire que tant de talens divers doivent être tous développés; car il faudroit pour cela que le nombre de ceux qui les possedent fût exactement proportionné aux besoins de la société, & si l'on ne laissoit au travail de la terre que ceux qui ont éminemment le talent de l'agriculture, ou qu'on enlevât à ce travail tous ceux qui sont plus propres à

un autre, il ne resteroit pas assez de laboureurs pour la cultiver & nous faire vivre. Je penserois que les talens des hommes sont comme les vertus des drogues que la nature nous donne pour guérir nos maux, quoique son intention soit que nous n'en ayons pas besoin. Il y a des plantes qui nous empoisonnent, des animaux qui nous dévorent, des talens qui nous sont pernicieux. S'il faloit toujours employer chaque chose selon ses principales propriétés, peut-être feroit-on moins de bien que de mal aux hommes. Les peuples bons & simples n'ont pas besoin de tant de talens; ils se soutiennent mieux par leur seule simplicité que les autres par toute leur industrie. Mais à mesure qu'ils se corrompent, leurs talens se développent comme pour servir de supplément aux vertus qu'ils perdent, & pour forcer les méchans eux-mêmes d'être utiles en dépit d'eux.

Une autre chose sur laquelle j'avois peine à tomber d'accord avec elle étoit l'assistance des mendians. Comme c'est ici une grande route, il en passe beaucoup, & l'on ne refuse l'aumône à aucun. Je lui

représentai que ce n'étoit pas ſeulement un bien jetté à pure perte, & dont on privoit ainſi le vrai pauvre ; mais que cet uſage contribuoit à multiplier les gueux & les vagabonds qui ſe plaiſent à ce lâche métier, & ſe rendant à charge à la ſociété, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire.

Je vois bien, me dit-elle, que vous avez pris dans les grandes villes les maximes dont de complaiſans raiſonneurs aiment à flatter la dureté des riches ; vous en avez même pris les termes. Croyez-vous dégrader un pauvre de ſa qualité d'homme, en lui donnant le nom mépriſant de gueux ? Compatiſſant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous réſoudre à l'employer ? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche ; il eſt plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en ſert que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point ſi ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raiſon ; ce que je ſais, c'eſt que mon mari qui ne cede point en bon ſens à vos philoſophes, & qui m'a ſouvent rapporté tout ce qu'ils diſent là-deſſus pour étouf-

ser dans le cœur la pitié naturelle & l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours & n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, & l'on entretient à grands fraix des multitudes de professions inutiles dont plusieurs ne servent qu'à corrompre & gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt & d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur & me porte à le secourir, comme je paye un Comédien qui me fait verser quelques larmes stériles ? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort ; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renait sans cesse. Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'Etat, de combien d'autres pro-

fessions qu'on encourage & qu'on tolere n'en peut-on pas dire autant ? C'est au Souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession (4) faut-il rendre les citoyens inhumains & dénaturés ? Pour moi, continua Julie, sans savoir ce que les pauvres sont à l'Etat je sais qu'ils sont tous mes freres, & que je ne puis sans une inexcusable dureté leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens ; mais je connois trop les peines de la vie

---

(4) Nourrir les mendians c'est, disent-ils, former des pépinieres de voleurs ; & tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians, mais quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oisif prennent tellement le travail en aversion qu'ils aiment mieux voler & se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé & refusé, mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légere aumône s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un du crime & l'autre de la mort ? J'ai lû quelque part que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux peres ; mais ces peres opulens & durs les méconnoissent, & laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort, & comment puis-je être sûre que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance & mendier un pauvre morceau de pain n'est pas, peut-être, cet honnête homme prêt à périr de misere, & que mon refus va réduire au désespoir ? L'aumône que je fais donner à la porte est légere. Un demi-crutz (5) & un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne, on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés. S'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin, & c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne feroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz & un morceau de pain ne coûtent gueres plus à donner & sont une réponse plus hon-

(5) Petite monnoie du pays.

nête qu'un, *Dieu vous assiste ;* comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, & qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches? Enfin, quoiqu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Voilà comment j'en use avec ceux qui mendient, pour ainsi dire, sans prétexte & de bonne foi : à l'égard de ceux qui se disent ouvriers & se plaignent de manquer d'ouvrage, il y a toujours ici pour eux des outils & du travail qui les attendent. Par cette méthode on les aide, on met leur bonne volonté à l'épreuve, & les menteurs le savent si bien qu'il ne s'en présente plus chez nous.

C'est ainsi, Milord, que cette ame angélique trouve toujours dans ses vertus de quoi combattre les vaines subtilités dont les gens cruels pallient leurs vices. Tous ces soins & d'autres semblables sont mis par elle au rang de ses plaisirs, &

rempliſſent une partie du tems que lui laiſſent ſes devoirs les plus chéris. Quand, après s'être acquittée de tout ce qu'elle doit aux autres elle ſonge enſuite à elle-même, ce qu'elle fait pour ſe rendre la vie agréable peut encore être compté parmi ſes vertus; tant ſon motif eſt toujours louable & honnête, & tant il y a de tempérance & de raiſon dans tout ce qu'elle accorde à ſes deſirs! Elle veut plaire à ſon mari qui aime à la voir contente & gaie; elle veut inſpirer à ſes enfans le goût des innocens plaiſirs que la modération, l'ordre & la ſimplicité font valoir, & qui détournent le cœur des paſſions impétueuſes. Elle s'amuſe pour les amuſer, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits.

Julie a l'ame & le corps également ſenſibles. La même délicateſſe regne dans ſes ſentimens & dans ſes organes. Elle étoit faite pour connoître & goûter tous les plaiſirs, & long-tems elle n'aima ſi chérement la vertu même que comme la plus douce des voluptés. Aujourd'hui qu'elle ſent en paix cette volupté ſuprê-

me, elle ne ſe refuſe aucune de celles qui peuvent s'aſſocier avec celle-là : mais ſa maniere de les goûter reſſemble à l'auſtérité de ceux qui s'y refuſent, & l'art de jouir eſt pour elle celui des privations; non de ces privations pénibles & douloureuſes qui bleſſent la nature & dont ſon Auteur dédaigne l'hommage inſenſé, mais des privations paſſageres & modérées, qui conſervent à la raiſon ſon empire, & ſervant d'aſſaiſonnement au plaiſir en préviennent le dégoût & l'abus. Elle prétend que tout ce qui tient aux ſens & n'eſt pas néceſſaire à la vie change de nature auſſi-tôt qu'il tourne en habitude, qu'il ceſſe d'être un plaiſir en devenant un beſoin, que c'eſt à la fois une chaîne qu'on ſe donne & une jouiſſance dont on ſe prive, & que prévenir toujours les deſirs n'eſt pas l'art de les contenter mais de les éteindre. Tout celui qu'elle employe à donner du prix aux moindres choſes eſt de ſe les refuſer vingt fois pour en jouir une. Cette ame ſimple ſe conſerve ainſi ſon premier reſſort; ſon goût ne s'uſe point; elle n'a jamais beſoin de le ranimer par des excès, & je la vois ſou-

vent savourer avec délice un plaisir d'enfant, qui seroit insipide à tout autre.

Un objet plus noble qu'elle se propose encore en cela, est de rester maîtresse d'elle-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, & de plier tous ses desirs à la regle. C'est un nouveau moyen d'être heureuse, car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine, & si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Ce qui me paroit le plus singulier dans sa tempérance, c'est qu'elle la suit sur les mêmes raisons qui jettent les voluptueux dans l'excès. La vie est courte, il est vrai, dit-elle; c'est une raison d'en user jusqu'au bout, & de dispenser avec art sa durée afin d'en tirer le meilleur parti qu'il est possible. Si un jour de satiété nous ôte un an de jouissance, c'est une mauvaise philosophie d'aller toujours jusqu'où le desir nous mene, sans considérer si nous ne serons point plutôt au bout de nos facultés que de notre carriere, & si notre cœur épuisé ne mourra point avant nous. Je vois que ces vulgaires

Epicuriens pour ne vouloir jamais perdre une occasion les perdent toutes, & toujours ennuyés au sein des plaisirs n'en savent jamais trouver aucun. Ils prodiguent le tems qu'ils pensent économiser, & se ruinent comme les avares pour ne savoir rien perdre à propos. Je me trouve bien de la maxime opposée, & je crois que j'aimerois encore mieux sur ce point trop de sévérité que de relâchement. Il m'arrive quelquefois de rompre une partie de plaisir par la seule raison qu'elle m'en fait trop; en la renouant j'en jouis deux fois. Cependant, je m'exerce à conserver sur moi l'empire de ma volonté; & j'aime mieux être taxée de caprice que de me laisser dominer par mes fantaisies.

Voilà sur quel principe on fonde ici les douceurs de la vie, & les choses de pur agrément. Julie a du penchant à la gourmandise, & dans les soins qu'elle donne à toutes les parties du ménage, la cuisine sur-tout n'est pas négligée. La table se sent de l'abondance générale, mais cette abondance n'est point ruineuse; il y regne une sensualité sans raffinement; tous

les mets ſont communs, mais excellens dans leurs eſpeces ; l'apprêt en eſt ſimple & pourtant exquis. Tout ce qui n'eſt que d'appareil, tout ce qui tient à l'opinion, tous les plats fins & recherchés dont la rareté fait tout le prix & qu'il faut nommer pour les trouver bons, en ſont bannis à jamais, & même dans la délicateſſe & le choix de ceux qu'on ſe permet, on s'abſtient journellement de certaines choſes qu'on réſerve pour donner à quelques repas un air de fête qui les rend plus agréables ſans être plus diſpendieux. Que croiriez-vous que ſont ces mets ſi ſobrement ménagés ? Du gibier rare ? Du poiſſon de mer ? Des productions étrangeres ? Mieux que tout cela. Quelque excellent légume du pays, quelqu'un des ſavoureux herbages qui croiſſent dans nos jardins, certains poiſſons du lac apprêtés d'une certaine maniere, certains laitages de nos montagnes, quelque pâtiſſerie à l'Allemande, à quoi l'on joint quelque piece de la chaſſe des gens de la maiſon ; voilà tout l'extraordinaire qu'on y remarque ; voilà ce qui couvre & orne la table, ce qui excite & con-

tente notre appétit les jours de réjouissance ; le service est modeste & champêtre, mais propre & riant ; la grace & le plaisir y sont, la joie & l'appétit l'assaisonnent ; des surtouts dorés autour desquels on meurt de faim, des crystaux pompeux chargés de fleurs pour tout dessert ne remplissent point la place des mets, on n'y fait point l'art de nourrir l'estomac par les yeux ; mais on y fait celui d'ajouter du charme à la bonne chere, de manger beaucoup sans s'incommoder, de s'égayer à boire sans altérer sa raison, de tenir table long-tems sans ennui, & d'en sortir toujours sans dégoût.

Il y a au premier étage une petite salle à manger différente de celle où l'on mange ordinairement laquelle est au rez de chaussée. Cette salle particuliere est à l'angle de la maison & éclairée de deux côtés. Elle donne par l'un sur le jardin, au-delà duquel on voit le lac à travers les arbres ; par l'autre on apperçoit ce grand côteau de vignes qui commence d'étaler aux yeux des richesses qu'on y recueillera dans deux mois. Cette piece est petite, mais ornée de tout ce qui peut

la rendre agréable & riante. C'eſt-là que Julie donne ſes petits feſtins à ſon pere, à ſon mari, à ſa couſine, à moi, à elle-même, & quelquefois à ſes enfans. Quand elle ordonne d'y mettre le couvert on ſait d'avance ce que cela veut dire, & M. de Wolmar l'appelle en riant le ſallon d'Apollon; mais ce ſallon ne differe pas moins de celui de Lucullus par le choix des convives que par celui des mets. Les ſimples hôtes n'y ſont point admis; jamais on n'y mange quand on a des étrangers; c'eſt l'aſyle inviolable de la confiance, de l'amitié, de la liberté. C'eſt la ſociété des cœurs qui lie en ce lieu celle de la table; elle eſt une ſorte d'initiation à l'intimité, & jamais il ne s'y raſſemble que des gens qui voudroient n'être plus ſéparés. Milord, la fête vous attend, & c'eſt dans cette ſalle que vous ferez ici votre premier repas.

Je n'eus pas d'abord le même honneur. Ce ne fut qu'à mon retour de chez Madame d'Orbe que je fus traité dans le ſallon d'Apollon. Je n'imaginois pas qu'on pût rien ajouter d'obligeant à la réception qu'on m'avoit faite: mais ce

souper me donna d'autres idées. J'y trouvai je ne sais quel délicieux mêlange de familiarité, de plaisir, d'union, d'aisance que je n'avois point encore éprouvé. Je me sentois plus libre sans qu'on m'eût averti de l'être; il me sembloit que nous nous entendions mieux qu'auparavant. L'éloignement des domestiques m'invitoit à n'avoir plus de réserve au fond de mon cœur, & c'est là qu'à l'instance de Julie je repris l'usage quitté depuis tant d'années de boire avec mes hôtes du vin pur à la fin du repas.

Ce souper m'enchanta. J'aurois voulu que tous nos repas se fussent passés de même. Je ne connoissois point cette charmante salle, dis-je à Madame de Wolmar; pourquoi n'y mangez-vous pas toujours? Voyez, dit-elle, elle est si jolie! ne seroit-ce pas dommage de la gâter? Cette réponse me parut trop loin de son caractere pour n'y pas soupçonner quelque sens caché. Pourquoi du moins, repris-je, ne rassemblez-vous pas toujours autour de vous les mêmes commodités qu'on trouve ici, afin de pouvoir éloigner vos domestiques & cau-

ſer plus en liberté ? C'eſt, me répondit-elle encore, que cela ſeroit trop agréable, & que l'ennui d'être toujours à ſon aiſe eſt enfin le pire de tous. Il ne m'en falut pas davantage pour concevoir ſon ſyſtême, & je jugeai qu'en effet l'art d'aſſaiſonner les plaiſirs n'eſt que celui d'en être avare.

Je trouve qu'elle ſe met avec plus de ſoin qu'elle ne faiſoit autrefois. La ſeule vanité qu'on lui ait jamais reprochée étoit de négliger ſon ajuſtement. L'orgueilleuſe avoit ſes raiſons, & ne me laiſſoit point de prétexte pour méconnoître ſon empire. Mais elle avoit beau faire, l'enchantement étoit trop fort pour me ſembler naturel ; je m'opiniâtrois à trouver de l'art dans ſa négligence ; elle ſe ſeroit coëffée d'un ſac, que je l'aurois accuſée de coquetterie. Elle n'auroit pas moins de pouvoir aujourd'hui ; mais elle dédaigne de l'employer, & je dirois qu'elle affecte une parure plus recherchée pour ne ſembler plus qu'une jolie femme, ſi je n'avois découvert la cauſe de ce nouveau ſoin. J'y fus trompé les premiers jours, & ſans ſonger qu'elle n'étoit pas

mise autrement qu'à mon arrivée où je n'étois point attendu, j'osai m'attribuer l'honneur de cette recherche. Je me désabusai durant l'absence de M. de Wolmar. Dès le lendemain ce n'étoit plus cette élégance de la veille dont l'œil ne pouvoit se lasser, ni cette simplicité touchante & voluptueuse qui m'enivroit autrefois. C'étoit une certaine modestie qui parle au cœur par les yeux, qui n'inspire que du respect, & que la beauté rend plus imposante. La dignité d'épouse & de mere régnoit sur tous ses charmes; ce regard timide & tendre étoit devenu plus grave; & l'on eût dit qu'un air plus grand & plus noble avoit voilé la douceur de ses traits. Ce n'étoit pas qu'il y eût la moindre altération dans son maintien ni dans ses manieres; son égalité, sa candeur ne connurent jamais les simagrées. Elle usoit seulement du talent naturel aux femmes de changer quelquefois nos sentimens & nos idées par un ajustement différent, par une coëffure d'une autre forme, par une robe d'une autre couleur, & d'exercer sur les cœurs l'empire du goût en faisant de rien quelque

chofe. Le jour qu'elle attendoit fon mari de retour, elle retrouva l'art d'animer fes graces naturelles fans les couvrir; elle étoit éblouiffante en fortant de fa toilette; je trouvai qu'elle ne favoit pas moins effacer la plus brillante parure qu'orner la plus fimple, & je me dis avec dépit en pénétrant l'objet de fes foins : en fit-elle jamais autant pour l'amour?

Ce goût de parure s'étend de la maîtreffe de la maifon à tout ce qui la compofe. Le maître, les enfans, les domeftiques, les chevaux, les bâtimens, les jardins, les meubles, tout eft tenu avec un foin qui marque qu'on n'eft pas au-deffous de la magnificence, mais qu'on la dédaigne. Ou plutôt, la magnificence y eft en effet, s'il eft vrai qu'elle confifte moins dans la richeffe de certaines chofes que dans un bel ordre du tout, qui marque le concert des parties & l'unité d'intention de l'ordonnateur (6).

(6) Cela me paroit inconteftable. Il y a de la magnificence dans la fymétrie d'un grand Palais; il n'y en a point dans une foule de maifons confufément entaffées. Il y a de la magnificence dans l'uniforme d'un Régiment en bataille; il n'y en a point dans le peuple qui le re-

Pour moi je trouve au moins que c'eſt une idée plus grande & plus noble de voir dans une maiſon ſimple & modeſte un petit nombre de gens heureux d'un bonheur commun que de voir régner dans un palais la diſcorde & le trouble, & chacun de ceux qui l'habitent chercher ſa fortune & ſon bonheur dans la ruine d'un autre & dans le déſordre général. La maiſon bien réglée eſt une, & forme un tout agréable à voir : dans le palais on ne trouve qu'un aſſemblage confus de divers objets dont la liaiſon n'eſt qu'apparente. Au premier coup d'œil on croit voir une fin commune ; en y regardant mieux on eſt bientôt détrompé.

A ne conſulter que l'impreſſion la plus naturelle, il ſembleroit que pour dédaigner l'éclat & le luxe on a moins beſoin de modération que de goût. La ſymétrie & la régularité plaiſent à tous les

garde ; quoiqu'il ne s'y trouve peut-être point un ſeul homme dont l'habit en particulier ne vaille mieux que celui d'un ſoldat. En un mot, la véritable magnificence n'eſt que l'ordre rendu ſenſible dans le grand ; ce qui fait que de tous les ſpectacles imaginables le plus magnifique eſt celui de la nature.

yeux. L'image du bien-être & de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur & n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur ? L'idée du goût ? Le goût ne paroit-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesse. L'idée de la commodité ? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste (7) ? L'idée de la grandeur ? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je

---

(7) Le bruit des gens d'une maison trouble incessamment le repos du maître ; il ne peut rien cacher à tant d'Argus. La foule de ses créanciers lui fait payer cher celle de ses admirateurs. Ses appartemens sont si superbes qu'il est forcé de coucher dans un bouge pour être à son aise, & son singe est quelquefois mieux logé que lui. S'il veut dîner, il dépend de son cuisinier & jamais de sa faim ; s'il veut sortir, il est à la merci de ses chevaux ; mille embarras l'arrêtent dans les rues ; il brûle d'arriver & ne sait plus qu'il a des jambes. Chloé l'attend, les boues le retiennent, le poids de l'or de son habit l'accable, & il ne peut faire vingt pas à pied : mais s'il perd un rendez-vous avec sa maîtresse, il en est bien dédommagé par les passans : chacun remarque sa livrée, l'admire, & dit tout haut que c'est Monsieur un tel.

me demande auſſi-tôt pourquoi ce palais n'eſt pas plus grand ? Pourquoi celui qui a cinquante domeſtiques n'en a-t-il pas cent ? Cette belle vaiſſelle d'argent pourquoi n'eſt-elle pas d'or ? Cet homme qui dore ſon carroſſe pourquoi ne dore-t-il pas ſes lambris ? Si ſes lambris ſont dorés pourquoi ſon toit ne l'eſt-il pas ? Celui qui voulut bâtir une haute tour faiſoit bien de la vouloir porter juſqu'au Ciel ; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il ſe fût arrêté n'eût ſervi qu'à donner de plus loin la preuve de ſon impuiſſance. O homme petit & vain ! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta miſere.

Au contraire, un ordre de choſes où rien n'eſt donné à l'opinion, où tout a ſon utilité réelle & qui ſe borne aux vrais beſoins de la nature n'offre pas ſeulement un ſpectacle approuvé par la raiſon, mais qui contente les yeux & le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que ſous des rapports agréables, comme ſe ſuffiſant à lui-même, que l'image de ſa foibleſſe n'y paroit point, & que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attriſtantes.

Je défie aucun homme ſenſé de contempler une heure durant le palais d'un prince & le faſte qu'on y voit briller ſans tomber dans la mélancolie & déplorer le ſort de l'humanité. Mais l'aſpect de cette maiſon & de la vie uniforme & ſimple de ſes habitans, répand dans l'ame des ſpectateurs un charme ſecret qui ne fait qu'augmenter ſans ceſſe. Un petit nombre de gens doux & paiſibles, unis par des beſoins mutuels & par une réciproque bienveillance y concourt par divers ſoins à une fin commune : chacun trouvant dans ſon état tout ce qu'il faut pour en être content & ne point deſirer d'en ſortir, on s'y attache comme y devant reſter toute la vie, & la ſeule ambition qu'on regarde eſt celle d'en bien remplir les devoirs. Il y a tant de modération dans ceux qui commandent & tant de zele dans ceux qui obéiſſent, que des égaux euſſent pu diſtribuer entre eux les mêmes emplois, ſans qu'aucun ſe fût plaint de ſon partage. Ainſi nul n'envie celui d'un autre ; nul ne croit pouvoir augmenter ſa fortune que par l'augmentation du bien commun ; les maîtres mê-

mes ne jugent de leur bonheur que par celui des gens qui les environnent. On ne fauroit qu'ajouter ni que retrancher ici, parce qu'on n'y trouve que les chofes utiles & qu'elles y font toutes, en forte qu'on n'y fouhaite rien de ce qu'on n'y voit pas, & qu'il n'y a rien de ce qu'on y voit dont on puiffe dire, pourquoi n'y en a-t-il pas davantage? Ajoutez-y du galon, des tableaux, un luftre, de la dorure, à l'inftant vous appauvrirez tout. En voyant tant d'abondance dans le néceffaire, & nulle trace de fuperflu, on eft porté à croire que, s'il n'y eft pas, c'eft qu'on n'a pas voulu qu'il y fût, & que fi on le vouloit, il y régneroit avec la même profufion : en voyant continuellement les biens refluer au-dehors par l'affiftance du pauvre, on eft porté à dire ; cette maifon ne peut contenir toutes fes richeffes. Voilà, ce me femble, la véritable magnificence.

Cet air d'opulence m'effraya moi-même, quand je fus inftruit de ce qui fervoit à l'entretenir. Vous vous ruinez, dis-je à M. & Mde. de Wolmar. Il n'eft pas poffible qu'un fi modique reve-

nu suffise à tant de dépenses. Ils se mirent à rire, & me firent voir que, sans rien retrancher dans leur maison, il ne tiendroit qu'à eux d'épargner beaucoup & d'augmenter leur revenu plutôt que de se ruiner. Notre grand secret pour être riches, me dirent-ils, est d'avoir peu d'argent, & d'éviter autant qu'il se peut dans l'usage de nos biens les échanges intermédiaires entre le produit & l'emploi. Aucun de ces échanges ne se fait sans perte, & ces pertes multipliées réduisent presque à rien d'assez grands moyens, comme à force d'être brocantée une belle boëte d'or devient un mince colifichet. Le transport de nos revenus s'évite en les employant sur le lieu, l'échange s'en évite encore en les consommant en nature, & dans l'indispensable conversion de ce que nous avons de trop en ce qui nous manque, au lieu des ventes & des achats pécuniaires qui doublent le préjudice, nous cherchons des échanges réels où la commodité de chaque contractant tienne lieu de profit à tous deux.

Je conçois, leur dis-je, les avantages de cette méthode; mais elle ne me pa-

roit pas sans inconvénient. Outre les soins importuns auxquels elle assujettit, le profit doit être plus apparent que réel, & ce que vous perdez dans le détail de la régie de vos biens l'emporte probablement sur le gain que feroient avec vous vos fermiers : car le travail se fera toujours avec plus d'économie & la récolte avec plus de soin par un paysan que par vous. C'est une erreur, me répondit Wolmar ; le paysan se soucie moins d'augmenter le produit que d'épargner sur les fraix, parce que les avances lui sont plus pénibles que les profits ne lui sont utiles ; comme son objet n'est pas tant de mettre un fond en valeur que d'y faire peu de dépense, s'il s'assure un gain actuel c'est bien moins en améliorant la terre qu'en l'épuisant, & le mieux qui puisse arriver est qu'au lieu de l'épuiser il la néglige. Ainsi pour un peu d'argent comptant recueilli sans embarras, un propriétaire oisif prépare à lui ou à ses enfans de grandes pertes, de grands travaux, & quelquefois la ruine de son patrimoine.

D'ailleurs, poursuivit M. de Wolmar, je ne disconviens pas que je ne fasse la

culture de mes terres à plus grands fraix que ne feroit un fermier ; mais auſſi le profit du fermier c'eſt moi qui le fais, & cette culture étant beaucoup meilleure le produit eſt beaucoup plus grand ; de ſorte qu'en dépenſant davantage, je ne laiſſe pas de gagner encore. Il y a plus ; cet excès de dépenſe n'eſt qu'apparent, & produit réellement une très-grande économie : car, ſi d'autres cultivoient nos terres, nous ſerions oiſifs ; il faudroit demeurer à la ville, la vie y feroit plus chere ; il nous faudroit des amuſemens qui nous coûteroient beaucoup plus que ceux que nous trouvons ici, & nous feroient moins ſenſibles. Ces ſoins que vous appellez importuns ſont à la fois nos devoirs & nos plaiſirs ; graces à la prévoyance avec laquelle on les ordonne, ils ne ſont jamais pénibles ; ils nous tiennent lieu d'une foule de fantaiſies ruineuſes dont la vie champêtre prévient ou détruit le goût, & tout ce qui contribue à notre bien-être devient pour nous un amuſement.

Jettez les yeux tout autour de vous, ajoutoit ce judicieux pere de famille,

vous n'y verrez que des chofes utiles, qui ne nous coûtent prefque rien, & nous épargnent mille vaines dépenfes. Les feules denrées du cru couvrent notre table, les feules étoffes du pays compofent prefque nos meubles & nos habits : rien n'eft méprifé parce qu'il eft commun, rien n'eft eftimé parce qu'il eft rare. Comme tout ce qui vient de loin eft fujet à être déguifé ou falfifié, nous nous bornons par délicateffe autant que par modération au choix de ce qu'il y a de meilleur auprès de nous, & dont la qualité n'eft pas fufpecte. Nos mets font fimples, mais choifis. Il ne manque à notre table pour être fomptueufe, que d'être fervie loin d'ici ; car tout y eft bon, tout y feroit rare, & tel gourmand trouveroit les truites du lac bien meilleures, s'il les mangeoit à Paris.

La même regle a lieu dans le choix de la parure, qui comme vous voyez n'eft pas négligée, mais l'élégance y préfide feule, la richeffe ne s'y montre jamais, encore moins la mode. Il y a une grande différence entre le prix que l'opinion donne aux chofes & celui qu'elles ont

réellement. C'eſt à ce dernier ſeul que Julie s'attache, & quand il eſt queſtion d'une étoffe, elle ne cherche pas tant ſi elle eſt ancienne ou nouvelle que ſi elle eſt bonne & ſi elle lui ſied. Souvent même la nouveauté ſeule eſt pour elle un motif d'excluſion, quand cette nouveauté donne aux choſes un prix qu'elles n'ont pas ou qu'elles ne ſauroient garder.

Conſidérez encore qu'ici l'effet de chaque choſe vient moins d'elle-même que de ſon uſage & de ſon accord avec le reſte, de ſorte qu'avec des parties de peu de valeur Julie a fait un tout d'un grand prix. Le goût aime à créer, à donner ſeul la valeur aux choſes. Autant la loi de la mode eſt inconſtante & ruineuſe, autant la ſienne eſt économe & durable. Ce que le bon goût approuve une fois eſt toujours bien; s'il eſt rarement à la mode, en revanche il n'eſt jamais ridicule, & dans ſa modeſte ſimplicité il tire de la convenance des choſes des regles inaltérables & ſûres, qui reſtent quand les modes ne ſont plus.

Ajoutez enfin que l'abondance du ſeul néceſſaire ne peut dégénérer en abus;

parce que le néceſſaire a ſa meſure naturelle, & que les vrais beſoins n'ont jamais d'excès. On peut mettre la dépenſe de vingt habits en un ſeul, & manger en un repas le revenu d'une année; mais on ne ſauroit porter deux habits en même tems ni dîner deux fois en un jour. Ainſi l'opinion eſt illimitée, au lieu que la nature nous arrête de tous côtés, & celui qui dans un état médiocre ſe borne au bien-être ne riſque point de ſe ruiner.

Voilà, mon cher, continuoit le ſage Wolmar, comment avec de l'économie & des ſoins on peut ſe mettre au-deſſus de ſa fortune. Il ne tiendroit qu'à nous d'augmenter la nôtre ſans changer notre maniere de vivre; car il ne ſe fait ici preſque aucune avance qui n'ait un produit pour objet, & tout ce que nous dépenſons nous rend de quoi dépenſer beaucoup plus.

Hé bien! Milord, rien de tout cela ne paroit au premier coup d'œil. Par-tout un air de profuſion couvre l'ordre qui le donne; il faut du tems pour appercevoir des loix ſomptuaires qui menent à l'aiſance & au plaiſir, & l'on a d'abord

peine à comprendre comment on jouit de ce qu'on épargne. En y réfléchiſſant le contentement augmente, parce qu'on voit que la ſource en eſt intariſſable & que l'art de goûter le bonheur de la vie ſert encore à le prolonger. Comment ſe laſſeroit-on d'un état ſi conforme à la nature? Comment épuiſeroit-on ſon héritage en l'améliorant tous les jours? Comment ruineroit-on ſa fortune en ne conſommant que ſes revenus? Quand chaque année on eſt ſûr de la ſuivante, qui peut troubler la paix de celle qui court? Ici le fruit du labeur paſſé ſoutient l'abondance préſente, & le fruit du labeur préſent annonce l'abondance à venir; on jouit à la fois de ce qu'on dépenſe & de ce qu'on recueille, & les divers tems ſe raſſemblent pour affermir la ſécurité du préſent.

Je ſuis entré dans tous les détails du ménage, & j'ai par-tout vu régner le même eſprit. Toute la broderie & la dentelle ſortent du gynécée; toute la toile eſt filée dans la baſſe-cour ou par de pauvres femmes que l'on nourrit. La laine s'envoye à des manufactures dont

on

on tire en échange des draps pour habiller les gens ; le vin, l'huile & le pain se font dans la maison ; on a des bois en coupe réglée autant qu'on en peut consommer ; le boucher se paye en bétail ; l'épicier reçoit du bled pour ses fournitures ; le salaire des ouvriers & des domestiques se prend sur le produit des terres qu'ils font valoir ; le loyer des maisons de la ville suffit pour l'ameublement de celles qu'on habite ; les rentes sur les fonds publics fournissent à l'entretien des maîtres & au peu de vaisselle qu'on se permet ; la vente des vins & des bleds qui restent donne un fonds qu'on laisse en réserve pour les dépenses extraordinaires ; fonds que la prudence de Julie ne laisse jamais tarir, & que sa charité laisse encore moins augmenter. Elle n'accorde aux choses de pur agrément que le profit du travail qui se fait dans sa maison, celui des terres qu'ils ont défrichées, celui des arbres qu'ils ont fait planter, &c. Ainsi le produit & l'emploi se trouvant toujours compensés par la nature des choses, la balance ne peut être rompue, & il est impossible de se déranger.

Bien plus : les privations qu'elle s'impose par cette volupté tempérante dont j'ai parlé sont à la fois de nouveaux moyens de plaisir & de nouvelles ressources d'économie. Par exemple, elle aime beaucoup le caffé ; chez sa mere elle en prenoit tous les jours. Elle en a quitté l'habitude pour en augmenter le goût ; elle s'est bornée à n'en prendre que quand elle a des hôtes, & dans le sallon d'Apollon, afin d'ajouter cet air de fête à tous les autres. C'est une petite sensualité qui la flatte plus, qui lui coûte moins, & par laquelle elle aiguise & regle à la fois sa gourmandise. Au contraire, elle met à deviner & satisfaire les goûts de son pere & de son mari une attention sans relâche, une prodigalité naturelle & pleine de graces, qui leur fait mieux goûter ce qu'elle leur offre par le plaisir qu'elle trouve à le leur offrir. Ils aiment tous deux à prolonger un peu la fin du repas, à la Suisse : elle ne manque jamais après le souper de faire servir une bouteille de vin plus délicat, plus vieux que celui de l'ordinaire. Je fus d'abord la dupe des noms pompeux qu'on donnoit à ces

vins, qu'en effet je trouve excellens, &, les buvant comme étant des lieux dont ils portoient les noms, je fis la guerre à Julie d'une infraction si manifeste à ses maximes; mais elle me rappella en riant un passage de Plutarque, où Flaminius compare les troupes Asiatiques d'Antiochus sous mille noms barbares, aux ragoûts divers sous lesquels un ami lui avoit déguisé la même viande. Il en est de même, dit-elle, de ces vins étrangers que vous me reprochez. Le Rancio, le Cherez, le Malaga, le Chassaigne, le Syracuse dont vous buvez avec tant de plaisir ne sont en effet que des vins de Lavaux diversement préparés, & vous pouvez voir d'ici le vignoble qui produit toutes ces boissons lointaines. Si elles sont inférieures en qualité aux vins fameux dont elles portent les noms, elles n'en ont pas les inconvéniens, & comme on est sûr de ce qui les compose, on peut au moins les boire sans risque. J'ai lieu de croire, continua-t-elle, que mon pere & mon mari les aiment autant que les vins les plus rares. Les siens, me dit alors M. de Wolmar, ont pour nous un goût dont

manquent tous les autres ; c'eſt le plaiſir qu'elle a pris à les préparer. Ah ! repritelle, ils ſeront toujours exquis !

Vous jugez bien qu'au milieu de tant de ſoins divers le déſœuvrement & l'oiſiveté qui rendent néceſſaires la compagnie, les viſites & les ſociétés extérieures, ne trouvent gueres ici de place. On fréquente les voiſins, aſſez pour entretenir un commerce agréable, trop peu pour s'y aſſujettir. Les hôtes ſont toujours bien venus & ne ſont jamais deſirés. On ne voit préciſément qu'autant de monde qu'il faut pour ſe conſerver le goût de la retraite ; les occupations champêtres tiennent lieu d'amuſemens, & pour qui trouve au ſein de ſa famille une douce ſociété, toutes les autres ſont bien inſipides. La maniere dont on paſſe ici le tems eſt trop ſimple & trop uniforme pour tenter beaucoup de gens (8) ; mais c'eſt

(8) Je crois qu'un de nos beaux eſprits voyageant dans ce pays là, reçu & careſſé dans cette maiſon à ſon paſſage, feroit enſuite à ſes amis une relation bien plaiſante de la vie de manans qu'on y mene. Au reſte, je vois par les lettres de Miladi Catesby que ce goût n'eſt pas particulier à la France, & que c'eſt apparemment auſſi l'uſage en Angleterre de tourner ſes hôtes en ridicules, pour prix de leur hoſpitalité.

par la disposition du cœur de ceux qui l'ont adoptée qu'elle leur est intéressante. Avec une ame saine, peut-on s'ennuyer à remplir les plus chers & les plus charmans devoirs de l'humanité, & à se rendre mutuellement la vie heureuse ? Tous les soirs Julie contente de sa journée n'en desire point une différente pour le lendemain, & tous les matins elle demande au Ciel un jour semblable à celui de la veille : elle fait toujours les mêmes choses parce qu'elles sont bien, & qu'elle ne connoit rien de mieux à faire. Sans doute elle jouit ainsi de toute la félicité permise à l'homme. Se plaire dans la durée de son état n'est-ce pas un signe assuré qu'on y vit heureux ?

Si l'on voit rarement ici de ces tas de désœuvrés qu'on appelle bonne compagnie, tout ce qui s'y rassemble intéresse le cœur par quelque endroit avantageux, & rachete quelques ridicules par mille vertus. De paisibles campagnards sans monde & sans politesse, mais bons, simples, honnêtes & contens de leur sort ; d'anciens officiers retirés du service ; des commerçans ennuyés de s'enri-

chir ; de sages meres de famille qui amenent leurs filles à l'école de la modestie & des bonnes mœurs ; voilà le cortege que Julie aime rassembler autour d'elle. Son mari n'est pas fâché d'y joindre quelquefois de ces aventuriers corrigés par l'âge & l'expérience, qui, devenus sages à leurs dépens, reviennent sans chagrin cultiver le champ de leur pere qu'ils voudroient n'avoir point quitté. Si quelqu'un récite à table les événemens de sa vie, ce ne sont point les aventures merveilleuses du riche Sindbad racontant au sein de la mollesse orientale comment il a gagné ses trésors : ce sont les relations plus simples de gens sensés que les caprices du sort & les injustices des hommes ont rebutés des faux biens vainement poursuivis, pour leur rendre le goût des véritables.

Croiriez-vous que l'entretien même des paysans a des charmes pour ces ames élevées avec qui le sage aimeroit à s'instruire ? Le judicieux Wolmar trouve dans la naïveté villageoise des caracteres plus marqués, plus d'hommes pensans par eux-mêmes que sous le masque uniforme des

habitans des villes, où chacun se montre comme sont les autres, plutôt que comme il est lui-même. La tendre Julie trouve en eux des cœurs sensibles aux moindres caresses, & qui s'estiment heureux de l'intérêt qu'elle prend à leur bonheur. Leur cœur ni leur esprit ne sont point façonnés par l'art; ils n'ont point appris à se former sur nos modeles, & l'on n'a pas peur de trouver en eux l'homme de l'homme au lieu de celui de la nature.

Souvent dans ses tournées M. de Wolmar rencontre quelque bon vieillard dont le sens & la raison le frappent, & qu'il se plait à faire causer. Il l'amene à sa femme; elle lui fait un accueil charmant, qui marque, non la politesse & les airs de son état, mais la bienveillance & l'humanité de son caractere. On retient le bonhomme à dîner. Julie le place à côté d'elle, le sert, le caresse, lui parle avec intérêt, s'informe de sa famille, de ses affaires, ne sourit point de son embarras, ne donne point une attention gênante à ses manieres rustiques, mais le met à son aise par la facilité des siennes, & ne sort point avec lui de ce tendre & touchant

respect dû à la vieilleſſe infirme qu'honore une longue vie paſſée ſans reproche. Le vieillard enchanté ſe livre à l'épanchement de ſon cœur ; il ſemble reprendre un moment la vivacité de ſa jeuneſſe. Le vin bu à la ſanté d'une jeune Dame en réchauffe mieux ſon ſang à demi-glacé. Il ſe ranime à parler de ſon ancien tems, de ſes amours, de ſes campagnes, des combats où il s'eſt trouvé, du courage de ſes compatriotes, de ſon retour au pays, de ſa femme, de ſes enfans, des travaux champêtres, des abus qu'il a remarqués, des remedes qu'il imagine. Souvent des longs diſcours de ſon âge ſortent d'excellens préceptes moraux, ou des leçons d'agriculture ; & quand il n'y auroit dans les choſes qu'il dit que le plaiſir qu'il prend à les dire, Julie en prendroit à les écouter.

Elle paſſe après le dîner dans ſa chambre, & en rapporte un petit préſent de quelque nippe convenable à la femme ou aux filles du vieux bon-homme. Elle le lui fait offrir par les enfans, & réciproquement il rend aux enfans quelque don ſimple & de leur goût dont elle l'a ſecre-

tement chargé pour eux. Ainsi se forme de bonne heure l'étroite & douce bienveillance qui fait la liaison des états divers. Les enfans s'accoutument à honorer la vieillesse, à estimer la simplicité & à distinguer le mérite dans tous les rangs. Les paysans, voyant leurs vieux peres fêtés dans une maison respectable & admis à la table des maîtres, ne se tiennent point offensés d'en être exclus; ils ne s'en prennent point à leur rang mais à leur âge; ils ne disent point, nous sommes trop pauvres, mais, nous sommes trop jeunes pour être ainsi traités; l'honneur qu'on rend à leurs vieillards & l'espoir de le partager un jour les consolent d'en être privés & les excitent à s'en rendre dignes.

Cependant, le vieux bon-homme, encore attendri des caresses qu'il a reçues, revient dans sa chaumiere, empressé de montrer à sa femme & à ses enfans les dons qu'il leur apporte. Ces bagatelles répandent la joie dans toute une famille qui voit qu'on a daigné s'occuper d'elle. Il leur raconte avec emphase la réception qu'on lui a faite, les mets dont on l'a

servi, les vins dont il a goûté, les discours obligeans qu'on lui a tenus, combien on s'est informé d'eux, l'affabilité des maîtres, l'attention des serviteurs, & généralement ce qui peut donner du prix aux marques d'estime & de bonté qu'il a reçues; en le racontant il en jouit une seconde fois, & toute la maison croit jouir aussi des honneurs rendus à son chef. Tous bénissent de concert cette famille illustre & généreuse qui donne exemple aux grands & refuge aux petits, qui ne dédaigne point le pauvre & rend honneur aux cheveux blancs. Voilà l'encens qui plait aux ames bienfaisantes. S'il est des bénédictions humaines que le Ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie & la bassesse en présence des gens qu'on loue; mais celles que dicte en secret un cœur simple & reconnoissant au coin d'un foyer rustique.

C'est ainsi qu'un sentiment agréable & doux peut couvrir de son charme une vie insipide à des cœurs indifférens: c'est ainsi que les soins, les travaux, la retraite peuvent devenir des amusemens par l'art de les diriger. Une ame saine peut don-

ner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples. Tous ces gens ennuyés qu'on amuſe avec tant de peine doivent leur dégoût à leurs vices, & ne perdent le ſentiment du plaiſir qu'avec celui du devoir. Pour Julie, il lui eſt arrivé précifément le contraire, & des ſoins qu'une certaine langueur d'ame lui eût laiſſé négliger autrefois, lui deviennent intéreſſans par le motif qui les inſpire. Il faudroit être inſenſible pour être toujours ſans vivacité. La ſienne s'eſt développée par les mêmes cauſes qui la réprimoient autrefois. Son cœur cherchoit la retraite & la ſolitude pour ſe livrer en paix aux affections dont il étoit pénétré; maintenant elle a pris une activité nouvelle en formant de nouveaux liens. Elle n'eſt point de ces indolentes meres de famille, contentes d'étudier quand il faut agir, qui perdent à s'inſtruire des devoirs d'autrui le tems qu'elles devroient mettre à remplir les leurs. Elle pratique aujourd'hui ce qu'elle apprenoit autrefois. Elle n'étudie plus, elle ne lit plus; elle agit. Comme elle

ſe leve une heure plus tard que ſon mari, elle ſe couche auſſi plus tard d'une heure. Cette heure eſt le ſeul tems qu'elle donne encore à l'étude, & la journée ne lui paroit jamais aſſez longue pour tous les ſoins dont elle aime à la remplir.

Voilà, Milord, ce que j'avois à vous dire ſur l'économie de cette maiſon & ſur la vie privée des maîtres qui la gouvernent. Contens de leur ſort, ils en jouiſſent paiſiblement; contens de leur fortune, ils ne travaillent pas à l'augmenter pour leurs enfans; mais à leur laiſſer avec l'héritage qu'ils ont reçu, des terres en bon état, des domeſtiques affectionnés, le goût du travail, de l'ordre, de la modération, & tout ce qui peut rendre douce & charmante à des gens ſenſés la jouiſſance d'un bien médiocre, auſſi ſagement conſervé qu'il fut honnêtement acquis.



LETTRE III. (1)

DE SAINT PREUX

A MILORD EDOUARD.

NOUS avons eu des hôtes ces jours derniers. Ils ſont repartis hier, & nous recommençons entre nous trois une ſociété d'autant plus charmante qu'il n'eſt rien reſté dans le fond des cœurs qu'on veuille ſe cacher l'un à l'autre. Quel plaiſir je goûte à reprendre un nouvel être qui me rend digne de votre confiance! Je ne reçois pas une marque d'eſtime de Julie & de ſon mari, que je ne me diſe avec une certaine fierté d'ame : enfin j'o-

(1) Deux lettres écrites en différens tems rouloient ſur le ſujet de celle-ci, ce qui occaſionnoit bien des répétitions inutiles. Pour les retrancher, j'ai réuni ces deux lettres en une ſeule. Au reſte, ſans prétendre juſtifier l'exceſſive longueur de pluſieurs des lettres dont ce recueil eſt compoſé, je remarquerai que les lettres des ſolitaires ſont longues & rares, celles des gens du monde fréquentes & courtes. Il ne faut qu'obſerver cette différence pour en ſentir à l'inſtant la raiſon.

ferai me montrer à lui. C'eſt par vos ſoins, c'eſt ſous vos yeux que j'eſpere honorer mon état préſent de mes fautes paſſées. Si l'amour éteint jette l'ame dans l'épuiſement, l'amour ſubjugué lui donne avec la conſcience de ſa victoire une élévation nouvelle, & un attrait plus vif pour tout ce qui eſt grand & beau. Voudroit-on perdre le fruit d'un ſacrifice qui nous a coûté ſi cher? Non, Milord, je ſens qu'à votre exemple mon cœur va mettre à profit tous les ardens ſentimens qu'il a vaincus. Je ſens qu'il faut avoir été ce que je fus pour devenir ce que je veux être.

Après ſix jours perdus aux entretiens frivoles des gens indifférens, nous avons paſſé aujourd'hui une matinée à l'angloiſe, réunis & dans le ſilence, goûtant à la fois le plaiſir d'être enſemble & la douceur du recueillement. Que les délices de cet état ſont connues de peu de gens! Je n'ai vu perſonne en France en avoir la moindre idée. La converſation des amis ne tarit jamais, diſent-ils. Il eſt vrai, la langue fournit un babil facile aux attachemens médiocres. Mais l'amitié, Mi-

lord, l'amitié ! ſentiment vif & céleſte, quels diſcours ſont dignes de toi ? Quelle langue oſe être ton interprête ? Jamais ce qu'on dit à ſon ami peut-il valoir ce qu'on ſent à ſes côtés ? Mon Dieu ! qu'une main ſerrée, qu'un regard animé, qu'une étreinte contre la poitrine, que le ſoupir qui la ſuit diſent de choſes, & que le premier mot qu'on prononce eſt froid après tout cela ! O veillées de Beſançon ! momens conſacrés au ſilence & recueillis par l'amitié ! O Bomſton ! ame grande, ami ſublime ! Non, je n'ai point avili ce que tu fis pour moi, & ma bouche ne t'en a jamais rien dit.

Il eſt ſûr que cet état de contemplation fait un des grands charmes des hommes ſenſibles. Mais j'ai toujours trouvé que les importuns empêchoient de le goûter, & que les amis ont beſoin d'être ſans témoin pour pouvoir ne ſe rien dire à leur aiſe. On veut être recueillis, pour ainſi dire, l'un dans l'autre : les moindres diſtractions ſont déſolantes, la moindre contrainte eſt inſupportable. Si quelquefois le cœur porte un mot à la bouche, il eſt ſi doux de pouvoir le pro-

noncer ſans gêne. Il ſemble qu'on n'oſe penſer librement ce qu'on n'oſe dire de même : il ſemble que la préſence d'un ſeul étranger retienne le ſentiment & comprime des ames qui s'entendroient ſi bien ſans lui.

Deux heures ſe ſont ainſi écoulées entre nous dans cette immobilité d'extaſe, plus douce mille fois que le froid repos des Dieux d'Epicure. Après le déjeûner, les enfans ſont entrés comme à l'ordinaire dans la chambre de leur mere ; mais au lieu d'aller enſuite s'enfermer avec eux dans le gynécée ſelon ſa coutume ; pour nous dédommager en quelque ſorte du tems perdu ſans nous voir, elle les a fait reſter avec elle, & nous ne nous ſommes point quittés juſqu'au dîner. Henriette qui commence à ſavoir tenir l'aiguille, travailloit aſſiſe devant la Fanchon qui faiſoit de la dentelle, & dont l'oreiller poſoit ſur le doſſier de ſa petite chaiſe. Les deux garçons feuilletoient ſur une table un recueil d'images, dont l'aîné expliquoit les ſujets au cadet. Quand il ſe trompoit, Henriette attentive & qui ſait le recueil par cœur avoit ſoin de le corriger.

corriger. Souvent feignant d'ignorer à quelle eſtampe ils étoient, elle en tiroit un prétexte de ſe lever, d'aller & venir de ſa chaiſe à la table & de la table à ſa chaiſe. Ces promenades ne lui déplaiſoient pas & lui attiroient toujours quelque agacerie de la part du petit Mali; quelquefois même il s'y joignoit un baiſer, que ſa bouche enfantine ſait mal appliquer encore, mais dont Henriette, déjà plus ſavante, lui épargne volontiers la façon. Pendant ces petites leçons qui ſe prenoient & ſe donnoient ſans beaucoup de ſoin, mais auſſi ſans la moindre gêne, le cadet comptoit furtivement des onchets de buis, qu'il avoit cachés ſous le livre.

Madame de Wolmar brodoit près de la fenêtre vis-à-vis des enfans; nous étions ſon mari & moi encore autour de la table à thé liſant la gazette, à laquelle elle prêtoit aſſez peu d'attention. Mais à l'article de la maladie du Roi de France & de l'attachement ſingulier de ſon peuple, qui n'eut jamais d'égal que celui des Romains pour Germanicus, elle a fait quelques réflexions ſur le bon naturel de cette

nation douce & bienveillante, que toutes haïssent & qui n'en hait aucune, ajoutant qu'elle n'envioit du rang suprême, que le plaisir de s'y faire aimer. N'enviez rien, lui a dit son mari d'un ton qu'il m'eût dû laisser prendre ; il y a long-tems que nous sommes tous vos sujets. A ce mot, son ouvrage est tombé de ses mains, elle a tourné la tête & jetté sur son digne époux un regard si touchant, si tendre, que j'en ai tressailli moi-même. Elle n'a rien dit : qu'eût-elle dit qui valût ce regard ? Nos yeux se sont aussi rencontrés. J'ai senti à la maniere dont son mari m'a serré la main que la même émotion nous gagnoit tous trois, & que la douce influence de cette ame expansive agissoit autour d'elle, & triomphoit de l'insensibilité même.

C'est dans ces dispositions qu'a commencé le silence dont je vous parlois ; vous pouvez juger qu'il n'étoit pas de froideur & d'ennui. Il n'étoit interrompu que par le petit manege des enfans ; encore, aussi-tôt que nous avons cessé de parler, ont-ils modéré par imitation leur caquet, comme craignant de troubler le

recueillement universel. C'est la petite surintendante qui la premiere s'est mise à baisser la voix, à faire signe aux autres, à courir sur la pointe du pied, & leurs jeux sont devenus d'autant plus amusans que cette légere contrainte y ajoutoit un nouvel intérêt. Ce spectacle qui sembloit être mis sous nos yeux pour prolonger notre attendrissement a produit son effet naturel.

Ammutiscon le lingue, e parlan l'alme (*a*).

Que de choses se sont dites sans ouvrir la bouche! Que d'ardens sentimens se sont communiqués sans la froide entremise de la parole! Insensiblement Julie s'est laissée absorber à celui qui dominoit tous les autres. Ses yeux se sont tout-à-fait fixés sur ses trois enfans, & son cœur ravi dans une si délicieuse extase animoit son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant.

Livrés nous-mêmes à cette double contemplation, nous nous laissions entraîner Wolmar & moi à nos rêveries, quand les enfans, qui les causoient, les ont fait

(*a*) Les langues se taisent mais les cœurs parlent. *Marini.*

finir. L'aîné, qui s'amusoit aux images; voyant que les onchets empêchoient son frere d'être attentif, a pris le tems qu'il les avoit rassemblés, & lui donnant un coup sur la main, les a fait sauter par la chambre. Marcellin s'est mis à pleurer, & sans s'agiter pour le faire taire, Mde. de Wolmar a dit à Fanchon d'emporter les onchets. L'enfant s'est tû sur le champ, mais les onchets n'ont pas moins été emportés, sans qu'il ait recommencé de pleurer comme je m'y étois attendu. Cette circonstance qui n'étoit rien m'en a rappellé beaucoup d'autres auxquelles je n'avois fait nulle attention, & je ne me souviens pas, en y pensant, d'avoir vu d'enfans à qui l'on parlât si peu & qui fussent moins incommodes. Ils ne quittent presque jamais leur mere, & à peine s'apperçoit-on qu'ils soient là. Ils sont vifs, étourdis, sémillans, comme il convient à leur âge, jamais importuns ni criards, & l'on voit qu'ils sont discrets avant de savoir ce que c'est que discrétion. Ce qui m'étonnoit le plus dans les réflexions où ce sujet m'a conduit, c'étoit que cela se fît comme de soi-même, &

qu'avec une ſi vive tendreſſe pour ſes enfans, Julie ſe tourmentât ſi peu autour d'eux. En effet, on ne la voit jamais s'empreſſer à les faire parler ou taire, ni à leur preſcrire ou défendre ceci ou cela. Elle ne diſpute point avec eux, elle ne les contrarie point dans leurs amuſemens; on diroit qu'elle ſe contente de les voir & de les aimer, & que quand ils ont paſſé leur journée avec elle, tout ſon devoir de mere eſt rempli.

Quoique cette paiſible tranquillité me parût plus douce à conſidérer que l'inquiete ſollicitude des autres meres, je n'en étois pas moins frappé d'une indolence qui s'acccordoit mal avec mes idées. J'aurois voulu qu'elle n'eût pas encore été contente avec tant de ſujets de l'être: une activité ſuperflue ſied ſi bien à l'amour maternel! Tout ce que je voyois de bon dans ſes enfans, j'aurois voulu l'attribuer à ſes ſoins; j'aurois voulu qu'ils duſſent moins à la nature & davantage à leur mere; je leur aurois preſque deſiré des défauts pour la voir plus empreſſée à les corriger.

Après m'être occupé long-tems de ces

réflexions en silence, je l'ai rompu pour les lui communiquer. Je vois, lui ai-je dit, que le Ciel récompense la vertu des meres par le bon naturel des enfans : mais ce bon naturel veut être cultivé. C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il un tems plus propre à les former, que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire ? Si vous les livrez à eux-mêmes dès leur enfance, à quel âge attendrez-vous d'eux de la docilité ? Quand vous n'auriez rien à leur apprendre, il faudroit leur apprendre à vous obéir. Vous appercevez-vous, a-t-elle répondu, qu'ils me désobéissent ? Cela seroit difficile, ai-je dit, quand vous ne leur commandez rien. Elle s'est mise à sourire en regardant son mari, & me prenant par la main, elle m'a mené dans le cabinet, où nous pouvions causer tous trois sans être entendus des enfans.

C'est là que m'expliquant à loisir ses maximes, elle m'a fait voir sous cet air de négligence la plus vigilante attention qu'ait jamais donné la tendresse maternelle. Long-tems, m'a-t-elle dit, j'ai pensé comme vous sur les instructions

prématurées, & durant ma premiere grossesse, effrayée de tous mes devoirs & des soins que j'aurois bientôt à remplir, j'en parlois souvent à Monsieur de Wolmar avec inquiétude. Quel meilleur guide pouvois-je prendre en cela qu'un observateur éclairé, qui joignoit à l'intérêt d'un pere le sang-froid d'un philosophe ? Il remplit & passa mon attente ; il dissipa mes préjugés & m'apprit à m'assurer avec moins de peine un succès beaucoup plus étendu. Il me fit sentir que la premiere & plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie (2), est de rendre un enfant propre à être élevé. Une erreur commune à tous les parens qui se piquent de lumieres est de supposer les enfans raisonnables dès leur naissance, & de leur parler comme à des hommes avant même qu'ils sachent parler. La raison est l'instrument qu'on pense employer à les instruire, au lieu que les autres instrumens doivent servir à former celui-là, & que de toutes les

(2) Locke lui-même, le sage Locke l'a oubliée ; il dit bien plus ce qu'on doit exiger des enfans, que ce qu'il faut faire pour l'obtenir.

instructions propres à l'homme, celle qu'il acquiert le plus tard & le plus difficilement est la raison même. En leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à en payer les autres, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins, & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables, on ne l'obtient en effet que par ceux de crainte ou de vanité qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Il n'y a point de patience que ne lasse enfin l'enfant qu'on veut élever ainsi; & voilà comment, ennuyés, rebutés, excédés de l'éternelle importunité dont ils leur ont donné l'habitude eux-mêmes; les parens ne pouvant plus supporter le tracas des enfans sont forcés de les éloigner d'eux en les livrant à des maîtres, comme si l'on pouvoit jamais espérer d'un précepteur plus de patience & de douceur que n'en peut avoir un pere.

La nature, a continué Julie, veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet

ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, & ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manieres de voir, de penser, de sentir qui lui sont propres. Rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres, & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut que du jugement à dix ans.

La raison ne commence à se former qu'au bout de plusieurs années, & quand le corps a pris une certaine consistance. L'intention de la nature est donc que le corps se fortifie avant que l'esprit s'exerce. Les enfans sont toujours en mouvement; le repos & la réflexion sont l'aversion de leur âge; une vie appliquée & sédentaire les empêche de croître & de profiter; leur esprit ni leur corps ne peuvent supporter la contrainte. Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, foibles, mal-sains, plutôt hébêtés que raisonnables, & l'ame se sent toute la vie du dépérissement du corps.

Quand toutes ces instructions prématurées profiteroient à leur jugement autant qu'elles y nuisent, encore y auroit-il un très-grand inconvénient à les leur donner indistinctement, & sans égard à celles qui conviennent par préférence au génie de chaque enfant. Outre la constitution commune à l'espece, chacun apporte en naissant un tempérament particulier qui détermine son génie & son caractere, & qu'il ne s'agit ni de changer ni de contraindre, mais de former & de perfectionner. Tous les caracteres sont bons & sains en eux-mêmes, selon M. de Wolmar. Il n'y a point, dit-il, d'erreurs dans la nature (3). Tous les vices qu'on impute au naturel sont l'effet des mauvaises formes qu'il a reçues. Il n'y a point de scélérat dont les penchans mieux dirigés n'eussent produit de grandes vertus. Il n'y a point d'esprit faux dont on n'eût tiré des talens utiles en le prenant d'un certain biais, comme ces figures difformes & monstrueuses qu'on rend bel-

(3) Cette doctrine si vraie me surprend dans M. de Wolmar; on verra bientôt pourquoi.

les & bien proportionnées en les mettant à leur point de vue. Tout concourt au bien commun dans le ſyſtême univerſel. Tout homme a ſa place aſſignée dans le meilleur ordre des choſes, il s'agit de trouver cette place & de ne pas pervertir cet ordre. Qu'arrive-t-il d'une éducation commencée dès le berceau & toujours ſous une même formule, ſans égard à la prodigieuſe diverſité des eſprits? Qu'on donne à la plupart des inſtructions nuiſibles ou déplacées, qu'on les prive de celles qui leur conviendroient, qu'on gêne de toutes parts la nature, qu'on efface les grandes qualités de l'ame, pour en ſubſtituer de petites & d'apparentes qui n'ont aucune réalité; qu'en exerçant indiſtinctement aux mêmes choſes tant de talens divers on efface les uns par les autres, on les confond tous; qu'après bien des ſoins perdus à gâter dans les enfans les vrais dons de la nature, on voit bientôt ternir cet éclat paſſager & frivole qu'on leur préfere, ſans que le naturel étouffé revienne jamais; qu'on perd à la fois ce qu'on a détruit & ce qu'on a fait; qu'enfin pour le prix de

tant de peine indiſcretement priſe, tous ces petits prodiges deviennent des eſprits ſans force & des hommes ſans mérite, uniquement remarquables par leur foibleſſe & par leur inutilité.

J'entends ces maximes, ai-je dit à Julie, mais j'ai peine à les accorder avec vos propres ſentimens ſur le peu d'avantage qu'il y a de développer le génie & les talens naturels de chaque individu, ſoit pour ſon propre bonheur, ſoit pour le vrai bien de la ſociété. Ne vaut-il pas infiniment mieux former un parfait modele de l'homme raiſonnable & de l'honnête homme; puis rapprocher chaque enfant de ce modele par la force de l'éducation, en excitant l'un, en retenant l'autre, en réprimant les paſſions, en perfectionnant la raiſon, en corrigeant la nature.... Corriger la nature! a dit Wolmar en m'interrompant; ce mot eſt beau; mais avant que de l'employer, il faloit répondre à ce que Julie vient de vous dire.

Une réponſe très-péremptoire, à ce qu'il me ſembloit, étoit de nier le principe; c'eſt ce que j'ai fait. Vous ſup-

posez toujours que cette diversité d'esprits & de génies qui distingue les individus est l'ouvrage de la nature ; & cela n'est rien moins qu'évident. Car enfin, si les esprits sont différens, ils sont inégaux, & si la nature les a rendus inégaux, c'est en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, ou de capacité d'attention. Or quant aux sens & à la mémoire, il est prouvé par l'expérience que leurs divers degrés d'étendue & de perfection ne sont point la mesure de l'esprit des hommes ; & quant à la capacité d'attention, elle dépend uniquement de la force des passions qui nous animent, & il est encore prouvé que tous les hommes sont par leur nature susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit.

Que si la diversité des esprits, au lieu de venir de la nature, étoit un effet de l'éducation, c'est-à-dire des diverses idées, des divers sentimens qu'excitent en nous dès l'enfance les objets qui nous frappent, les circonstances où nous nous

trouvons, & toutes les impreſſions que nous recevons : bien loin d'attendre pour élever les enfans qu'on connût le caractere de leur eſprit, il faudroit au contraire ſe hâter de déterminer convenablement ce caractere par une éducation propre à celui qu'on veut leur donner.

A cela il m'a répondu que ce n'étoit pas ſa méthode de nier ce qu'il voyoit, lorſqu'il ne pouvoit l'expliquer. Regardez, m'a-t-il dit, ces deux chiens qui ſont dans la cour. Ils ſont de la même portée ; ils ont été nourris & traités de même ; ils ne ſe ſont jamais quittés : cependant l'un des deux eſt vif, gai, careſſant, plein d'intelligence : l'autre lourd, peſant, hargneux ; & jamais on n'a pu lui rien apprendre. La ſeule différence des tempéramens a produit en eux celle des caracteres, comme la ſeule différence de l'organiſation intérieure produit en nous celle des eſprits ; tout le reſte a été ſemblable... ſemblable ? ai-je interrompu ; quelle différence ? Combien de petits objets ont agi ſur l'un & non pas ſur l'autre ! combien de petites circonſtances les ont frappés diverſement, ſans

que vous vous en soyez apperçu ! Bon, a-t-il repris, vous voilà raisonnant comme les astrologues. Quand on leur opposoit que deux hommes nés sous le même aspect avoient des fortunes si diverses, ils rejettoient bien loin cette identité. Ils soutenoient que, vu la rapidité des Cieux, il y avoit une distance immense du thême de l'un de ces hommes à celui de l'autre, & que, si l'on eût pu marquer les deux instans précis de leurs naissances, l'objection se fût tournée en preuve.

Laissons, je vous prie, toutes ces subtilités, & nous en tenons à l'observation. Elle nous apprend qu'il y a des caracteres qui s'annoncent presque en naissant, & des enfans qu'on peut étudier sur le sein de leur nourrice. Ceux-là font une classe à part, & s'élevent en commençant de vivre. Mais quant aux autres qui se développent moins vîte, vouloir former leur esprit avant de le connoître, c'est s'exposer à gâter le bien que la nature a fait, & à faire plus mal à sa place. Platon votre maître ne soutenoit-il pas que tout le savoir humain,

toute la philosophie ne pouvoit tirer d'une ame humaine que ce que la nature y avoit mis ; comme toutes les opérations chymiques n'ont jamais tiré d'aucun mixte qu'autant d'or qu'il en contenoit déjà ? Cela n'est vrai ni de nos sentimens ni de nos idées ; mais cela est vrai de nos dispositions à les acquérir. Pour changer un esprit il faudroit changer l'organisation intérieure ; pour changer un caractere, il faudroit changer le tempérament dont il dépend. Avez-vous jamais ouï dire qu'un emporté soit devenu flegmatique, & qu'un esprit méthodique & froid ait acquis de l'imagination ? Pour moi je trouve qu'il seroit tout aussi aisé de faire un blond d'un brun, & d'un sot un homme d'esprit. C'est donc en vain qu'on prétendroit refondre les divers esprits sur un modele commun. On peut les contraindre & non les changer : on peut empêcher les hommes de se montrer tels qu'ils sont, mais non les faire devenir autres ; & s'ils se déguisent dans le cours ordinaire de la vie, vous les verrez dans toutes les occasions importantes reprendre leur caractere originel,
&

& s'y livrer avec d'autant moins de regle, qu'ils n'en connoissent plus en s'y livrant. Encore une fois il ne s'agit point de changer le caractere & de plier le naturel, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver & d'empêcher qu'il ne dégénere; car c'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, & que l'ouvrage de la nature s'acheve en lui par l'éducation. Or avant de cultiver le caractere il faut l'étudier, attendre paisiblement qu'il se montre, lui fournir les occasions de se montrer, & toujours s'abstenir de rien faire, plutôt que d'agir mal-à-propos. A tel génie il faut donner des aîles, à d'autres des entraves; l'un veut être pressé, l'autre retenu; l'un veut qu'on le flatte, & l'autre qu'on l'intimide; il faudroit tantôt éclairer, tantôt abrutir. Tel homme est fait pour porter la connoissance humaine jusqu'à son dernier terme; à tel autre il est même funeste de savoir lire. Attendons la premiere étincelle de la raison; c'est elle qui fait sortir le caractere & lui donne sa véritable forme; c'est par elle aussi qu'on le cultive, & il

n'y a point avant la raiſon de véritable éducation pour l'homme.

Quant aux maximes de Julie que vous mettez en oppoſition, je ne ſais ce que vous y voyez de contradictoire : pour moi, je les trouve parfaitement d'accord; chaque homme apporte en naiſſant un caractere, un génie & des talens qui lui ſont propres. Ceux qui ſont deſtinés à vivre dans la ſimplicité champêtre n'ont pas beſoin pour être heureux du développement de leurs facultés, & leurs talens enfouis ſont comme les mines d'or du Valais que le bien public ne permet pas qu'on exploite. Mais dans l'état civil où l'on a moins beſoin de bras que de têtes, & où chacun doit compte à ſoi-même & aux autres de tout ſon prix, il importe d'apprendre à tirer des hommes tout ce que la nature leur a donné, à les diriger du côté où ils peuvent aller le plus loin, & ſur-tout à nourrir leurs inclinations de tout ce qui peut les rendre utiles. Dans le premier cas on n'a d'égard qu'à l'eſpece, chacun fait ce que ſont tous les autres; l'exemple eſt la ſeule regle, l'habitude eſt le ſeul talent, & nul

n'exerce de son ame que la partie commune à tous. Dans le second, on s'applique à l'individu, à l'homme en général; on ajoute en lui tout ce qu'il peut avoir de plus qu'un autre; on le suit aussi loin que la nature le mene, & l'on en fera le plus grand des hommes s'il a ce qu'il faut pour le devenir. Ces maximes se contredisent si peu que la pratique en est la même pour le premier âge. N'instruisez point l'enfant du Villageois, car il ne lui convient pas d'être instruit. N'instruisez pas l'enfant du Citadin, car vous ne savez encore quelle instruction lui convient. En tout état de cause, laissez former le corps, jusqu'à ce que la raison commence à poindre : alors c'est le moment de la cultiver.

Tout cela me paroitroit fort bien, ai-je dit, si je n'y voyois un inconvénient qui nuit fort aux avantages que vous attendez de cette méthode ; c'est de laisser prendre aux enfans mille mauvaises habitudes qu'on ne prévient que par les bonnes. Voyez ceux qu'on abandonne à eux-mêmes; ils contractent bientôt tous les défauts dont l'exemple frappe leurs yeux,

parce que cet exemple eſt commode à ſuivre, & n'imitent jamais le bien, qui coûte plus à pratiquer. Accoutumés à tout obtenir, à faire en toute occaſion leur indiſcrete volonté, ils deviennent mutins, têtus, indomptables.... mais, a repris M. de Wolmar, il me ſemble que vous avez remarqué le contraire dans les nôtres, & que c'eſt ce qui a donné lieu à cet entretien. Je l'avoue, ai-je dit, & c'eſt préciſément ce qui m'étonne. Qu'a-t-elle fait pour les rendre dociles? Comment s'y eſt-elle priſe? Qu'a-t-elle ſubſtitué au joug de la diſcipline? Un joug bien plus inflexible, a-t-il dit à l'inſtant, celui de la néceſſité; mais en vous détaillant ſa conduite, elle vous fera mieux entendre ſes vues. Alors il l'a engagée à m'expliquer ſa méthode, & après une courte pauſe, voici à peu près comme elle m'a parlé.

Heureux les enfans bien nés, mon aimable ami! Je ne préſume pas autant de nos ſoins que M. de Wolmar. Malgré ſes maximes, je doute qu'on puiſſe jamais tirer un bon parti d'un mauvais caractere, & que tout naturel puiſſe être tourné à

bien : mais au ſurplus, convaincue de la bonté de ſa méthode, je tâche d'y conformer en tout ma conduite dans le gouvernement de la famille. Ma premiere eſpérance eſt que des méchans ne ſeront pas ſortis de mon ſein ; la ſeconde eſt d'élever aſſez bien les enfans que Dieu m'a donnés, ſous la direction de leur pere, pour qu'ils aient un jour le bonheur de lui reſſembler. J'ai tâché pour cela de m'approprier les regles qu'il m'a preſcrites, en leur donnant un principe moins philoſophique & plus convenable à l'amour maternel ; c'eſt de voir mes enfans heureux. Ce fut le premier vœu de mon cœur en portant le doux nom de mere, & tous les ſoins de mes jours ſont deſtinés à l'accomplir. La premiere fois que je tins mon fils aîné dans mes bras, je ſongeai que l'enfance eſt preſque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, & que c'eſt une bien cruelle prudence de rendre cette premiere portion malheureuſe pour aſſurer le bonheur du reſte, qui peut-être ne viendra jamais. Je ſongeai que durant la foibleſſe du premier

âge, la nature affujettit les enfans de tant de manieres, qu'il eft barbare d'ajouter à cet affujettiffement l'empire de nos caprices, en leur ôtant une liberté fi bornée, & dont ils peuvent fi peu abufer. Je réfolus d'épargner au mien toute contrainte autant qu'il feroit poffible, de lui laiffer tout l'ufage de fes petites forces, & de ne gêner en lui nul des mouvemens de la nature. J'ai déjà gagné à cela deux grands avantages; l'un d'écarter de fon ame naiffante le menfonge, la vanité, la colere, l'envie, en un mot tous les vices qui naiffent de l'efclavage, & qu'on eft contraint de fomenter dans les enfans, pour obtenir d'eux ce qu'on en exige: l'autre de laiffer fortifier librement fon corps par l'exercice continuel que l'inftinct lui demande. Accoutumé tout comme les payfans à courir tête nue au foleil, au froid, à s'effouffler, à fe mettre en fueur, il s'endurcit comme eux aux injures de l'air, & fe rend plus robufte en vivant plus content. C'eft le cas de fonger à l'âge d'homme & aux accidens de l'humanité. Je vous l'ai déjà dit, je crains cette pufillanimité meurtriere qui,

à force de délicatesse & de soins, affoiblit, efféminе un enfant, le tourmente par une éternelle contrainte, l'enchaîne par mille vaines précautions, enfin l'expose pour toute sa vie aux périls inévitables dont elle veut le préserver un moment, & pour lui sauver quelques rhumes dans son enfance, lui prépare de loin des fluxions de poitrine, des pleurésies, des coups de soleil, & la mort étant grand.

Ce qui donne aux enfans livrés à eux-mêmes la plupart des défauts dont vous parliez, c'est lorsque non contens de faire leur propre volonté, ils la font encore faire aux autres, & cela, par l'insensée indulgence des meres à qui l'on ne complait qu'en servant toutes les fantaisies de leurs enfans. Mon ami, je me flatte que vous n'avez rien vu dans les miens qui sentît l'empire & l'autorité, même avec le dernier domestique, & que vous ne m'avez pas vu, non plus, applaudir en secret aux fausses complaisances qu'on a pour eux. C'est ici que je crois suivre une route nouvelle & sûre pour rendre à la fois un enfant libre,

paiſible, careſſant, docile, & cela par un moyen fort ſimple, c'eſt de le convaincre qu'il n'eſt qu'un enfant.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, d'amour, de protection qu'un enfant ? Ne ſemble-t-il pas que c'eſt pour cela que les premieres voix qui lui ſont ſuggérées par la nature ſont les cris & les plaintes; qu'elle lui a donné une figure ſi douce & un air ſi touchant, afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe & s'empreſſe à le ſecourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin, commander à tout ce qui l'entoure, prendre impunément un ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr, & d'aveugles parens approuvant cette audace l'exercer à devenir le tyran de ſa nourrice, en attendant qu'il devienne le leur.

Quant à moi je n'ai rien épargné pour éloigner de mon fils la dangereuſe image

de l'empire & de la servitude, & pour ne jamais lui donner lieu de penser qu'il fût plutôt servi par devoir que par pitié. Ce point est, peut-être, le plus difficile & le plus important de toute l'éducation, & c'est un détail qui ne finiroit point que celui de toutes les précautions qu'il m'a falu prendre, pour prévenir en lui cet instinct si prompt à distinguer les services mercenaires des domestiques, de la tendresse des soins maternels.

L'un des principaux moyens que j'aye employé a été, comme je vous l'ai dit, de le bien convaincre de l'impossibilité où le tient son âge de vivre sans notre assistance. Après quoi je n'ai pas eu peine à lui montrer que tous les secours qu'on est forcé de recevoir d'autrui sont des actes de dépendance; que les domestiques ont une véritable supériorité sur lui, en ce qu'il ne sauroit se passer d'eux, tandis qu'il ne leur est bon à rien; de sorte que, bien loin de tirer vanité de leurs services, il les reçoit avec une sorte d'humiliation, comme un témoignage de sa foiblesse, & il aspire ardemment au tems où il sera assez grand & assez

fort pour avoir l'honneur de se servir lui-même.

Ces idées, ai-je dit, seroient difficiles à établir dans des maisons où le pere & la mere se font servir comme des enfans : mais dans celle-ci où chacun, à commencer par vous, a ses fonctions à remplir, & où le rapport des valets aux maîtres n'est qu'un échange perpétuel de services & de soins, je ne crois pas cet établissement impossible. Cependant il me reste à concevoir comment des enfans accoutumés à voir prévenir leurs besoins n'étendent pas ce droit à leurs fantaisies, ou comment ils ne souffrent pas quelquefois de l'humeur d'un domestique qui traitera de fantaisie un véritable besoin ?

Mon ami, a repris Madame de Wolmar, une mere peu éclairée se fait des monstres de tout. Les vrais besoins sont très-bornés dans les enfans comme dans les hommes, & l'on doit plus regarder à la durée du bien-être, qu'au bien-être d'un seul moment. Pensez-vous qu'un enfant qui n'est point gêné, puisse assez souffrir de l'humeur de sa gouvernante sous les yeux d'une mere, pour en être

incommodé ? Vous ſuppoſez des inconvéniens qui naiſſent de vices déjà contractés, ſans ſonger que tous mes ſoins ont été d'empêcher ces vices de naître. Naturellement les femmes aiment les enfans. La méſintelligence ne s'éleve entre eux que quand l'un veut aſſujettir l'autre à ſes caprices. Or cela ne peut arriver ici, ni ſur l'enfant, dont on n'exige rien, ni ſur la gouvernante à qui l'enfant n'a rien à commander. J'ai ſuivi en cela tout le contre-pied des autres meres, qui font ſemblant de vouloir que l'enfant obéiſſe au domeſtique, & veulent en effet que le domeſtique obéiſſe à l'enfant. Perſonne ici ne commande ni n'obéit. Mais l'enfant n'obtient jamais de ceux qui l'approchent qu'autant de complaiſance qu'il en a pour eux. Par-là, ſentant qu'il n'a ſur tout ce qui l'environne d'autre autorité que celle de la bienveillance, il ſe rend docile & complaiſant; en cherchant à s'attacher les cœurs des autres le ſien s'attache à eux à ſon tour; car on aime en ſe faiſant aimer; c'eſt l'infaillible effet de l'amour-propre, & de cette affection réciproque, née

de l'égalité, résultent sans effort les bonnes qualités qu'on prêche sans cesse à tous les enfans, sans jamais en obtenir aucune.

J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misere, sa foiblesse, sa dépendance, &, comme vous a dit mon mari, le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme; & cela, non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais sur-tout afin qu'il connoisse de bonne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Induits dès leur naissance par la mollesse dans laquelle ils sont nourris, par les égards que tout le monde a pour eux, par la facilité d'obtenir tout ce qu'ils desirent, à penser que tout doit céder à leurs fantaisies, les jeunes gens entrent dans le monde avec cet impertinent préjugé, & souvent ils ne s'en corrigent

qu'à force d'humiliations, d'affronts & de déplaifirs; or je voudrois bien fauver à mon fils cette feconde & mortifiante éducation, en lui donnant par la premiere une plus jufte opinion des chofes. J'avois d'abord réfolu de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, perfuadée que les premiers mouvemens de la nature font toujours bons & falutaires. Mais je n'ai pas tardé de connoître qu'en fe faifant un droit d'être obéis, les enfans fortoient de l'état de nature prefque en naiffant, & contractoient nos vices par notre exemple, les leurs par notre indifcrétion. J'ai vu que fi je voulois contenter toutes fes fantaifies, elles croîtroient avec ma complaifance; qu'il y auroit toujours un point où il faudroit s'arrêter, & où le refus lui deviendroit d'autant plus fenfible qu'il y feroit moins accoutumé. Ne pouvant donc, en attendant la raifon, lui fauver tout chagrin, j'ai préféré le moindre & le plutôt paffé. Pour qu'un refus lui fût moins cruel je l'ai plié d'abord au refus; & pour lui épargner de longs déplaifirs, des lamentations, des mutineries, j'ai rendu tout refus irrévocable. Il eft vrai

que j'en fais le moins que je puis, & que j'y regarde à deux fois avant que d'en venir là. Tout ce qu'on lui accorde est accordé sans condition dès la premiere demande, & l'on est très-indulgent là-dessus : mais il n'obtient jamais rien par importunité; les pleurs & les flatteries sont également inutiles. Il en est si convaincu qu'il a cessé de les employer ; du premier mot il prend son parti, & ne se tourmente pas plus de voir fermer un cornet de bonbons qu'il voudroit manger, qu'envoler un oiseau qu'il voudroit tenir ; car il sent la même impossibilité d'avoir l'un & l'autre. Il ne voit rien dans ce qu'on lui ôte sinon qu'il ne l'a pu garder, ni dans ce qu'on lui refuse, sinon qu'il n'a pu l'obtenir ; & loin de battre la table contre laquelle il se blesse, il ne battroit pas la personne qui lui résiste. Dans tout ce qui le chagrine il sent l'empire de la nécessité, l'effet de sa propre foiblesse, jamais l'ouvrage du mauvais vouloir d'autrui .... Un moment! dit-elle un peu vivement, voyant que j'allois répondre ; je pressens votre objection ; j'y vais venir à l'instant.

Ce qui nourrit les criailleries des enfans, c'eſt l'attention qu'on y fait, ſoit pour leur céder, ſoit pour les contrarier. Il ne leur faut quelquefois pour pleurer tout un jour, que s'appercevoir qu'on ne veut pas qu'ils pleurent. Qu'on les flatte ou qu'on les menace, les moyens qu'on prend pour les faire taire ſont tous pernicieux & preſque toujours ſans effet. Tant qu'on s'occupe de leurs pleurs, c'eſt une raiſon pour eux de les continuer; mais ils s'en corrigent bientôt quand ils voyent qu'on n'y prend pas garde; car grands & petits, nul n'aime à prendre une peine inutile. Voilà préciſément ce qui eſt arrivé à mon aîné. C'étoit d'abord un petit criard qui étourdiſſoit tout le monde, & vous êtes témoin qu'on ne l'entend pas plus à préſent dans la maiſon que s'il n'y avoit point d'enfant. Il pleure quand il ſouffre; c'eſt la voix de la nature qu'il ne faut jamais contraindre; mais il ſe tait à l'inſtant qu'il ne ſouffre plus. Auſſi fais-je une très-grande attention à ſes pleurs, bien ſûre qu'il n'en verſe jamais en vain. Je gagne à cela de ſavoir à point nommé quand il ſent de

la douleur & quand il n'en ſent pas ; quand il ſe porte bien & quand il eſt malade ; avantage qu'on perd avec ceux qui pleurent par fantaiſie, & ſeulement pour ſe faire appaiſer. Au reſte, j'avoue que ce point n'eſt pas facile à obtenir des nourrices & des gouvernantes : car comme rien n'eſt plus ennuyeux que d'entendre toujours lamenter un enfant, & que ces bonnes femmes ne voyent jamais que l'inſtant préſent, elles ne ſongent pas qu'à faire taire l'enfant aujourd'hui il en pleurera demain davantage. Le pis eſt que l'obſtination qu'il contracte tire à conſéquence dans un âge avancé. La même cauſe qui le rend criard à trois ans, le rend mutin à douze, querelleur à vingt, impérieux à trente, & inſupportable toute ſa vie.

Je viens maintenant à vous, me dit-elle en ſouriant. Dans tout ce qu'on accorde aux enfans, ils voyent aiſément le deſir de leur complaire ; dans tout ce qu'on en exige ou qu'on leur refuſe, ils doivent ſuppoſer des raiſons ſans les demander. C'eſt un autre avantage qu'on gagne à uſer avec eux d'autorité plutôt que

que de persuasion dans les occasions nécessaires : car comme il n'est pas possible qu'ils n'apperçoivent quelquefois la raison qu'on a d'en user ainsi, il est naturel qu'ils la supposent encore quand ils sont hors d'état de la voir. Au contraire, dès qu'on a soumis quelque chose à leur jugement, ils prétendent juger de tout, ils deviennent sophistes, subtils, de mauvaise foi, féconds en chicanes, cherchant toujours à réduire au silence ceux qui ont la foiblesse de s'exposer à leurs petites lumieres. Quand on est contraint de leur rendre compte des choses qu'ils ne sont point en état d'entendre, ils attribuent au caprice la conduite la plus prudente, sitôt qu'elle est au-dessus de leur portée. En un mot, le seul moyen de les rendre dociles à la raison n'est pas de raisonner avec eux ; mais de les bien convaincre que la raison est au-dessus de leur âge : car alors ils la supposent du côté où elle doit être, à moins qu'on ne leur donne un juste sujet de penser autrement. Ils savent bien qu'on ne veut pas les tourmenter quand ils sont sûrs qu'on les aime, & les enfans se trompent ra-

rement là - dessus. Quand donc je refuse quelque chose aux miens, je n'argumente point avec eux, je ne leur dis point pourquoi je ne veux pas, mais je fais en sorte qu'ils le voyent, autant qu'il est possible, & quelquefois après coup. De cette maniere ils s'accoutument à comprendre que jamais je ne les refuse sans en avoir une bonne raison, quoiqu'ils ne l'apperçoivent pas toujours.

Fondée sur le même principe, je ne souffrirai pas, non plus, que mes enfans se mêlent dans la conversation des gens raisonnables, & s'imaginent sottement y tenir leur rang comme les autres, quand on y souffre leur babil indiscret. Je veux qu'ils répondent modestement & en peu de mots quand on les interroge, sans jamais parler de leur chef, & sur-tout sans qu'ils s'ingerent à questionner hors de propos les gens plus âgés qu'eux, auxquels ils doivent du respect.

En vérité, Julie, dis-je en l'interrompant, voilà bien de la rigueur pour une mere aussi tendre! Pythagore n'étoit pas plus sévere à ses disciples que vous l'êtes aux vôtres. Non-seulement vous ne

es traitez pas en hommes, mais on diroit que vous craignez de les voir ceſſer trop tôt d'être enfans. Quel moyen plus agréable & plus ſûr peuvent-ils avoir de s'inſtruire, que d'interroger ſur les choſes qu'ils ignorent les gens plus éclairés qu'eux? Que penſeroient de vos maximes les Dames de Paris, qui trouvent que leurs enfans ne jaſent jamais aſſez tôt ni aſſez long-tems, & qui jugent de l'eſprit qu'ils auront étant grands par les ſottiſes qu'ils débitent étant jeunes? Wolmar me dira que cela peut être bon dans un pays où le premier mérite eſt de bien babiller, & où l'on eſt diſpenſé de penſer pourvu qu'on parle. Mais vous qui voulez faire à vos enfans un ſort ſi doux, comment accorderez-vous tant de bonheur avec tant de contrainte, & que devient, parmi toute cette gêne, la liberté que vous prétendez leur laiſſer?

Quoi donc! a-t-elle repris à l'inſtant: eſt-ce gêner leur liberté que de les empêcher d'attenter à la nôtre, & ne ſauroient-ils être heureux à moins que toute une compagnie en ſilence n'admire leurs puérilités? Empêchons leur vanité de

naître, ou du moins arrêtons-en les progrès; c'eſt là vraiment travailler à leur félicité : car la vanité de l'homme eſt la ſource de ſes plus grandes peines, & il n'y a perſonne de ſi parfait & de ſi fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrin que de plaiſir (4).

Que peut penſer un enfant de lui-même, quand il voit autour de lui tout un cercle de gens ſenſés l'écouter, l'agacer, l'admirer, attendre avec un lâche empreſſement les oracles qui ſortent de ſa bouche, & ſe récrier avec des retentiſſemens de joie à chaque impertinence qu'il dit? La tête d'un homme auroit bien de la peine à tenir à tous ces faux applaudiſſemens; jugez de ce que deviendra la ſienne! Il en eſt du babil des enfans comme des prédictions des Almanachs. Ce ſeroit un prodige ſi, ſur tant de vaines paroles, le hazard ne fourniſſoit jamais une rencontre heureuſe. Imaginez ce que font alors les exclamations de la flatterie ſur une pauvre mere déjà trop

(4) Si jamais la vanité fit quelque heureux ſur la terre, à coup ſûr cet heureux là n'étoit qu'un ſot.

abusée par son propre cœur, & sur un enfant qui ne sait ce qu'il dit & se voit célébrer ! Ne pensez pas que pour démêler l'erreur, je m'en garantisse. Non, je vois la faute, & j'y tombe. Mais si j'admire les reparties de mon fils, au moins je les admire en secret ; il n'apprend point, en me les voyant applaudir, à devenir babillard & vain, & les flatteurs, en me les faisant répéter, n'ont pas le plaisir de rire de ma foiblesse.

Un jour qu'il nous étoit venu du monde, étant allée donner quelques ordres, je vis en rentrant quatre ou cinq grands nigauds occupés à jouer avec lui, & s'apprêtant à me raconter d'un air d'emphase, je ne sais combien de gentillesses qu'ils venoient d'entendre, & dont ils sembloient tout émerveillés. Messieurs, leur dis-je assez froidement, je ne doute pas, que vous ne sachiez faire dire à des marionnettes de fort jolies choses : mais j'espere qu'un jour mes enfans seront hommes, qu'ils agiront & parleront d'eux-mêmes, & alors j'apprendrai toujours dans la joie de mon cœur tout ce qu'ils auront dit & fait de bien. Depuis qu'on

a vu que cette maniere de me faire ſa cour ne prenoit pas, on joue avec mes enfans comme avec des enfans, non comme avec Polichinelle; il ne leur vient plus de compere, & ils en valent ſenſiblement mieux depuis qu'on ne les admire plus.

A l'égard des queſtions, on ne les leur défend pas indiſtinctement. Je ſuis la premiere à leur dire de demander doucement en particulier à leur pere ou à moi tout ce qu'ils ont beſoin de ſavoir. Mais je ne ſouffre pas qu'ils coupent un entretien ſérieux pour occuper tout le monde de la premiere impertinence qui leur paſſe par la tête. L'art d'interroger n'eſt pas ſi facile qu'on penſe. C'eſt bien plus l'art des maîtres que des diſciples; il faut avoir déjà beaucoup appris de choſes pour ſavoir demander ce qu'on ne ſait pas. Le ſavant ſait & s'enquiert, dit un proverbe Indien; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir (5). Faute de cette ſcience préliminaire les enfans en liberté ne font preſque jamais

(5) Ce proverbe eſt tiré de Chardin. Tome 5. pag. 170. *in*-12.

que des queſtions ineptes qui ne ſervent à rien, ou profondes & ſcabreuſes dont la ſolution paſſe leur portée, & puiſqu'il ne faut pas qu'ils ſachent tout, il importe qu'ils n'aient pas le droit de tout demander. Voilà pourquoi, généralement parlant, ils s'inſtruiſent mieux par les interrogations qu'on leur fait que par celles qu'ils font eux-mêmes.

Quand cette méthode leur feroit auſſi utile qu'on croit, la premiere & la plus importante ſcience qui leur convient, n'eſt-elle pas d'être diſcrets & modeſtes, & y en a-t-il quelque autre qu'ils doivent apprendre au préjudice de celle-là? Que produit donc dans les enfans cette émancipation de parole avant l'âge de parler, & ce droit de ſoumettre effrontément les hommes à leur interrogatoire? De petits queſtionneurs babillards, qui queſtionnent moins pour s'inſtruire que pour importuner, pour occuper d'eux tout le monde, & qui prennent encore plus de goût à ce babil par l'embarras où ils s'apperçoivent que jettent quelquefois leurs queſtions indiſcretes, en ſorte que chacun eſt inquiet auſſi-tôt

qu'ils ouvrent la bouche. Ce n'eſt pas tant un moyen de les inſtruire que de les rendre étourdis & vains ; inconvénient plus grand à mon avis que l'avantage qu'ils acquierent par-là n'eſt utile ; car par degrés l'ignorance diminue, mais la vanité ne fait jamais qu'augmenter.

Le pis qui pût arriver de cette réſerve trop prolongée ſeroit que mon fils en âge de raiſon eût la converſation moins légere, le propos moins vif & moins abondant, & en conſidérant combien cette habitude de paſſer ſa vie à dire des riens rétrécit l'eſprit, je regarderois plutôt cette heureuſe ſtérilité comme un bien que comme un mal. Les gens oiſifs toujours ennuyés d'eux-mêmes s'efforcent de donner un grand prix à l'art de les amuſer, & l'on diroit que le ſavoir-vivre conſiſte à ne dire que de vaines paroles, comme à ne faire que des dons inutiles : mais la ſociété humaine a un objet plus noble, & ſes vrais plaiſirs ont plus de ſolidité. L'organe de la vérité, le plus digne organe de l'homme, le ſeul dont l'uſage le diſtingue des animaux, ne lui a point été

donné pour n'en pas tirer un meilleur parti qu'ils ne font de leurs cris. Il se dégrade au-dessous d'eux quand il parle pour ne rien dire, & l'homme doit être homme jusques dans ses délassemens. S'il y a de la politesse à étourdir tout le monde d'un vain caquet, j'en trouve une bien plus véritable à laisser parler les autres par préférence, à faire plus grand cas de ce qu'ils disent que de ce qu'on diroit soi-même, & à montrer qu'on les estime trop pour croire les amuser par des niaiseries. Le bon usage du monde, celui qui nous y fait le plus rechercher & chérir, n'est pas tant d'y briller que d'y faire briller les autres, & de mettre, à force de modestie, leur orgueil plus en liberté. Ne craignons pas qu'un homme d'esprit qui ne s'abstient de parler que par retenue & discrétion, puisse jamais passer pour un sot. Dans quelque pays que ce puisse être, il n'est pas possible qu'on juge un homme sur ce qu'il n'a pas dit, & qu'on le méprise pour s'être tû. Au contraire on remarque en général que les gens silencieux en imposent, qu'on s'écoute devant eux,

& qu'on leur donne beaucoup d'attention quand ils parlent; ce qui, leur laissant le choix des occasions, & faisant qu'on ne perd rien de ce qu'ils disent, met tout l'avantage de leur côté. Il est si difficile à l'homme le plus sage e garder toute sa présence d'esprit dans un long flux de paroles, il est si rare qu'il ne lui échappe des choses dont il se repent à loisir, qu'il aime mieux retenir le bon que risquer le mauvais. Enfin, quand ce n'est pas faute d'esprit qu'il se tait, s'il ne parle pas, quelque discret qu'il puisse être, le tort en est à ceux qui sont avec lui.

Mais il y a bien loin de six ans à vingt; mon fils ne sera pas toujours enfant, & à mesure que sa raison commencera de naître, l'intention de son pere est bien de la laisser exercer. Quant à moi, ma mission ne va pas jusques là. Je nourris des enfans & n'ai pas la présomption de vouloir former des hommes. J'espere, dit-elle, en regardant son mari, que de plus dignes mains se chargeront de ce noble emploi. Je suis femme & mere, je sais me tenir à mon rang. En-

core une fois la fonction dont je suis chargée n'est pas d'élever mes fils, mais de les préparer pour être élevés.

Je ne fais même en cela que suivre de point en point le systême de M. de Wolmar, & plus j'avance, plus j'éprouve combien il est excellent & juste, & combien il s'accorde avec le mien. Considérez mes enfans & sur-tout l'aîné; en connoissez-vous de plus heureux sur la terre, de plus gais, de moins importuns? Vous les voyez sauter, rire, courir toute la journée sans jamais incommoder personne. De quels plaisirs, de quelle indépendance leur âge est-il susceptible, dont ils ne jouissent pas, ou dont ils abusent? Ils se contraignent aussi peu devant moi qu'en mon absence. Au contraire, sous les yeux de leur mere ils ont toujours un peu plus de confiance, & quoique je sois l'auteur de toute la sévérité qu'ils éprouvent, ils me trouvent toujours la moins sévere : car je ne pourrois supporter de n'être pas ce qu'ils aiment le plus au monde.

Les seules loix qu'on leur impose auprès de nous sont celles de la liberté

même, ſavoir de ne pas plus gêner la compagnie qu'elle ne les gêne, de ne pas crier plus haut qu'on ne parle, & comme on ne les oblige point de s'occuper de nous, je ne veux pas, non plus, qu'ils prétendent nous occuper d'eux. Quand ils manquent à de ſi juſtes loix, toute leur peine eſt d'être à l'inſtant renvoyés, & tout mon art, pour que c'en ſoit une, de faire qu'ils ne ſe trouvent nulle part auſſi bien qu'ici. A cela près, on ne les aſſujettit à rien; on ne les force jamais de rien apprendre; on ne les ennuye point de vaines corrections; jamais on ne les reprend; les ſeules leçons qu'ils reçoivent ſont des leçons de pratique priſes dans la ſimplicité de la nature. Chacun bien inſtruit là-deſſus ſe conforme à mes intentions avec une intelligence & un ſoin qui ne me laiſſent rien à deſirer, & ſi quelque faute eſt à craindre, mon aſſiduité la prévient ou la répare aiſément.

Hier, par exemple, l'aîné ayant ôté un tambour au cadet, l'avoit fait pleurer. Fanchon ne dit rien, mais une heure après, au moment que le raviſſeur du

tambour en étoit le plus occupé, elle le lui reprit; il la suivoit en le redemandant, & pleurant à son tour. Elle lui dit : vous l'avez pris par force à votre frere; je vous le reprends de même; qu'avez-vous à dire? Ne suis-je pas la plus forte? Puis elle se mit à battre la caisse à son imitation, comme si elle y eût pris beaucoup de plaisir. Jusques là tout étoit à merveille. Mais quelque tems après elle voulut rendre le tambour au cadet, alors je l'arrêtai; car ce n'étoit plus la leçon de la nature, & de-là pouvoit naître un premier germe d'envie entre les deux freres. En perdant le tambour, le cadet supporta la dure loi de la nécessité, l'aîné sentit son injustice, tous deux connurent leur foiblesse & furent consolés le moment d'après.

Un plan si nouveau & si contraire aux idées reçues m'avoit d'abord effarouché. A force de me l'expliquer, ils m'en rendirent enfin l'admirateur, & je sentis que pour guider l'homme, la marche de la nature est toujours la meilleure. Le seul inconvénient que je trouvois à cette méthode, & cet inconvénient me parut fort

grand, c'étoit de négliger dans les enfans la feule faculté qu'ils ayent dans toute fa vigueur & qui ne fait que s'affoiblir en avançant en âge. Il me fembloit que felon leur propre fyftême, plus les opérations de l'entendement étoient foibles, infuffifantes, plus on devoit exercer & fortifier la mémoire, fi propre alors à foutenir le travail. C'eft elle, difois-je, qui doit fuppléer à la raifon jufqu'à fa naiffance, & l'enrichir quand elle eft née. Un efprit qu'on n'exerce à rien devient lourd & pefant dans l'inaction. La femence ne prend point dans un champ mal préparé, & c'eft une étrange préparation pour apprendre à devenir raifonnable que de commencer par être ftupide. Comment, ftupide ! s'eft écriée auffi-tôt Mde. de Wolmar. Confondriez-vous deux qualités auffi différentes & prefque auffi contraires que la mémoire & le jugement (6) ? Comme fi la quantité des chofes mal digérées & fans liaifon dont on remplit une tête encore foible, n'y

(6) Cela ne me paroit pas bien vu. Rien n'eft fi néceffaire au jugement que la mémoire : il eft vrai que ce n'eft pas la mémoire des mots.

faisoit pas plus de tort que de profit à la raison ! J'avoue que de toutes les facultés de l'homme, la mémoire est la premiere qui se développe & la plus commode à cultiver dans les enfans : mais à votre avis lequel est à préférer de ce qu'il leur est le plus aisé d'apprendre, ou de ce qu'il leur importe le plus de savoir ?

Regardez à l'usage qu'on fait en eux de cette facilité, à la violence qu'il faut leur faire, à l'éternelle contrainte où il les faut assujettir pour mettre en étalage leur mémoire, & comparez l'utilité qu'ils en retirent au mal qu'on leur fait souffrir pour cela. Quoi ! forcer un enfant d'étudier des langues qu'il ne parlera jamais, même avant qu'il ait bien appris la sienne ; lui faire incessamment répéter & construire des vers qu'il n'entend point, & dont toute l'harmonie n'est pour lui qu'au bout de ses doigts ; embrouiller son esprit de cercles & de spheres dont il n'a pas la moindre idée, l'accabler de mille noms de villes & de rivieres qu'il confond sans cesse & qu'il rapprend tous les jours ; est-ce cultiver sa mémoire au pro-

fit de ſon jugement, & tout ce frivole acquis vaut-il une ſeule des larmes qu'il lui coûte ?

Si tout cela n'étoit qu'inutile, je m'en plaindrois moins ; mais n'eſt-ce rien que d'inſtruire un enfant à ſe payer de mots, & à croire ſavoir ce qu'il ne peut comprendre ? Se pourroit-il qu'un tel amas ne nuisît point aux premieres idées dont on doit meubler une tête humaine, & ne vaudroit-il pas mieux n'avoir point de mémoire que de la remplir de tout ce fatras au préjudice des connoiſſances néceſſaires dont il tient la place ?

Non, ſi la nature a donné au cerveau des enfans cette ſoupleſſe qui le rend propre à recevoir toutes ſortes d'impreſſions, ce n'eſt pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blaſon, de ſphere, de géographie, & tous ces mots ſans aucun ſens pour leur âge, & ſans aucune utilité pour quelque âge que ce ſoit, dont on accable leur triſte & ſtérile enfance ; mais c'eſt pour que toutes les idées relatives à l'état de l'homme, toutes celles qui ſe rapportent à ſon bonheur & l'éclairent ſur ſes

ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui servent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, la mémoire d'un enfant ne reſte pas pour cela oiſive : tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient ; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il doit connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer que conſiſte le véritable art de cultiver la premiere de ſes facultés, & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant la jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs ; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains

de corps & d'entendement, qui, sans s'être fait admirer étant jeunes, se font honorer étant grands.

Ne pensez pas, pourtant, continua Julie, qu'on néglige ici tout-à-fait ces soins dont vous faites un si grand cas. Une mere un peu vigilante tient dans ses mains les passions de ses enfans. Il y a des moyens pour exciter & nourrir en eux le desir d'apprendre ou de faire telle ou telle chose; & autant que ces moyens peuvent se concilier avec la plus entiere liberté de l'enfant, & n'engendrent en lui nulle semence de vice, je les employe assez volontiers, sans m'opiniâtrer quand le succès n'y répond pas; car il aura toujours le tems d'apprendre, mais il n'y a pas un moment à perdre pour lui former un bon naturel; & M. de Wolmar a une telle idée du premier développement de la raison, qu'il soutient que quand son fils ne sauroit rien à douze ans, il n'en seroit pas moins instruit à quinze; sans compter que rien n'est moins nécessaire que d'être savant, & rien plus que d'être sage & bon.

Vous savez que notre aîné lit déjà pas-

ſablement. Voici comment lui eſt venu le goût d'apprendre à lire. J'avois deſſein de lui dire de tems en tems quelque fable de la Fontaine pour l'amuſer, & j'avois déjà commencé, quand il me demanda ſi les corbeaux parloient? A l'inſtant je vis la difficulté de lui faire ſentir bien nettement la différence de l'apologue au menſonge, je me tirai d'affaire comme je pus, & convaincue que les fables ſont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfans, je ſupprimai la Fontaine. Je lui ſubſtituai un recueil de petites hiſtoires intéreſſantes & inſtructives, la plupart tirées de la Bible; puis voyant que l'enfant prenoit goût à mes contes, j'imaginai de les lui rendre encore plus utiles, en eſſayant d'en compoſer moi-même d'auſſi amuſans qu'il me fût poſſible, & les appropriant toujours au beſoin du moment. Je les écrivois à meſure dans un beau livre orné d'images, que je tenois bien enfermé, & dont je lui liſois de tems en tems quelques contes, rarement, peu long-tems, & répétant ſouvent les mêmes avec des commentaires, avant de paſſer à de nou-

veaux. Un enfant oisif est sujet à l'ennui; les petits contes servoient de ressource; mais quand je le voyois le plus avidement attentif, je me souvenois quelquefois d'un ordre à donner, je le quittois à l'endroit le plus intéressant en laissant négligemment le livre. Aussi-tôt il alloit prier sa Bonne, ou Fanchon, ou quelqu'un d'achever la lecture : mais comme il n'a rien à commander à personne & qu'on étoit prévenu, l'on n'obéissoit pas toujours. L'un refusoit, l'autre avoit à faire, l'autre balbutioit lentement & mal; l'autre laissoit à mon exemple un conte à moitié. Quand on le vit bien ennuyé de tant de dépendance, quelqu'un lui suggéra secretement d'apprendre à lire, pour s'en délivrer & feuilleter le livre à son aise. Il goûta ce projet. Il falut trouver des gens assez complaisans pour vouloir lui donner leçon; nouvelle difficulté qu'on n'a poussée qu'aussi loin qu'il faloit. Malgré toutes ces précautions, il s'est lassé trois ou quatre fois, on l'a laissé faire. Seulement je me suis efforcée de rendre les contes encore plus amusans, & il est revenu à la charge avec

tant d'ardeur, que quoiqu'il n'y ait pas ſix mois qu'il a tout de bon commencé d'apprendre, il ſera bientôt en état de lire ſeul le recueil.

C'eſt à peu près ainſi que je tâcherai d'exciter ſon zele & ſa bonne volonté pour acquérir les connoiſſances qui demandent de la ſuite & de l'application, & qui peuvent convenir à ſon âge; mais quoiqu'il apprenne à lire, ce n'eſt point des livres qu'il tirera ces connoiſſances; car elles ne s'y trouvent point, & la lecture ne convient en aucune maniere aux enfans. Je veux auſſi l'habituer de bonne heure à nourrir ſa tête d'idées & non de mots: c'eſt pourquoi je ne lui fais jamais rien apprendre par cœur.

Jamais! interrompis-je: c'eſt beaucoup dire; car encore faut-il bien qu'il ſache ſon catéchiſme & ſes prieres. C'eſt ce qui vous trompe, reprit-elle. A l'égard de la priere, tous les matins & tous les ſoirs je fais la mienne à haute voix dans la chambre de mes enfans, & c'eſt aſſez pour qu'ils l'apprennent ſans qu'on les y oblige: quant au catéchiſme, ils ne ſavent ce que c'eſt. Quoi, Julie! vos enfans

n'apprennent pas leur catéchiſme ? Non, mon ami, mes enfans n'apprennent pas leur catéchiſme. Comment ! ai-je dit tout étonné, une mere ſi pieuſe ! .... je ne vous comprends point. Et pourquoi vos enfans n'apprennent-ils pas leur catéchiſme ? Afin qu'ils le croyent un jour, dit-elle, j'en veux faire un jour des Chrétiens. Ah ! j'y ſuis, m'écriai-je; vous ne voulez pas que leur foi ne ſoit qu'en paroles, ni qu'ils ſachent ſeulement leur Religion, mais qu'ils la croyent, & vous penſez avec raiſon qu'il eſt impoſſible à l'homme de croire ce qu'il n'entend point. Vous êtes bien difficile, me dit en ſouriant M. de Wolmar; ſeriez-vous Chrétien, par hazard ? Je m'efforce de l'être, lui dis-je avec fermeté. Je crois de la Religion tout ce que j'en puis comprendre, & reſpecte le reſte ſans le rejetter. Julie me fit un ſigne d'approbation, & nous reprîmes le ſujet de notre entretien.

Après être entrée dans d'autres détails qui m'ont fait concevoir combien le zele maternel eſt actif, infatigable & prévoyant, elle a conclu, en obſervant que

ſa méthode ſe rapportoit exactement aux deux objets qu'elle s'étoit propoſés, ſavoir de laiſſer développer le naturel des enfans, & de l'étudier. Les miens ne ſont gênés en rien, dit-elle, & ne ſauroient abuſer de leur liberté; leur caractere ne peut ni ſe dépraver, ni ſe contraindre; on laiſſe en paix renforcer leur corps & germer leur jugement; l'eſclavage n'avilit point leur ame; les regards d'autrui ne font point fermenter leur amour-propre; ils ne ſe croyent ni des hommes puiſſans, ni des animaux enchaînés, mais des enfans heureux & libres. Pour les garantir des vices qui ne ſont pas en eux, ils ont, ce me ſemble, un préſervatif plus fort que des diſcours qu'ils n'entendroient point, ou dont ils ſeroient bientôt ennuyés. C'eſt l'exemple des mœurs de tout ce qui les environne. Ce ſont les entretiens qu'ils entendent, qui ſont ici naturels à tout le monde, & qu'on n'a pas beſoin de compoſer exprès pour eux; c'eſt la paix & l'union dont ils ſont témoins; c'eſt l'accord qu'ils voyent régner ſans ceſſe, & dans la conduite reſpective de tous, & dans la conduite & les diſcours de chacun.

Nourris encore dans leur premiere simplicité, d'où leur viendroient des vices dont ils n'ont point vu d'exemple, des passions qu'ils n'ont nulle occasion de sentir, des préjugés que rien ne leur inspire? Vous voyez qu'aucune erreur ne les gagne, qu'aucun mauvais penchant ne se montre en eux. Leur ignorance n'est point entêtée, leurs desirs ne sont point obstinés; les inclinations au mal sont prévenues, la nature est justifiée, & tout me prouve que les défauts dont nous l'accusons ne sont point son ouvrage, mais le nôtre.

C'est ainsi que livrés au penchant de leur cœur, sans que rien le déguise ou l'altere, nos enfans ne reçoivent point une forme extérieure & artificielle, mais conservent exactement celle de leur caractere originel : c'est ainsi que ce caractere se développe journellement à nos yeux sans réserve, & que nous pouvons étudier les mouvemens de la nature jusques dans leurs principes les plus secrets. Sûrs de n'être jamais ni grondés ni punis, ils ne savent ni mentir, ni se cacher, & dans tout ce qu'ils disent, soit entre

eux, soit à nous, ils laissent voir sans contrainte tout ce qu'ils ont au fond de l'ame. Libres de babiller entre eux toute la journée, ils ne songent pas même à se gêner un moment devant moi. Je ne les reprends jamais, ni ne les fais taire, ni ne feins de les écouter, & ils diroient les choses du monde les plus blâmables que je ne ferois pas semblant d'en rien savoir: mais en effet, je les écoute avec la plus grande attention sans qu'ils s'en doutent; je tiens un registre exact de ce qu'ils font & de ce qu'ils disent; ce sont les productions naturelles du fonds qu'il faut cultiver. Un propos vicieux dans leur bouche est une herbe étrangere dont le vent apporta la graine; si je la coupe par une réprimande, bientôt elle repoussera: au lieu de cela j'en cherche en secret la racine, & j'ai soin de l'arracher. Je ne suis, m'a-t-elle dit en riant, que la servante du Jardinier; je sarcle le jardin, j'en ôte la mauvaise herbe, c'est à lui de cultiver la bonne.

Convenons aussi qu'avec toute la peine que j'aurois pu prendre, il faloit être aussi bien secondée pour espérer de réus-

ſir, & que le ſuccès de mes ſoins dépendoit d'un concours de circonſtances qui ne s'eſt peut-être jamais trouvé qu'ici. Il faloit les lumieres d'un pere éclairé, pour démêler, à travers les préjugés établis, le véritable art de gouverner les enfans dès leur naiſſance; il faloit toute ſa patience pour ſe prêter à l'exécution, ſans jamais démentir ſes leçons par ſa conduite; il faloit des enfans bien nés en qui la nature eût aſſez fait pour qu'on pût aimer ſon ſeul ouvrage; il faloit n'avoir autour de ſoi que des domeſtiques intelligens & bien intentionnés, qui ne ſe laſſaſſent point d'entrer dans les vues des maîtres; un ſeul valet brutal ou flatteur eût ſuffi pour tout gâter. En vérité, quand on ſonge combien de cauſes étrangeres peuvent nuire aux meilleurs deſſeins & renverſer les projets les mieux concertés, on doit remercier la fortune de tout ce qu'on fait de bien dans la vie, & dire que la ſageſſe dépend beaucoup du bonheur.

Dites, me ſuis-je écrié, que le bonheur dépend encore plus de la ſageſſe. Ne voyez-vous pas que ce concours dont

vous vous félicités eſt votre ouvrage, & que tout ce qui vous approche eſt contraint de vous reſſembler ? Meres de famille, quand vous vous plaignez de n'être pas ſecondées, que vous connoiſſez mal votre pouvoir ! ſoyez tout ce que vous devez être, vous ſurmonterez tous les obſtacles ; vous forcerez chacun de remplir ſes devoirs, ſi vous rempliſſez bien tous les vôtres. Vos droits ne ſont-ils pas ceux de la nature ? Malgré les maximes du vice, ils ſeront toujours chers au cœur humain. Ah ! veuillez être femmes & meres, & le plus doux empire qui ſoit ſur la terre ſera auſſi le plus reſpecté.

En achevant cette converſation, Julie a remarqué que tout prenoit une nouvelle facilité depuis l'arrivée d'Henriette. Il eſt certain, dit-elle, que j'aurois beſoin de beaucoup moins de ſoins & d'adreſſe, ſi je voulois introduire l'émulation entre les deux freres ; mais ce moyen me paroit trop dangereux ; j'aime mieux avoir plus de peine & ne rien riſquer. Henriette ſupplée à cela ; comme elle eſt d'un autre ſexe, leur aînée, qu'ils l'aiment

tous deux à la folie, & qu'elle a du sens au-dessus de son âge, j'en fais en quelque sorte leur premiere gouvernante, & avec d'autant plus de succès que ses leçons leur sont moins suspectes.

Quant à elle, son éducation me regarde; mais les principes en sont si différens qu'ils méritent un entretien à part. Au moins puis-je bien dire d'avance qu'il sera difficile d'ajouter en elle aux dons de la nature, & qu'elle vaudra sa mere elle-même, si quelqu'un au monde la peut valoir.

Milord, on vous attend de jour en jour, & ce devroit être ici ma derniere lettre. Mais je comprends ce qui prolonge votre séjour à l'armée, & j'en frémis. Julie n'en est pas moins inquiete; elle vous prie de nous donner plus souvent de vos nouvelles, & vous conjure de songer en exposant votre personne, combien vous prodiguez le repos de vos amis. Pour moi, je n'ai rien à vous dire. Faites votre devoir; un conseil timide ne peut non plus sortir de mon cœur qu'approcher du vôtre. Cher Bomston, je le sais trop; la seule mort digne

de ta vie seroit de verser ton sang pour la gloire de ton pays ; mais ne dois-tu nul compte de tes jours à celui qui n'a conservé les siens que pour toi ?

Fin du Tome troisieme.

CINQUIEME PARTIE.

Fin de la table du Tome III.





